

Pierre Rabhi

Du Sahara aux Cévennes

Itinéraire d'un homme au service de la Terre-Mère

Espaces libres

Albin Michel

DU SAHARA AUX CÉVENNES

Itinéraire d'un homme au service de la Terre-Mère

« *Espaces libres* »

PIERRE RABHI

DU SAHARA AUX CÉVENNES

Itinéraire d’un homme au service de la Terre-Mère

Albin Michel

Albin Michel

Spiritualités

Collections dirigées par Jean Mouttapa et Marc de Smedt

Première édition :

Éditions de Candide, Lavilledieu, 1983

Nouvelle édition :

Éditions Albin Michel, S.A., 1995

Édition en format de poche :

www.albin-michel.fr

ISBN 2-226-13318-6
ISSN : 1147-3762

À ma mère, Claude.

À Michèle.

Avant-propos

Bien des explorateurs européens ont relaté leurs aventures à travers les continents qui n'étaient pas les leurs, pourquoi moi, africain, ne rendrais-je pas compte de mon itinéraire presque forcé à travers le continent matériel et culturel de la nation française ?

Ce moi qui n'a pas eu de choix est-il issu d'un acte d'amour entre deux civilisations ou du viol de l'une par l'autre ? Devait-il se réclamer de la culture islamique et quasi féodale ou de la chrétienté moderne ? Devait-il bâillonner le primitif ou « l'évolué » ? Une issue existe-t-elle en dehors des reniements pour celui qui n'est plus adapté à son propre terreau d'origine et ne le sera jamais tout à fait à celui de son pays d'accueil ?

Telles ont été mes questions jusqu'au jour où j'ai compris que les conflits et l'ambiguïté dont je souffrais étaient les mêmes que ceux dont souffre la planète entière. Krishnamurti me désigna les religions organisées, le nationalisme, les idéologies, la valorisation raciale et culturelle, le culte du drapeau, des diplômes et de la compétition, comme autant d'éléments de division et, par conséquent, de raisons d'entretenir le meurtre permanent avec lequel et duquel nous vivons.

J'ai ressenti au plus profond l'indispensable mutation dont notre époque a besoin pour survivre et qu'elle ne pourra réaliser sans le concours de la nature et du cosmos tout entier et dans une cohésion avec tous les terriens.

Après avoir vécu durant presque vingt ans près de la Cévenne ardéchoise en rapport étroit et attentif avec des animaux, des végétaux, les saisons, les éléments, je me rends compte que toutes nos accumulations matérielles ne sont que du fatras incapable de nous donner l'enthousiasme de vivre et de créer, incapable de nous donner le goût de la permanence au sein de laquelle se trouvent la joie et l'absence de toute peur de vivre et de mourir.

Ce témoignage est pour tous ceux qui refusent l'aberration de la civilisation technicienne en tant que phénomène cancéreux et désirent avec une passion tranquille contribuer à l'avènement de l'intelligence.

PREMIÈRE PARTIE
Naissance à Kenadsa, oasis du Sud algérien

La transe d'Oum Koulthoum, ma mère

Ce matin-là, avec cette tendresse infinie, inséparable de sa personne, ma grand-mère me réveilla. Tandis que, penchée sur moi, elle me regardait, je vis qu'elle avait pleuré. Sûrement quelque chose de tragique devait avoir lieu car, dans le même moment, venant de la maison et montant vers la terrasse où nous dormions durant la saison chaude, je perçus distinctement des rumeurs inhabituelles, de brefs sanglots, une émanation subtile et indéfinissable qui alerte sur-le-champ notre intuition et la tient en éveil. Dès cet instant, je sus que ma mère était morte, tant il est vrai que nous n'avons nul besoin d'enseignement pour que surgisse en nous cette connaissance intime qui nous parvient naturellement, à travers les fibres les plus délicates et les plus profondes de notre être. La mort, pour l'enfant que j'étais, signifiait une sorte de brisure de la personne, qui, désormais, ne pourra plus revêtir de forme ni remplir de fonction et qui, par conséquent, disparaît, s'absente pour un temps indéfini.

Ma mère ! Elle reste, en une première vision, ce corps chaud allongé sur une modeste couche, avec son tapis, sa couverture de laine au parfum de musc et, alentour, nous enserrant, la chambre fermée sur nous comme un œuf et moi, au milieu, blotti contre ce corps. Mais ma mère, c'est surtout ce sein dénudé, souple, parcouru de petites veines brunes et qui me donnait la vie. Elle subsiste en mon souvenir à la fois telle une brève félicité dans la tendresse des jours et comme ce personnage sévère qui, après nous avoir acculés au pilier de la salle commune, nous châtiait, mon frère et moi, pour un quelconque délit.

Un jour, me portant sur son dos, elle s'en est allée en pèlerinage à l'oasis de Béchar où s'édifiait le mausolée blanc d'un saint dont j'ai perdu le nom. En compagnie d'autres femmes, elle est parvenue au grand rassemblement. Il y avait des musiciens : elle m'a déposé sur le sol et s'est mise aussitôt à danser tandis qu'en cercle autour d'elle des femmes tapaient des mains pour lui donner la cadence, l'encourager, la soutenir. Le visage inondé de sueur, Oum Koulthoum dansait, dansait, hors du réel déjà. Elle s'éloignait en elle-même, me laissant seul. Rien d'autre n'avait d'existence hors la danse. Rien, pas même les palmiers qu'un léger vent faisait frémir, ni l'oued qui roulait ses eaux, comme un défi au désert environnant et au soleil torride, ni le mausolée blanc avec sa coupole en coquille d'œuf et sa respiration fleurant l'encens. Enfin, à la limite d'elle-même, Oum Koulthoum est

tombée après que la transe l'eut entièrement investie. Elle est demeurée là, allongée dans la poussière, le corps tout secoué de spasmes, la respiration ponctuée de petits cris. Des femmes l'ont assistée, l'aidant à revenir peu à peu parmi nous. J'ai dû beaucoup pleurer.

Si j'ajoute à ces images celle d'une silhouette souple, apparaissant à contre-jour dans le cadre de la porte de notre maison, j'aurai tout dit. J'ai cherché avec le plus grand soin sans jamais rien découvrir de plus. J'arrive à l'ultime couche de mes souvenirs, à la plus profonde strate de ma mémoire.

J'avais quatre ans. Ma mère me fut ravie et de cela je ne devais guérir que très tard, si l'on peut appeler guérir cette sorte de dissipation du regret dans le cours du temps.

J'ai appris par la suite que cette femme avait une seconde nature : la danse, et un ennemi qui, après l'avoir longtemps pourchassée, devait l'abattre : la tuberculose. Celle qui devait la remplacer auprès de moi, ma mère d'Europe, me raconta son agonie. Jeune encore, elle sut néanmoins mourir avec art comme nos anciens. Aux gens qui entouraient sa couche, elle demanda pardon de tout le mal qu'elle aurait pu leur faire consciemment ou inconsciemment. Elle-même les tint quittes de tout. Puis, elle s'est tournée contre le mur.

Ma cousine Mesahouda m'a porté sur son dos pour m'éloigner du lieu des funérailles. Elle a marché longtemps le long des ruelles du village. Je l'écoutais sangloter. Arrivée chez mon oncle maternel, elle me livra à la sollicitude de toute la famille.

De retour de chez mon oncle, je ne trouvai plus rien qui puisse me rappeler ma mère. Rien, sinon le vide et une terrible et large planche qui circulait par tout le village : c'était celle sur laquelle on allongeait les morts pour les laver et les embaumer. Cette planche a toujours obsédé ma mémoire, m'apparaissant à la fois comme un signe ultime auquel je n'ai su apporter de réponse et comme une sorte d'adieu presque désinvolte donnant à ma solitude la signification entière de toute la souffrance humaine.

Mon père, dont le comportement avait changé, semblait lui aussi dans le désarroi. Il était comme encombré de moi. Il m'emmenait à son atelier de forge et toute la journée me gâtait, faisant des grimaces pour me distraire, me contant une histoire entre deux ouvrages. Une femme du voisinage venait m'apporter du pain, des dattes ou un morceau de sucre :

« Tiens, *petite gazelle* », me disait-elle alors que ses yeux s'embuaient.

Je la revois encore avec ses deux grosses nattes cerclées d'anneaux d'argent, son isar[1] bleu laissant apparaître, lorsqu'elle se penchait, deux gros seins généreux au parfum de tendre refuge.

Les jours qui passaient ainsi m'apprirent le naufrage.

« Voici ta nouvelle mère », me dit un jour mon père en me présentant une nouvelle femme.

C'était une très belle femme du Tel avec de grands yeux noirs, une peau blanche, des cheveux longs et ondulés jusqu'à la taille. Elle m'embrassa, me caressa, comme résolue, me semblait-il, à combler le vide, tous les vides.

Le train de la maison changea. Ma conscience semble s'être fondue dans le banal quotidien dont me manque la mémoire.

J’ai vu un cheval blanc

Ombre et lumière, mouvement de la flamme sous la modeste marmite qui contient le souper. Autour du foyer, des visages détendus et comme absorbés par le songe. Il y a de grands espaces de silence entre deux paroles ou deux soupirs. Dans ce halo de lumière, au centre de la nuit qui submerge la maison, tous nous attendons le pas mesuré, le bruit de la clef dans la serrure, et l’arrivée du maître, notre protecteur, le pilier absolu de notre destin. Je ne sais pourquoi me revient toujours cette image de félicité lorsque j’évoque mon enfance.

Il est là, mon père, ma grand-mère vient de le couvrir de bénédictions avec sa voix de vieille femme tendre. Dans ma poitrine, mon cœur a bondi. Je suis fier de cet homme, démesurément fier de tout ce qu’il représente. Sur le visage de mes cinq frères se reflètent le bonheur et un peu de crainte. Nous nous regardons furtivement, accroupis sur les nattes qui entourent le feu. Ma belle-mère se hâte, ses gestes deviennent plus décidés : le souper ne devra pas tarder car le père est fatigué.

Il est debout, son regard semble nous contenir tous sans se fixer sur personne. Il reste ainsi un instant, grand, silencieux, puis se retire dans sa chambre d’où nous parvient bientôt le chant du luth auquel se mêle doucement le son clair et humide des gouttes d’eau se détachant du seau suspendu sur le puits. Tout cela est silence. D’un coin d’ombre, auprès de l’un des piliers qui soutiennent le toit plat de la terrasse, nous arrive comme un souffle antique, le soupir de Dahiti, la belle-mère de ma grand-mère. Nous l’avions presque oubliée tant elle possède la capacité extraordinaire de se rendre absente. On la dit centenaire. Elle se souvient du premier Européen arrivé au village.

« Cette nuit-là, disait-elle, j’ai fait un rêve et dans mon rêve j’ai vu un cheval blanc fougueux avec des naseaux fumants et l’œil fou. Il courait partout, la queue en panache. Et puis, enfin, je l’ai vu piétiner les tombes du cimetière avec un acharnement horrible. »

À cet endroit du récit, elle se taisait, estimant sans doute avoir jeté assez de nourriture en pâture à nos imaginations ; patiemment, elle attendait que nous en fussions bien imprégnés…

Un frisson m’a parcouru le soir de ce récit et les objets les plus familiers, dans l’obscurité, me devinrent hostiles. Mais nous voulions

en savoir plus. J'espérais quant à moi des paroles d'exorcisme, quelque chose qui me délivrât de cette houle nouvelle et inquiétante.

« Et puis ? », demanda enfin ma tante Fatna, d'une voix mal assurée.

Dahiti claqua la langue comme font les gens de chez nous en signe de résignation. « Le lendemain, continua-t-elle, j'ai rencontré l'un de ces individus blancs comme larve. Il s'intéressait à des cailloux noirs, semblables à ceux que nos hommes vont chercher maintenant au fond des gouffres, qui les salissent et entament leur dignité. »

Le trouble qui m'envahit me poussa à m'approcher de ma grand-mère et à me serrer contre elle. Par un réflexe bien maternel, elle me caressa longuement la tête de ses doigts qui ont tant travaillé.

Ma belle-mère, elle, n'avait pas quitté le terrain de la réalité ; elle avait vidé le contenu de la marmite dans un grand plat de bois. Le récipient ainsi libéré fumait comme les entrailles d'une bête immolée, et le parfum du cumin envahissait l'atmosphère. Alors, nous entamions cette nourriture, rendions grâce à Dieu avec des gestes mesurés, reconnaissants au Très-Haut.

Souvent, ma grand-mère nous contait de longues histoires à épisodes. Je n'ai jamais su si elle nous récitait quelque chose de connu ou si elle improvisait comme certains le faisaient. Submergés de rêve et d'images fantastiques, nous nous retirions chacun dans notre coin pour dérouler nos nattes et dormir. Dans l'obscurité presque totale nous parvenait parfois une sorte de frôlement.

Une main se pose sur moi, palpe ma couverture, l'ajuste sur mon corps, s'attarde un instant sur ma tête crépue. Je sens sa chaleur et sa rudesse. Cet homme aux muscles secs et tendus, ce forgeron au visage puissant, à la volonté aussi dure que le fer qu'il mate, devient femme parfois. De nouveau le frôlement. Puis le silence. Si Dieu existe, c'est ainsi que doit être son sein. Le père m'a exorcisé de mes peurs et je suis prêt à l'abandon.

Le sol est jonché çà et là de corps tranquilles. Le feu lui-même achève son repas, ses paupières sont lourdes, sa respiration à peine perceptible. Seul le seau auprès du puits continue de faire entendre ses notes espacées.

Silence, paix.

Ma conscience déjà s'est blottie au creux de moi-même.

Tel un félin sur une antilope

« Il m'est venu, me dit un jour mon père, que tu es maintenant assez grand pour aller à la médersa. »

Ces paroles furent prononcées alors qu'accroupi sur une peau de mouton il me tenait affectueusement entre ses jambes. Notre repas s'achevait : nous avions eu de la viande, ce qui n'était guère fréquent, et mon père, en plus de ma part, avait prélevé un morceau sur la sienne pour me le donner. Je ne me faisais somme toute qu'une idée assez floue de l'école coranique. Il m'arrivait parfois de voir des enfants du village y disparaître durant des heures puis en revenir comme ennoblis, profondément satisfaits en quelque sorte du devoir accompli. Crainte et curiosité se mêlaient donc en moi. Puis, un beau matin, tout en me revêtant d'une robe neuve, ma tante Fatna m'expliqua que le premier devoir d'un enfant était d'apprendre à adorer Allah, car lui seul, le Puissant, le Miséricordieux, pouvait quelque chose en faveur de Sa créature. Cette tante Fatna, demeurée infirme dès l'enfance à la suite d'une chute, souffrait de surcroît d'épilepsie. Elle n'en demeurait pas moins la première femme du village à avoir étudié le Coran et jouissait, de ce fait, de la part des autres de beaucoup de déférence et de considération. En dépit de traits grossiers et d'une jambe inutile à laquelle elle substituait une béquille calée sous l'aisselle, elle possédait une indéniable beauté qui était, pour nous, comme le reflet tangible des hautes pensées qu'elle hébergeait en elle. Toujours immergés dans l'Absolu, ses gestes quotidiens s'apparentaient à une sorte de liturgie. À vingt-cinq ans, ayant tout résolu, elle donnait l'impression de n'être parmi nous que d'une façon très provisoire. Tendue vers un éternel ailleurs, évoquant la mort avec des mots tranquilles, je crois qu'elle effarouchait un peu les hommes qu'elle eût sans doute flattés par son savoir si seulement elle eût consenti à épouser l'un d'eux. Mon cousin Didi, qui était de son âge et la tenait en haute estime, venait souvent la voir lorsque, sa journée de travail terminée, mon père, son maître de forge, le libérait.

Il est donc arrivé un soir d'hiver et s'est mis, selon son habitude, à deviser. Accroupi près d'un de mes frères, il a présenté ses mains au foyer, les a frottées, se mettant en accord avec la flamme et se laissant peu à peu pénétrer de bien-être. Enfin, extrayant de sa poche un billet de banque, par-dessus le brasier, il l'a tendu à ma tante qui lui faisait face :

— Tiens, de quoi t'acheter une robe !

Elle a hoché la tête en signe de refus :

— Je te remercie Didi, mais je n'ai pas besoin de robe, j'en ai déjà deux !

— Prends quand même.

— Non, quand j'aurai besoin, je te demanderai.

Tel un félin sur une antilope, éclairant un peu plus les visages qu'il illuminait, le feu s'est brusquement jeté sur le billet que mon cousin avait lâché. Déjà racorni, le papier se débattait désespérément, noir, constellé d'étoiles. Les flammes se sont amusées de son inconsistance bien qu'il représentât des jours de travail.

Il y eut un bref silence puis, l'incident étant clos, la conversation se poursuivit sur un mode simple et paisible comme à l'accoutumée.

Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux

La main dans celle de mon père, j'ai parcouru les ruelles conduisant à l'école coranique. Tout au long du chemin, mon père faisait l'éloge des gens pieux craignant le Dieu qui illumine la vie. Il m'exhortait à bien étudier pour être de ceux-là.

À mesure que nous approchions de la mosquée de Sidi Bouziane, nous percevions une sorte de rumeur confuse, un amalgame de tonalités discordantes. Plus nous approchions de la source, plus les voix devenaient distinctes. Elles se transformaient çà et là en langage articulé, mais incompréhensible pour moi. J'avais déjà oublié la blancheur immaculée de ma robe. Semblable à un farouche animal, cette ambiance insolite mobilisait toute ma vigilance.

Lorsque nous arrivâmes enfin à la médersa, nous la trouvâmes pleine d'élèves accroupis à même le sol, une planche sur les genoux, récitant des versets du Coran en se balançant d'avant en arrière, chacun selon le rythme de sa sourate. Un homme à la tête rasée, à l'exception d'une mèche de cheveux nattée au sommet du crâne, nous accueillit. J'appris qu'il était le petit-fils du taleb Hahmed. Celui-ci, occupé, n'allait pas tarder à arriver. Un pas mesuré, ponctué par le bruit d'une canne frappant le sol. Le silence… car les élèves s'étaient tus pour permettre un dialogue aisé. Taleb Hahmed apparut, splendide dans ses amples vêtements de fine laine, un voile encadrant son paisible visage aux yeux presque éteints qu'ornait une magnifique barbe blanche. D'un grand corps légèrement voûté, il avançait. Jamais par la suite il ne me fut donné de contempler une semblable dignité.

Mon père me remit à lui comme un objet précieux. Il le salua avec déférence et s'en fut, me laissant perplexe et déjà les yeux embués. J'avais changé de main, et celle-ci, plus douce, m'entraînait vers la classe.

Le maître me fit accroupir près de lui, me remit une planche, puis, excitant de la voix les élèves qui se remirent à leur mémorisation, il ramena les larges pans de son burnous blanc sur ses genoux. Mais, voici que mon visage se froisse et bientôt les larmes coulent le long des joues. Le maître me rassure, me caresse la tête et envoie son petit-fils me chercher des dattes.

Les jours suivants, je revins étudier en compagnie des enfants de

mon quartier. J'appris à préparer ma planche en l'enduisant d'argile, à fabriquer l'encre avec de la laine et du suint de mouton, à tailler mes plumes dans un roseau et surtout à tracer les belles lettres de l'alphabet arabe. Puis je commençais à inscrire la formule qui devait chaque fois ouvrir les versets : « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux ».

Le temps vint où, élève parmi d'autres, je fus traité selon mes mérites et parfois battu sévèrement. Le temps passait et tout mon être s'imprégnait de l'esprit du Coran. J'étais dans le songe des jours sans histoire.

Un gouffre horizontal

La longue colline de pierres et de sable qui barre le désert d'est en ouest m'a toujours paru contenir des furies, des monstres et des djinns menaçant notre village. Les nuages ou les oiseaux la survolant détenaient seuls les secrets de ce contrefort. Et le berger aussi, j'allais l'oublier, celui qui vit dans une colonne de silence. Il est inaccessible, rendu peut-être muet par ce qu'il voit chaque jour lorsqu'il franchit la « barrière éternelle ».

Je me suis souvent réveillé au petit matin pour le regarder. Ma grand-mère avait déjà ouvert la porte de la bergerie, comme toute personne possédant quelques bêtes dans le village. Au pied de la colline, il est un espace de rassemblement où arrivent de toute part les animaux bêlant. Et voici que l'homme de silence, le bâton en travers des épaules, attend les retardataires. Sans hâte, il commence à faire les premiers pas de l'ascension, entouré du mouvant troupeau. Je les entends au fond du reflux de la brise. Ils viennent d'atteindre la brèche qui les avale peu à peu. La silhouette de l'homme se découpe sur le bleu du ciel. Elle reste un instant suspendue entre deux infinis, le burnous flotte, il fait les signes ultimes avant l'évanouissement. Appuyé sur la murette de notre terrasse, entre les deux jardins qui bordent ses deux côtés, je reste le cœur troublé. Mon regard ne peut percer la masse minérale et je me sens pris au vertige de l'ignorance. Des palmiers chuintent au-dehors, chuintent dans l'âme et s'efforcent d'éveiller mon corps ensommeillé. Douce félicité du matin, dernière fraîcheur que puisent mes pieds nus sur le sol de terre battue. Gandourah blanche qui m'enveloppe sans m'imposer de pesanteur.

J'écoute les coups sourds du mortier broyant le café et je n'ignore pas que c'est ma tante qui le fait parler. D'autres femmes ont eu la même initiative et maintenant c'est le tour des coqs de se renvoyer les trois syllabes fatidiques. Les ânes braient. C'est l'heure où se renouvelle le souffle. C'est l'heure où tout le village émerge de la nuit comme d'une eau trouble pour reprendre l'air nécessaire à sa nage à travers le temps.

L'horizon s'irradie de couleurs vives. Il est si vaste. Au loin, pierres et sable à l'infini. Je devine le désert : un gouffre horizontal où tant de caravanes s'abîment certains jours avec leurs chameaux malgracieux et hautains, leur perpétuelle chique à la bouche, geignant sous la

charge que leur impose l'homme au pied nerveux. Cet homme que j'imagine si bien dans ses burnous à l'odeur de beurre rance, son visage à moitié caché par le voile qui couvre sa tête.

Sitôt l'escalier inégal descendu, je suis saisi par le parfum d'épices que libère dans son expiration continue le chaudron léché par les flammes. Ma grand-mère me sert une écuelle de soupe au levain, brûlante. Elle va ainsi nourrir chaque membre de la famille à mesure de leur réveil.

Mais il est temps pour moi de gagner la médersa.

L’astre terrible

Couché sur ma natte, je regarde les étoiles, si proches, si brillantes. J’ai du mal à en détacher les yeux. De temps en temps, l’une d’elles file en un trait fulgurant. Je sais que c’est l’Ange Gabriel qui la chevauche pour combattre les génies malfaisants. Je vois le sabre redoutable brandi à bout de bras s’abattre sur les ennemis de Dieu et des hommes. Je vois les djinns se disperser dans l’espace stellaire en proie à l’épouvante car la furie de l’ange flamboyant dépasse tout ce que l’on peut imaginer.

J’aimais infiniment ces jours de canicule où le soleil se transformait en despote implacable. Dès les premiers traits qu’il décochait à tout ce qui existe, nous étions avertis : la journée allait être très rude. Le village de briques jaune ocre semblait se replier encore plus sur lui-même, comme pour se protéger des violents coups de fouet que l’astre s’apprêtait à lui asséner. Seul, le minaret blanc reste droit dans une attitude de défi et de vigilance. Ceux qui ont à faire au-dehors se hâtent. Le marché s’anime tôt, mais déjà la démarche et le geste deviennent difficiles. Les murs projettent une ombre où, encore captive, subsiste un peu de fraîcheur. De petits groupes d’hommes en profitent et se pressent là pour traiter d’affaires, échanger des nouvelles ou tout simplement être ensemble. Accroupis ou allongés, le coude en appui sur le sol et la main supportant la tête couverte du voile blanc, ils savourent le temps. Des ânes débâtés méditent çà et là, déjà assaillis par les mouches qu’ils chassent, sans conviction, d’un coup de queue désabusé. Sur la place, leurs maîtres, les jardiniers, se hâtent de vendre leurs petits tas de légumes. Ils appellent les clients, font des gestes pour encourager les indécis. Il y a des dromadaires qui se plaignent, baraqués en tas sur le pourtour de l’aire vivante. Les boutiquiers se sont retranchés dans leur bastion d’ombre ; au milieu de sacs de marchandises, dans les parfums de cannelle, de cumin, de girofle et de poivre. Sur de vagues étagères, ils ont rangé des pains de sucre dans leur papier bleu, des savons, de petits peignes en bois et des miroirs. Puis viennent les artisans : cordonniers, tailleurs, menuisiers. Il y a l’atelier de mon père où chante l’enclume. Combien je l’ai admiré, ce père, tandis qu’il modelait ses métaux et que, soudain, il surgissait, superbe, parmi les gerbes d’étincelles que son marteau faisait jaillir.

Cependant, la chaleur pénètre jusque dans les ruelles étroites et

obscures qui traversent en tous sens la masse homogène du village. Quelques femmes les parcourent dans leurs voiles blancs, d'un pas furtif, pour ne pas éveiller l'attention.

Dans notre maison, on s'est empressé d'arroser, essayant de retarder l'assaut qui rend l'atmosphère étouffante. Mais soudain l'air s'immobilise. Le corps libère de la sueur, chacun recherche d'instinct le lieu qui le soulage. J'imagine le soleil les dents serrées, tendu en un effort démesuré, s'acharnant à infliger à tout ce qui vit le plus de torture possible.

À midi, il n'y a plus personne au-dehors. Les rares passants s'appliquent à poser le pied sur le mince ruban d'ombre qui serre les murs. Le désert a des exhalaisons d'enfer, l'œil ne peut le scruter sans douleur. La protection des palmiers devient elle-même dérisoire. Le feu règne en maître.

Et pourtant, dans les maisons, la vie reprend forme. Après le repas, le plateau de cuivre est décroché du mur. Ma belle-mère y dépose la théière d'étain et les verres décorés de bleu qu'elle a retirés de leur coffret de bois pour les disposer en cercle. Elle a ouvert la boîte couverte d'arabesques dorées qui recèle le pain de sucre blanc. Nous voici tous entourant mon père qui ressemble à un officiant. Tout le monde est là. Ma grand-mère, ma tante, les enfants, parfois un voisin ou un passant qui sont invités à partager le culte. L'eau coule de la bouilloire dans la théière en libérant un nuage de vapeur. Mon père a déjà évalué la quantité de thé vert nécessaire. Il l'ébouillante, vide l'eau qui délivre la précieuse herbe de la poussière. Maintenant, c'est l'instant solennel. La théière est pleine, elle s'élève haut et laisse couler une cascade dorée de son bec ouvragé. Le verre qui la reçoit vibre et fait chanter le plateau. Auparavant, le sucre a été brisé avec le petit marteau de cuivre. L'officiant goûte, équilibre les ingrédients, reverse le contenu du verre. Le parfum de menthe se répand. Nous faisons silence, attentifs. Enfin mon père est satisfait, de nouveau la théière s'élève libérant le liquide et s'abaissant lorsque le verre est plein. Alors chacun savoure en aspirant bruyamment. Mais tout ceci n'est qu'un prétexte, car ce qui se passe entre nous est immatériel : félicité que suscite la cohésion, chaleur du cœur, subtile harmonie dans l'instant. La conversation s'anime entre ma grand-mère, ma tante, ma belle-mère et mon père. Nous sommes heureux et c'est là notre victoire sur la dureté du soleil et l'âpreté de la vie. La pénombre bienfaisante est une invitation au repos. C'est pourquoi les nattes sont déployées, et bientôt, dans le calme des heures torrides, vient la consolation du sommeil.

Et puis, l'astre terrible est comme découragé de n'avoir pu

exterminer les vivants.

Du jardin près de la maison, monte le chant du fellah. Un balancier se prosterne et se relève pour élever l'eau du puits. Il faut écouter l'eau dans cette chaleur qui se brise, il faut écouter le balancier dans le silence. De ma fenêtre, je vois le jardinier, la tête et les pieds nus. Il conduit l'eau par les canaux et nourrit ses plantes potagères. La terre entière expire tandis que s'exacerbe le parfum des lauriers-roses, des grenadiers, des figuiers.

Le troupeau, comme à la fin d'un siège, regagne les espaces pour y trouver sa subsistance jusqu'à demain. J'entends les animaux s'interpeller sur la colline, les ânes braire.

Les maisons deviennent des fours, c'est pourquoi nous les abandonnons pour les terrasses. Les ustensiles de cuisine sont déjà là autour du feu qui s'éveille entre deux pierres. Ici, le ciel devient notre toit, il est d'un bleu intense. Le soleil plonge dans l'immense horizon.

L'outre suspendue contre le mur fraîchit l'eau, nos voisins s'interpellent, les rumeurs lointaines du marché nous parviennent par bribes, la marmite chante sur le feu dans le va-et-vient de la maison. J'écoute le désert ne rien dire. Je le sais parcouru par des esprits et de petits vents chauds, petits vents simples d'esprit qui racontent n'importe quoi, qui sont espiègles et qui rient en découvrant leurs dents blanches. Ils portent des djellabas de laine brune, une petite clochette à leurs pieds. Mais je n'ai jamais su où ils habitaient.

Mon espace est sans limite, le cœur s'y noie à chaque instant. La nuit arrive et abolit l'espace matériel pour agrandir celui du cœur où le désert se noie à son tour. Peu à peu, la petite flamme insignifiante devient présence impérative. Le regard s'y fixe, l'oreille l'écoute. De ses doigts agiles, elle tisse des songes à chacun. Le village tout entier s'est retourné, il s'extériorise. Les nouvelles nous arrivent par-dessus les murettes. « Un enfant est né chez Saïd », ou bien « la vieille Salima s'est éteinte », ou bien « Marsouk se marie », la musique nous parvient par effluves ainsi que les chants et le poème que récite le vieillard aux yeux éteints.

Je suis allongé sur la terrasse, l'œil rivé à la voûte céleste. Le vieillard qui berce la nuit m'a dit que tout est précaire excepté la saveur d'être avec notre voisine Mimouna qui, par-dessus le mur, nous offre un bol de nourriture qu'elle a préparée, et le brandon de feu que nous donnons à Meshaouda pour allumer son bois. Tout est précaire sauf les contes de ma grand-mère et le luth de mon père qui répand ses chants andalous.

La terre brûle encore, enfiévrée, elle nous oblige à recueillir avidement par tous les pores les restes de fraîcheur que contient l'air. Je regarde filer les étoiles et se battre les puissances célestes. Il est tard, même les djinns sont fatigués.

Le minaret seul veille, attentif à la plainte du fennec parcourant les dunes.

C’est ainsi que je suis entré dans la civilisation occidentale

Elle me tenait par une main et mon père par l’autre tandis que nous marchions dans la cour de l’école. Ils échangeaient des propos par-dessus ma tête. De temps à autre, elle se penchait sur moi : « Tu verras, tu seras bien ici, tu apprendras à lire et à écrire, il y aura d’autres enfants avec toi, tu joueras bien ».

Je savais que c’était une Roumia et j’avais un peu peur. Mais elle parut gentille. Un trouble immense me pénétra car je venais de comprendre qu’il ne s’agissait pas seulement d’une visite mais d’un séjour pour moi chez les Roumis.

Après que nous eûmes visité école et maison, je sentis la main de mon père s’amollir et s’ouvrir pour libérer la mienne. Je me raccrochai, la main me repoussait doucement mais fermement. Mes doigts se crispent maintenant sur un gros index qui se débat. Durant un instant, privé d’amarre agrippant la gandourah blanche, je suis sourd aux injonctions comme aux propos rassurants. La lutte est inégale et bientôt deux bras blancs me saisissent, m’entourent et me pressent sur une poitrine vibrante. Mon père avait disparu par la porte et je restais, petit animal sur lequel s’est refermé le piège. C’est ainsi que je suis entré dans la civilisation occidentale. Piège sans nom, engendrant le désarroi. Comment en conjurer les maléfices ?

Je fis la connaissance du mari de la dame, un monsieur très grand qui faisait tout pour me distraire. Mes nouveaux parents se mirent à m’enfanter à travers l’affection dont ils m’investissaient. Ils avaient à m’apprivoiser, à abolir l’hostilité que je ressentais dans toutes les étranges choses qui m’entouraient : des tables, des chaises, des buffets, des tableaux, des lits, cette maison rigide, de ses murs bien plats, de ses rigueurs de boîte bien faite. Ici, la propreté est omnipotente, elle prend la forme d’un axe autour duquel se fait la giration de la vie. J’étais loin du trou à feu de chez nous, de l’intégration charnelle au sol de terre battue, des pieds nus sur la terre sacrée.

Et voici que deux civilisations me tiennent maintenant par la main. Elles aussi dialoguent contradictoirement par-dessus ma tête et, au lieu de marcher en harmonie du même pas, je les sens divergentes. Mes bras se tendent dans l’écartèlement, aucune d’elle ne veut faire la concession qui me rendrait mon intégrité.

Ma nouvelle mère me savonne de la tête aux pieds tout en me parlant dans son rituel d'apprivoisement. Mes vêtements primitifs sont repoussés du pied au profit des culottes à bretelles et de la chemise. Mes amulettes de cuir bien cousues par ma grand-mère restent aussi par terre comme des objets dérisoires. Je ressens une vive douleur au creux de l'âme. Petit arbre fragile sous la tempête dont la racine pivotante se brise.

La chute est lente. De vaillantes radicelles résistent encore. Dans les hurlements des vents déchaînés, j'entends encore une voix qui demande où je suis. Je réponds de toutes mes forces, mais comment percer cet épouvantable tumulte ? Celui qui m'a perdu ne me retrouvera plus jamais dans ces nuages noirs, dans cette terrible nuit d'encre. Le grand principe ancestral a une longue barbe blanche, la tête nue, chauve avec une couronne de cheveux. Il est vêtu d'un burnous effrangé, d'une gandourah blanche rapiécée assez courte pour laisser voir ses pieds et ses jambes nus, secs et nerveux. Ses yeux sont tapis dans des orbites profondes, mais, au lieu de recevoir de la lumière, ils en projettent. Je sais que le grand principe s'en est allé, découragé, rejoindre sa hutte solitaire dans le désert pierreux. Il m'a perdu à jamais. « Ne pleure pas comme ça, mon chéri, tu vois bien que tu as de beaux habits ? Allons, allons, tout ira bien. »

Ma nouvelle mère blanche est, elle aussi, comme désemparée.

Et puis, le temps a passé qui sécrète la résignation. Le rire revient peu à peu à l'enfant parmi d'autres dans la classe au tableau noir, dans la classe aux pupitres bien rangés. Avec cette odeur d'élèves qui apprennent, et la voix du maître parmi les froissements de papier et le raclement de la craie, et la voix de l'enfant qui trébuche sur les phrases d'un livre simplement illustré. Dans le train des jours, j'ai vécu autrement, mais je suis devenu presque muet, interloqué par tout ce qui m'arrivait.

« Il ne devra pas manger de porc ni boire de vin, avait recommandé mon père, et il devra revenir au village pour être enseigné dans notre tradition. » La recommandation était superflue car j'étais déjà tout à fait conscient de mon appartenance à l'islam. Nous avions, au village, tant parlé des Européens et de leurs abominables mœurs et, paradoxalement, de leur saleté, car nous trouvions leur odeur insupportable. Ma grand-mère était la plus irréductible, elle n'avait pas approuvé mon père de me céder à des mécréants, ennemis d'Allah et de son Prophète, et je crois que ç'avait été un drame entre eux.

— Écoute, ma petite mère, il ne s'agit que de lui faire donner l'instruction qui l'aidera à bien gagner sa vie, rien de plus.

— Comment rien de plus ? Il va manger leur nourriture et…

— Mais, je leur ai recommandé de ne pas lui faire consommer de porc ni de vin et de respecter sa religion.

— Il mangera de la viande d'animaux étouffés et bien d'autres impuretés !

Ma grand-mère a soupiré et a ajouté :

— Je ne sais pas ce que vous leur trouvez à ces Roumis. Certains dans le village se mettent maintenant à porter leurs vêtements ridicules et à fumer leur saleté malodorante !

— Tu verras, ma mère, tout se passera bien.

Mais la vieille femme n'en était pas convaincue du tout. Elle devait vivre des jours bien sombres. Cependant, j'ai toujours senti qu'elle trouvait en mon oncle, le savant Taleb, à la fois consolation et vengeance. Abandonnée assez tôt par son mari au profit d'une autre femme, elle travailla très dur pour subvenir aux besoins de ses quatre enfants. Mon oncle fut en quelque sorte son joyau. Rigoureux, il étudia avec succès et devint assez tôt un bon exégète de l'islam. Il put ainsi enseigner dans une école coranique des hauts plateaux.

De mon père, la vieille femme disait qu'il était le miracle car son habileté manuelle et la vivacité de son esprit lui permirent de triompher de toutes les situations difficiles. Il était l'aîné qui, à quatorze ans, commença à travailler après de courtes études religieuses. Il fut vraiment l'homme le plus apte en savoir-faire de tout le village. Durant sa vie, il put aisément de forgeron devenir mécanicien, horloger, électricien, bâtisseur et bien entendu musicien, poète, guérisseur. Initié à l'ésotérisme musulman, ce qui était rare. Si mon oncle avait l'allure princière des religieux avec ses vêtements immaculés, son visage brun embelli par le voile blanc et la sérénité, sa démarche mesurée ponctuée par le claquement des babouches couleur d'or, mon père reflétait l'esprit industrieux, inventif, maître de sa destinée, homme total sensible aux femmes et les chantant avec enthousiasme.

La vieille était fière de ses enfants et elle estimait que le destin lui avait été très favorable malgré tout. Cependant, son comportement de stricte observance s'alliait mal avec le fait que son petit-fils vivait chez les Nazaréens.

— Alors, me dit-elle un jour que j'étais revenu au village, tu te plais chez les Roumis ?

— Oui.

Manifestement, elle espérait une réponse différente qui lui eût servi de prétexte pour reprendre les hostilités.

— Alors, pourquoi reviens-tu nous voir ? me dit-elle avec humeur.

— Parce que j'ai envie de vous voir. Mais tu sais, grand-mère, ces Roumis ne sont pas comme les autres, ils sont gentils.

Je ne savais pas, à vrai dire, où j'en étais de mes opinions sur les Roumis. L'image que tous les villageois en avaient ne correspondait pas toujours à celle que je percevais, moi, seul au village à vivre dans leur intimité. Bien sûr, ils mangeaient l'abominable porc et buvaient le vin. De même qu'ils accrochaient à leurs murs l'épouvantable image d'un homme cloué par ses membres et qu'ils disaient être Dieu. J'ai bien souvent eu du mal à surmonter la nausée que suscitait en moi l'expérience de ce que nous nommions *l'abjection infinie.*

— Que penses-tu de leur religion ? me demanda ma grand-mère qui, décidément, n'abandonnait pas.

— Je l'exècre !

Un peu rassurée, la vieille femme a claqué la langue, soupiré et s'est levée.

— Je ne comprends pas ton père, dit-elle en s'en allant.

Cette femme défendait avec acharnement les fondements de son existence. Jeune fille, elle avait parcouru le désert et savait que l'immensité est dévorante.

— Suis l'étoile, mon enfant, ne te laisse pas distraire car il y va de ta vie. Même si la gazelle est si belle qu'elle t'attire, résiste : il y va de ta vie. L'étoile t'indique le puits incertain. Va te délivrer par des gorgées d'eau, sinon deviens squelette blanc dans l'immense indifférence. Dans le désert, pas de digression ni de parenthèse, toute ligne oblique est périlleuse. Lorsque tu parcours l'espace, tu n'as que la rectitude ou la mort.

Ma grand-mère savait cela pour l'avoir vécu. Elle était de la tribu des *Baggarra* ou gardiens de bœufs. Grande, avec une ossature longue, un visage doux, négroïde, mais énergique, elle était bâtie pour la marche. Je ne peux l'évoquer sans voir ses fortes mains, toujours pleines de quelque offrande. Bien plus tard, lorsque les années eurent passé, tout en filant la laine avec laquelle elle n'a jamais cessé de faire des miracles, la vieille femme dit un jour à la cantonade :

— C'est bizarre, ils ont tout de même un grand cœur, et Dieu ne peut qu'en tenir compte.

Mes nouveaux parents venaient de repartir après une visite chez nous. Le cœur de l’enfant a mieux battu, malgré la douleur de ne savoir à qui il appartenait.

Un éclair de couteau

Mes frères et moi savions que ce jour approchait. Nous désirions et redoutions à la fois cette cérémonie dont on sort grandi, purifié. Nous savions que les robes neuves que nous cousait le tailleur juif étaient prêtes.

Nos mains et nos pieds furent teints au henné, nos cheveux coupés. Et, déjà, on s'adressait à nous avec une sorte de déférence. Toute la maison semblait ne vivre que pour ces jours où notre prérogative de mâles allait être célébrée, fêtée. La cérémonie qui nous vient des Hébreux allait être répétée selon le rituel du lieu : « Enfant au prépuce, tu n'es pas né à ton état. Tu es marqué du sceau de l'impur. Enfant au prépuce, tu es inachevé. »

Vers sept, huit ans, nous vivions presque dans l'obsession de cet inachèvement et ceux qui avaient été circoncis (certains l'étaient très tôt) jouissaient d'une sorte de respect. Nus sous nos gandourahs flottantes, notre corps n'était jamais secret et cet état de choses suscitait entre nous une sorte d'intimité au niveau élémentaire. Joie de l'enfance, innocentes petites grivoiseries qui vont parmi nous. Le sexe des filles ne nous était pas inconnu et nous savions que l'union des deux était nécessaire à la multiplication. Mais, au-delà de ce savoir dont nous étions peu à peu imprégnés, il y avait le gouffre du mystère que l'aïeule bien souvent amplifiait en nous ouvrant des portes inconnues par des contes comme celui-ci :

« En ce temps-là, disait la vieille, Ben Ziane était un homme seul qui errait dans le désert comme poussé par les vents. Il était partout et nulle part. Certains disaient qu'il était fou, d'autres qu'il était possédé par les Jnouns. Rencontrait-il quelqu'un, il le regardait comme par transparence, l'œil fixé sur quelque objet au-delà des hommes et des choses.

Or, voyez-vous, mes petits seigneurs, il advint que Ben Ziane un jour revint vers sa tribu. Il abandonna les lézards et les chacals dont il partageait la condition, pour reprendre une vie active. On le vit alors conduire les chameaux vers les horizons les plus lointains. Les troupeaux de moutons poussés par lui étaient certains de jouir des meilleures pâtures. L'eau manquait-elle au campement, il découvrait infailliblement de nouvelles réserves. Les sloughis[2] *lui obéissaient avec un tel empressement*

que toute la tribu en était stupéfaite. Mais cet homme restait quand même seul, emmuré dans son impénétrable silence. Il était toujours premier levé, on le trouvait souvent debout à l'écart, dans la contemplation du ciel et de l'espace, parmi les épineux et les cailloux tranchants de la hamada[3] *, le burnous rejeté sur l'épaule et la tête droite.*

Le Cheikh de la tribu le fit appeler, Ben Ziane pénétra sous la tente jonchée de tapis en poil de chameau. Le chef était assis sur des ouvrages de haute laine et de cuir. Des femmes aux parures cliquetantes préparèrent la boisson d'or quelles présentèrent sur un plateau magnifique. Dans le parfum du goudron à tanner, du musc et du suint de mouton, le Cheikh Mohand invita Ben Ziane à s'accroupir, lui offrit du thé et prit la parole.

— Il advient, ô mon fils, que chacun ici s'interroge sur toi, sur tes dons sans pareils desquels profite toute la tribu. Cependant, d'aucuns te considèrent avec crainte, se demandant si tu n'es pas le jouet de puissances maléfiques. Il me faut les rassurer pour dissiper la fumée qui obscurcit leur regard. J'ai connu le vaillant Tayab, ton père. Il craignait Dieu, était empli de mansuétude et d'aménité. De son sein il n'a pu sortir qu'un rejeton béni d'Allah. Et quant à moi, loin de te soupçonner de connivence avec Iblis[4] *, je crois au contraire que seul t'anime le souffle de la bienveillance du Très-Haut. À ma place, que dirais-tu aux gens qui redoutent ?*

Le Cheikh parle ainsi et attend avec gravité la réponse de son visiteur. Celui-ci, le visage impassible, a porté encore une fois le verre à sa bouche. Il claque la langue, soupire, abaisse le voile qui masque son visage et dit :

— Cheikh Mohand, notre père à tous, tu sais combien je suis attaché à vous tous les Oulad Jrir, et je n'ai jamais pu me consoler du jour où notre clan fut chassé comme un troupeau de craintives gazelles du lieu où il s'était établi pour la prospérité de ses biens. Nous avions de l'herbe d'une telle saveur que nos bêtes engraissaient en deux lunes, et de l'eau si abondante que nous étions émerveillés. Nous menions vie de princes et chacun, rendant grâce à Allah, ne demandait rien de plus. Or, un jour de sinistre mémoire, le clan des Chouraki vint nous intimer l'ordre de leur céder la place. J'ai ressenti dans mon cœur de huit ans la plus grande indignation. Mais tu n'as pas cédé à l'injonction et je te revois encore chevauchant ton coursier noir et, le regard déjà belliqueux, leur répondre, la gorge gonflée de fureur, de s'en retourner vers les lieux qu'ils n'auraient jamais dû quitter. À ces mots, toutes nos femmes ont poussé des cris de joie et couvert d'insultes les émissaires qui, tournant bride, s'en sont allés, la menace au visage. Cet événement mis en émoi tout le campement. Partout l'on chantait ton courage. En homme paisible, tu calmas l'ardeur de nos hommes qui criaient vengeance. Le calme revint enfin et une lune ne s'était pas écoulée que, perfides comme des hyènes, les Chouraki sont revenus, innombrables, montés sur de rapides coursiers. Nos homme n'eurent que le

temps de ceindre les baudriers pour se porter à leur rencontre…

Ici, Ben Ziane soupire. Sa mémoire lui fait mal, Cheikh Mohand voit cela au léger frémissement qui anime son visage.

— Tandis que les armes s'entrechoquaient dans le petit matin, le campement était entièrement dévasté avec les tentes renversées, les troupeaux dispersés, les aboiements des chiens, les pleurs des enfants, les cris des femmes en proie à la terreur, la débandade des dromadaires liés les uns aux autres. Je regardais cela, les yeux fous, la main armée d'un poignard, je voulus m'élancer dans la bataille, mais ma mère, plus forte que moi, me retenait captif. Craignant pour mes tendres jours, elle me suppliait de la suivre et nous trouvâmes refuge sur les sommets de l'erg jaune.

— Et ton père, continua Cheikh Mohand, semblable à un lion, contenait l'ennemi à cinq contre un. Dans l'effroyable tumulte, tous nos hommes animés d'un courage sans pareil frappaient, semblables à des serpents venimeux crachant la mort. Mais aussi vaillants que soient les hommes, ils ont leurs limites. De même qu'une troupe de frelons belliqueux met en déroute un fauve terrible, ainsi nous fumes débordés, repoussés, contraints d'abandonner le terrain. Moi-même, cruellement blessé dans mon corps que le sabre avait mordu, et dans l'âme, je ne dus le salut qu'à la sollicitude de mes compagnons et à la rapidité de mon cheval.

Cheikh Mohand soupire, un flot d'émotions envahit son noble visage. Il garde un long moment de silence et continue son douloureux discours.

— Lorsque des soins diligents m'eurent arraché à l'inconscience dans laquelle j'avais sombré et à la mort qui déjà me dénombrait parmi ses victimes, je vis le spectacle le plus insoutenable de ma vie… »

— Il faut dormir maintenant, mes petits princes, la suite vous sera contée demain, si Dieu le veut.

Ma grand-mère nous donne une caresse, de ses mains tendres et dures. Elle venait encore une fois de faire le miracle en dissipant la douleur qui, toute la journée, avait occupé mon être et, maintenant, allongé sur un tapis auprès de mes frères, j'étais prêt au sommeil.

Réveillés tôt le matin, après une toilette soignée, nous étions revêtus de robes immaculées. Ma grand-mère, toujours maîtresse de cérémonie, nous avait passé des amulettes au cou en nous bénissant. La peur qui s'était insinuée en moi depuis la veille me poussait presque à la panique, mais j'étais l'aîné et, comme tel, devais donner l'exemple. Mon plus jeune frère ne put réprimer ses larmes.

Chacun de nous fut confié aux soins d'une jeune fille. C'est ainsi que ma cousine Fatna se mit à ma dévotion. Cela me prodigua un bien-être profond car j'étais déjà bien sensible à la douceur de cette fille. Elle me porta sur son dos, mes frères le furent de même par les autres jeunes filles, jusque chez Dahman. Les membres de la famille nous firent joyeuse escorte le long du trajet.

L'homme était accroupi sur une peau de mouton et manifestement nous attendait. La maisonnée fut bientôt comble. Elle s'emplit aussi de rires, de bruits de toutes sortes car chacun cherchait à se rapprocher de l'endroit vide qui nous était réservé. Mes yeux fouillaient les alentours de Dahman à la recherche du couteau qui allait mordre dans ma chair. Fatna me déposa, Dahman me prit par la main, me caressa, essaya de me rassurer, puis m'entraîna vers l'espace consacré. Je dus encore une fois repousser de toutes mes forces l'envie de m'enfuir. Seuls la honte qui en aurait résulté pour moi, les quolibets des camarades de jeux me retinrent. Fatna, ma douce Fatna me regardait aussi. Son visage ovale aux traits réguliers, ses yeux de songe et cette sorte d'absence dont elle était vêtue me délivrèrent de mes peurs. C'est pourquoi, docile à la main qui m'invite à m'accroupir, docile à l'homme qui, se plaçant derrière moi, fait passer mes bras dans le pli de mes jambes et m'ouvre les cuisses, je deviens abandon. La main de Dahman saisit ma verge, y passe un anneau qui isole le prépuce. Un éclair de couteau ! Et dans ma tête éclate le cri d'allégresse de ma belle-mère dominant la houle joyeuse qui gonfle la maisonnée. Mon premier regard de circoncis va vers Fatna dont le visage s'est éclairé d'un petit sourire de patiente. Elle me prend sous sa protection et, durant un moment, nous ne sommes que deux dans la foule. Tout ce qui se passe reste hors du frémissement dont je suis saisi. La tendresse de ma cousine conjure encore un peu la douleur qui s'affirme, elle monte du point ensanglanté pour atteindre le ventre. Après les premiers soins, Fatna me porte de nouveau sur son dos avec mille précautions et nous gagnons tous les jardins où, selon la coutume, la jeune fille doit enjamber un petit cours d'eau.

Durant tout ce temps, mon père a sacrifié le superbe bélier acheté au marché. La maison, devenue palais, accueille les princes de quelques jours et leur opulente cour. La fête est là, illuminant les regards. Nous sommes allongés sur des tapis et livrés aux soins les plus attentifs. Et cela durant sept jours.

Cette nuit-là, j'ai partagé le rêve magique des petits Européens

Dans ces réjouissances primitives, dans la simplicité des gestes des filles tapant des mains pour accompagner un chant, du moulin qui broie le grain, des roucoulements des pigeons dans les trous du mur, me voici dans la nostalgie. J'ai envie de voir les autres, ceux d'en face, qui s'assoient sur des chaises, ont des cabinets de toilette, un cadre rationnel. Lorsque mon père était venu leur annoncer ma proche circoncision, ils n'avaient pas approuvé, bien au contraire. Ils l'avaient sans doute traduit par « mutilation ». Je revois encore la contrariété assombrir le visage de ma mère blanche. Réceptif au moindre mouvement des uns et des autres, je me trouvais parfois objet de tractations et de petites controverses. Ce fut le début du temps insoutenable du cœur fendu.

« Tu sais, bientôt ce sera Noël, alors il faut que tu réfléchisses à ce que tu voudrais que le Père Noël t'apporte. »

Ma nouvelle mère me tenait sur ses genoux, comme elle le faisait souvent pour me parler ou me chanter une chanson. Et dans ce tendre lien me revenait la douceur dont j'avais été sevré trop tôt, et en même temps germait la graine de la jalousie. Mon tour était venu d'investir quelqu'un, d'en faire le lieu exclusif où puiser attention, affection, tendresse. Une sorte de gisement de bonheur livré à ma discrétion.

Et voici que l'enfant commence à se servir avec aisance d'une langue qui n'est pas sienne. Il fait des promenades du soir entre deux personnes qui lui appartiennent, semblable à un seigneur disposant de coursiers d'une rare espèce. Je pouvais m'enorgueillir d'avoir des parents d'une race peu commune. Vint le temps des jeux avec l'homme grand qui me persuadait que les mouches pouvaient se capturer en leur mettant du sel sur la queue, temps des éclats de rire très purs.

« Père Noël, apporte-moi, s'il te plaît, une trottinette. Je te promets d'être sage. » J'entends encore le rire moqueur, mais tout de même troublé, d'Abdessalam, mon camarade du ksar, à qui j'essayais d'expliquer ce qu'était le Père Noël : « Je t'assure, il vient la nuit et te laisse ce que tu lui demandes près de tes chaussures, mais ce soir-là… »

« Il faut dormir, disaient mes parents, le Père Noël n'aime pas trouver les enfants éveillés ! » Ma lettre avait été soigneusement cachetée et c'est moi-même qui l'ai remise à l'employé débonnaire de la poste pour être sûr qu'elle ne s'égarerait pas. L'homme a souri avec bienveillance et assuré que mon message serait remis en main propre. Cette nuit-là, il m'avait semblé entendre un léger frôlement, puis des objets qu'on déplaçait. Il ne fallait pas être éveillé, cette condition devint obsession. Les yeux se crispent, la tête s'enfouit dans l'oreiller. Rien vu, rien entendu. C'était probablement l'instant magique. Comment fait-il pour ne pas salir ses beaux vêtements ? Peut-être laisse-t-il sa hotte sur le toit avant de s'engager dans le conduit de la cheminée ? « Tu vois bien que je dors, Père Noël, dépose ma trottinette, s'il te plaît. » Un moment de panique : il a dû deviner que je ne dormais pas. Tiens, il chuchote, il parle aux parents, comme c'est étrange !

Un long silence, puis la poignée tourne et la porte s'ouvre lentement. Deux silhouettes, une très grande, l'autre moins. Elles s'approchent de mon lit. Une main se pose sur ma tête : « Viens voir, mon chéri. » La voix est joyeuse. La maison est tout éclairée et, près de mes souliers, l'objet qui avait saturé ma pensée durant tant de jours ! Cette nuit-là, seul de mes congénères, j'ai partagé le rêve magique des petits Européens. Et le lendemain, le grand préau de l'école que dirigeait ma mère fut animé par les va-et-vient d'une trottinette à roues en bois…

L'évocation prit fin lorsque ma tante se mit à broyer le café dans le mortier de cuivre. La chambre était déjà emplie de pénombre. Les bruits avaient une résonance étrange comme s'ils montaient des entrailles de la terre. C'est le crépuscule, le muezzin vient de le confirmer de sa voix en vol d'hirondelle. Je ne ressens pas trop la meurtrissure faite à ma chair par le couteau de Dahman. Nous sommes seuls, mes frères dorment. J'entends leur respiration tranquille. Puis la maison commence à résonner des voix des visiteuses, des préparatifs du repas du soir. Il se fait comme un rassemblement des choses et des gens.

Peu de temps après c'est presque le noir que vrille la flamme des lampes. Parfums de cumin, de cannelle et de poivre rouge, ils s'harmonisent dans l'air allégé. Je devine leurs entrelacements, leurs jeux espiègles et silencieux dans la maison recueillie.

C'est la nuit. La porte qui, tout le jour, fut accueil sans jugement, devient circonspecte. Elle a viré sur ses gonds en soupirant, la clef n'a dit que deux mots et nous a mis hors du monde.

Mes frères et moi avalons notre souper avec une hâte inhabituelle.

Il nous a été servi sur des plateaux de cuivre et nous pouvons déguster de larges morceaux de la viande du bélier aux cornes à deux volutes. Pourtant notre attention est tendue vers la fin du repas…

La geste de Ben Ziane

Le pas allongé de la vieille s'approche de nous. Elle dépose la toison sur laquelle elle s'accroupit et puis soupire. Le cœur est allègre dans ma poitrine.

« Lorsque des soins diligents m'eurent arraché à l'inconscience dans laquelle j'avais sombré et à la mort qui déjà me dénombrait parmi ses victimes, je vis le spectacle le plus insoutenable de ma vie. »

Je récitais cette phrase repère qui avait résonné dans ma tête au moment où elle avait été prononcée et que j'avais ressassée pour n'en point perdre la promesse. Ma grand-mère a ajusté son voile, s'en est enveloppée et a repris :

« Et alors, mes petits seigneurs, le Cheikh Mohand vit tous les siens en pleurs, les femmes, le corps agité, en proie à de terribles afflictions, les cheveux en désordre, griffaient leurs visages avec leurs ongles. Des hommes étaient morts, d'autres souffraient de blessures profondes. Et ceux qui n'avaient rien gémissaient sous la blessure de la honte. Le clan des Oulad-Jrir, dénombré par le sort, faisait pitié au soleil lui-même et à tous les anges parcourant le ciel.

On enterra les morts, les blessés furent soignés, dix journées pleines furent nécessaires pour réunir le troupeau dispersé comme les pierres du désert, capturer les dromadaires devenus farouches. Et, de même que le simoun s'en vient de ses repaires inconnus pour frapper de sa colère tout ce qu'il rencontre, met le désordre dans tout ce que les hommes édifient, puis faiblit et s'en va plus loin porter la ruine, ainsi le calme revint. Et Cheikh Mohand, prenant la parole, s'adresse aux siens d'une voix mal assurée : « La main d'Allah s'est abattue sur nous, nous réduisant à peu de chose. Que notre conduite désormais ne provoque plus son courroux. Sages, le cœur empli de piété, faisons en sorte de lui plaire et Il nous redonnera la félicité. »

Ben Ziane a écouté respectueusement le cheikh. Maintenant, son visage est transformé par l'émotion qui emplit sa poitrine. Mohand s'en aperçoit et dit :

— Je te vois, mon fils, saisi par des sentiments houleux. Ne veux-tu point m'en dire la raison ?

Ben Ziane garde encore un peu le silence, essaie de ramener en lui le calme qui lui a échappé et dit :

— Tu sais, ô Cheikh, combien le tribut à payer me fut lourd. J'ai, en ce funeste jour, perdu celui qui m'engendra. Certes, il n'a point succombé comme un vulgaire, mais bien au contraire dans la fougue d'un combat inégal, semblable à un coq, la crête hérissée, les ailes déployées par la fureur, il couchait pour toujours ses nombreux assaillants sur la terre. Mais voici qu'un perfide bâton porteur de fer vole vers sa poitrine et la transperce. Aussi noble que soit cette fin, elle n'a cessé d'emplir mes jours d'amertume. À cette épreuve s'ajoute celle de voir les Oulad-Jrir traîner en guenilles sur les espaces inhospitaliers le visage assombri et la nuque brisée par le chagrin, poussant devant eux des troupeaux galeux. Quinze années se sont écoulées depuis notre déchéance et nous n'avons rien fait pour effacer la honte de notre visage. Lorsque nous rencontrons des hommes d'un autre clan, notre regard reste timide et notre voix sans assurance. Nous n'osons plus faire valoir nos droits sur les puits, les filles des autres tribus nous sont refusées. Personne ne recherche les nôtres pour des noces retentissantes. Pourquoi restons-nous ainsi flétris, insignifiants et ternes ? Ne sommes-nous pas les fils de Jrir ? Qu'avons-nous fait de sa renommée ? Sont-ce là ses dignes rejetons ? Je te le déclare, ô Cheikh bien-aimé, la vie pour moi n'a aucun goût si elle doit se dérouler encore ainsi car, déjà, la mort m'est une douce pensée.

Ben Ziane s'arrête de dire. Le Cheikh Mohand soupire, les yeux troublés par les larmes. Sa tête est lourde sur ses épaules de vieillard et les paroles de son visiteur y résonnent encore. Il comprend les exigences du jeune homme, mais ne peut lui faire part d'aucune résolution. Jeune, il fut puissant, craint et respecté par tous les clans et il ne voit dans sa vie aucun acte dont il puisse rougir. Mais personne ne peut vaincre le temps devant lequel chacun se prosterne un jour. Quant au terrible revers que subit sa tribu, il dépassait tant la force dont il disposait qu'il ne le considère pas comme ignominieux. Et aucun membre du clan n'a jamais songé à lui en faire reproche. Bien au contraire, chacun se souvient de ses élans d'invincible bélier dans le terrible combat. Et que pouvait-il faire pour relustrer le nom des Oulad-Jrir ? Le destin n'est-il pas le maître ? La moitié des hommes avait péri dans l'épouvantable razzia et, parmi ceux qui avaient survécu, beaucoup avaient vu leurs forces largement entamées par le fer homicide.

Mais le vieillard sentait en Ben Ziane une flamme sans pareille. Depuis longtemps déjà il avait remarqué sa démarche d'étalon superbe. La sagesse de ses propos rares et mesurés et, bien sûr, son pouvoir légendaire dans les actes de survie. Aussi l'avait-il pressenti pour lui succéder. Il l'avait pressenti, mais les sentiments craintifs de quelques-uns lui avaient toujours fait repousser la remise de son autorité à cet homme. Mais aujourd'hui

Cheikh Mohand n'en pouvait plus. Il sentait comme le signe d'Allah, une voix impérieuse qui l'exhorte de l'intérieur. Aussi commanda-t-il le rassemblement du clan.

Et voici que, sur l'espace qu'entourent les tentes brunes, se fait la foule. Le Cheikh et son visiteur sont maintenant debout l'un auprès de l'autre, face aux enfants de Jrir. Le vieillard s'appuie sur un bâton noueux, lustré par l'usage. Son corps se courbe vers le sol. Cependant, pour prendre la parole, il redresse la tête, brillante encore de gloire passée. Ben Ziane, quant à lui, est très droit, le regard pareil au trait du javelot. Chacun ressent la fougue qui l'habite et, déjà, il inspire l'estime de ceux qui, comme lui, veulent redonner à la tribu son véritable rang parmi les clans. Sitôt qu'il a levé la main, le vieillard fait le silence et parle ainsi :

— Il m'est venu, et ceci par l'inspiration d'Allah le Tout-Puissant, que ma charge doit maintenant prendre fin. Je n'ai plus la vigueur qui m'a jadis été donnée pour vous conduire. Dieu m'est témoin que, soucieux de votre sort, je n'ai jamais ménagé ni mon corps ni mon esprit pour le meilleur. Nous eûmes un temps de si grande félicité qu'elle fit envie à tous les habitants des vastes espaces. Mais aussi, dans cette douceur s'émoussa notre vigilance jusqu'au jour du deuil… Il m'est venu aussi que lorsqu'un feu splendide perd de son éclat, devient timide et s'éteint faute de nourriture, il peut encore être ranimé à partir de la plus insignifiante braise. Mais il faut une main diligente et un souffle puissant. Ces deux choses, je vous le déclare, sont l'apanage du rejeton de Tayab le pieux.

Certains se sont imaginé que cet homme auprès de moi était le jouet d'invisibles malfaisants. Qu'ils se rassurent ! Chacun de nous peut témoigner du bien qui nous vint par lui. Et cela est le gage de la bénédiction du Très-Haut sur lui.

Alors vient une rumeur parmi les gens jusque-là attentif. Mais, tenus au respect du vieux chef, ils font de nouveau silence. Le Cheikh Mohand, après avoir ramené le souffle en sa poitrine, poursuit :

— Mes fils bien-aimés, écoutez mes paroles. Voici mon vœu pour lequel j'ai demandé le soutien d'Allah et de l'Ange Gabriel.

Le chef dit en élevant le regard vers la voûte du ciel :

— Mon vœu très cher est que vous preniez Ben Ziane ici présent pour guider votre destin.

À ces mots, les femmes qui faisaient jusque-là un cercle silencieux autour des hommes, poussèrent des cris de joie qui retentirent jusqu'aux nues, et les hommes, élevant les bras vers le ciel, rendirent grâce à Dieu. Devant l'acquiescement de tous, le vieillard eut un imperceptible sourire et, pressé par la fatigue, s'accroupit sur la peau de bélier qu'on avait étalé à

ses pieds.

Dès l'aurore du lendemain, le campement fut sous l'empire d'une liesse depuis longtemps ignorée. Des bêtes splendides furent isolées du troupeau et sacrifiées par des mains expertes. Des feux nourris de bois sec crépitèrent parmi les tentes de toile rude. Des femmes affairées parcouraient l'espace vivant en tous sens, porteuses d'eau, celles qui mêlent le blé à la douceur du beurre ranci dans les peaux de chèvre, celles qui, secouant des outres pleines de lait, préparent l'aigre boisson des pasteurs. Et chacun, livré à un joyeux labeur, prépare le faste des jours de Ben Ziane.

Lorsque le soleil, maître de tout, se fut installé à l'aplomb, il vit les femmes de Jrir, parées de leurs plus beaux voiles, danser et chanter, le cœur libre. À leurs bras brillent des bijoux sonores et à leur cou de lourdes pendeloques d'argent. Elles ont haussé l'éclat sombre de leurs yeux par un trait d'antimoine et l'haleine de leur bouche fleure la résine. Toutes livrées à leur bonheur, elles tapent des mains pour accompagner leur chant et poussent les cris stridents qui percent les espaces.

Un peu plus loin, les hommes, dans leurs burnous éclatants, harnachent les chevaux, font rôtir la viande sur des braises ardentes et certains, frappant de leurs doigts agiles la peau des tambourins, réveillent des échos lointains.

À l'heure dite, voici que Ben Ziane, chevauchant son buveur de vent à la robe splendide, va par le campement, la tête droite couverte d'un turban bleu, les yeux seuls sont apparents et jettent leur habituel éclat. Un large baudrier de cuir brun orne sa puissante poitrine et soutient le fourreau ouvragé du sabre mortel. Le coursier a une démarche d'impatient et, sans la bride tenue d'une main ferme, il aurait laissé libre cours à son terrible élan pour se projeter vers l'horizon. Il frappe la terre de ses durs sabots, trépigne et se cabre. Les naseaux fumants, il mâche sans cesse et bruyamment le métal qui barre sa bouche et roule des yeux pleins de fougue, tandis que vole sa crinière noire. Certains le craignent, car ce cheval fut trouvé par son maître, errant seul dans le désert, et nul n'a jamais su d'où il venait. Tout jeune poulain alors, il allait, paisible, broutant l'herbe rare. Lorsque Ben Ziane, émerveillé, veut s'en saisir, il fuit au loin. Mais le nomade, sous l'effet d'un charme irrésistible, ne peut détourner ses yeux du splendide animal. Sa grâce est sans pareille parmi ses semblables. Le jeune homme laisse là les dromadaires dont il a la garde à un jour de cheval du campement et, chevauchant Baïdan, éclatant et fidèle, il poursuit le poulain durant trois jours. Il parvient à s'en saisir enfin, car l'animal se piégea dans une impasse rocheuse. Acculé à ce mur, il fait face au poursuivant et cherche une issue mais, d'une main rapide et sûre, l'homme lui entrave les pattes avec une corde en le maintenant fermement. Il prend patience, rassure l'animal qui, fatigué de se débattre,

s'abandonne sur le sol dur. Alors Ben Ziane décroche l'outre à la selle de Baïdan ainsi que la bouilloire, allume un feu et prépare le thé.

La nuit arrive, le désert devient un vaste puits noir. Ben Ziane délivre le roseau de son fourreau de cuir et, le portant à ses lèvres, en tire des accents magnifiques. Des larmes coulent sur ses joues tandis que sa pensée, dans cette solitude, va vers son père, le vaillant Tayab.

Le lendemain, l'animal adouci répond docilement à la main qui l'attire. De retour au campement, Ben Ziane conte son aventure aux siens qui, inquiets de ne pas le voir revenir, s'étaient dispersés à sa recherche. Et tous de s'émerveiller devant le poulain superbe. L'ancien des Oulad Jrir, celui que chacun écoute avec grand respect, mais dont les yeux sont éteints, affirme que c'est là un présent de Dieu pour un grand destin.

Et c'est ce même animal, El Mektoub, qui maintenant porte le nouveau chef des Oulad Jrir, toute la tribu fait escorte. D'autres cavaliers se joignent à Ben Ziane. Les voici, semblables à de farouches guerriers, rendant la bride aux coursiers qui volent pour avaler l'espace. Dans un terrible tonnerre, ils s'en vont et bientôt disparaissent au regard. Seule la poussière marque au loin leur galop rapide. Ceux qui sont restés au campement scrutent l'horizon jusqu'au moment où la poussière, de nouveau, s'élève en un halo brun qui s'agrandit. Les cris des cavaliers et le martèlement des sabots qui frappent la terre se confondent, les voici enfin visibles. Les burnous s'ouvrent comme des ailes d'épervier, des bras nerveux brandissent des sabres qui tournoient. Le fracas de la cavalcade fait trembler le sol tandis que le groupe, semblable à une tempête, fait trois fois le tour des tentes brunes et s'arrête avec un ensemble parfait devant la tente du Cheikh Mohand.

Les chevaux, la robe brillante de sueur et d'écume, veulent encore courir, et surtout El Mektoub qui ne montre aucun signe de fatigue, sa poitrine gonflée pousse un souffle puissant à travers les naseaux béants.

Les cavaliers saluent le vieux chef qui les bénit au nom d'Allah et remet à Ben Ziane la relique de Jrir le Grand, une amulette écrite par la main du vénérable aïeul lui-même. Sitôt que le jeune homme a porté à son cou la parure sacrée surgit une grande clameur et les enfants de Jrir, laissant éclater leur joie, font retentir le désert de leur liesse durant tout le jour et jusque tard dans la nuit qui les voit assemblés autour de grands feux dans les parfums de viande rôtie et de beurre de brebis.

Le vieux Mohand, quant à lui, enveloppé de la dignité de son âge, reste auprès de sa tente. Il a le cœur satisfait et se sent délivré d'un poids qui pesait depuis longtemps sur ses épaules. Il égrène son chapelet d'ambre et songe aux enfants nés de son sein, mais dont aucun ne pouvait rivaliser avec Ben Ziane. Ainsi était la volonté du Très-Haut qu'il accepte sans

révolte.

Maintenant le calme est revenu, seul le roseau à la voix de brise dit encore la nostalgie, la douleur, le bonheur et l'amour au cœur de l'homme. Ben Ziane l'écoute. Il est étendu sur sa couche, mais le sommeil le fuit. Il a peur de son destin. Il écoute le roseau et la voix qui chante le poème. Il écoute El Mektoub, attaché près de sa tente, broyer l'orge délicieuse de ses puissantes mâchoires. Le sommeil le gagne enfin et met la paix dans son cœur, comme je souhaite qu'il la mette dans le vôtre, mes petits seigneurs !

Si Dieu me prête vie et m'inspire, je vous dirai plus tard la gloire de Ben Ziane. »

Et nous apprîmes plus tard que Ben Ziane fut un chef unissant valeur chevaleresque et sagesse, force et mansuétude. Avant même que le récit soit achevé, je savais que l'index de Dieu, pourtant inimaginable, le désignait comme porteur des grandes forces occultes. Il rendit à sa tribu honneur et prospérité.

Toutes ces choses édifiantes qui nous étaient dites dans la jubilation ou le lyrisme grave me restaient dans le cœur comme de grandes fresques toujours inachevées, à côté de récits plus simples et plus courts. Je devais, par la suite, entendre de la bouche du barde ambulant de longs poèmes épiques à la gloire des cavaliers de l'islam scandés par l'instrument primitif à archet clair. J'y retrouvais le même schéma, la même obsession des vertus exemplaires qui plaisent au Tout-Puissant.

La vieille nous caresse la tête et, après avoir soufflé la lampe, s'en va rejoindre sa couche de la même façon qu'elle était venue offrir sa magie.

À qui suis-je traître ?

« Lamtorni ! Lamtorni ! », chantait Marzouk en tapant des mains et en pivotant sur ses pieds. Son regard, tandis qu'il psalmodiait, me frappe avec défi. Lamtorni, déformation de *retourné,* traître à sa religion et à son peuple. C'est ainsi que les petits ksouriens, dans leurs djellabas de laine rude, les pieds nus et poussiéreux, surnommaient le petit ksourien à culotte courte à bretelles et chemisette blanche. De plus, j'avais le *mouniou,* c'est-à-dire une coupe de cheveux à l'européenne, et j'étais chaussé de sandalettes de cuir fin, autant d'attributs symboliques du reniement.

Tandis que je déambulais dans les ruelles du village, je suscitais des sentiments équivoques, je le sentais, d'envie ou de rejet. J'étais singulier en tout cas. Marzouk, quant à lui, traduisait le rejet parce que les circonstances l'incitaient à le faire : j'avais gagné au jeu du sikh[5] contre lui et il m'avait lancé l'insulte par dépit. Tous mes camarades disposaient de ce projectile redoutable contre moi, de cet ultime qualificatif que les apparences justifiaient.

Je commençais à parler avec chaleur de ma famille d'Europe et de mes propos transsudait sans doute l'affection que j'avais pour elle. Mes séjours chez les Roumis devenaient plus longs et plus fréquents, mes retours au village ressemblaient un peu à des intrusions.

Marzouk continuait à danser. Les autres camarades, flairant le spectacle possible, firent lentement cercle autour de nous. Et ce cercle mit en évidence notre opposition, souligna la situation de conflit, la rendit irréversible. Marzouk s'arrêta brusquement, il venait de s'apercevoir que son défi un peu désinvolte venait de se pétrifier. Nous savions désormais que nous n'avions plus le choix qu'entre le combat ou l'ignominie. J'avais déjà fait partie de ceux qui encerclent. Je savais la griserie, le plaisir sauvage que procure cet acte pour croire que les autres puissent y renoncer. Je n'avais pas envie de me battre et Marzouk, maintenant face à moi, semblait aussi peu décidé que moi. Mais le sort en était jeté. Les voix nous harcelaient :

— Moi, je n'aurais pas admis d'être traité de la sorte, dit l'un.

— Il est vrai que, quand on vit chez les Roumis, on devient pleutre, dit l'autre.

— Marzouk, ne tremble pas ainsi !

Marzouk a à peine le temps de nier qu'on s'adresse de nouveau à moi :

— Tu admets cela toi ! Eh bien, moi, celui qui me traiterait de la sorte…

Un poing fermé achève la phrase par un balancement de massue.

Je savais que Marzouk, comme moi, souhaitait ardemment le passage d'un adulte qui aurait dissous le cercle, désorganisé le drame dans lequel nous étions empêtrés. Mais Moussa, maître dans l'art de la provocation, y avait pensé :

— Hé ! les gars, ici il peut passer quelqu'un, allons vers Aïn Dir où vous ne risquez pas d'être dérangés.

J'ai peur maintenant, le drame s'est amplifié. Mon imagination surajoute des images qui me paralysent. Mais l'escorte est faite. Moussa, maître de cérémonie, chuchote à mon oreille : « Le nez, le nez, vise le nez, le ventre et après la bouche ! ». Il illustre ses paroles par un mime d'expert, tout sautillant et, sans transition, va prodiguer ses conseils à Marzouk, revient à moi comme un gnome infernal. Il nous englue par sa frénésie tandis qu'il nous entraîne irrésistiblement au large du village avec toute la troupe excitée derrière nous.

— Ici, ce sera bien, décide Moussa.

Nous nous arrêtons sur un terrain couvert de petits cailloux. Le cercle se reconstitue aussitôt.

— Hé ! Marzouk ! Donne une raclée au Roumi, comme ça il n'aura plus envie de revenir chez nous ! dit quelqu'un, et à mon adresse : Roule-le dans la poussière ! Fais-lui avaler ses dents !

La poussée de l'honneur me projette sur mon adversaire. Je connaissais le code : ne pas griffer, car les ongles sont les armes des filles, ne pas mordre, les dents étant les armes du chien, ne pas tirer les cheveux, ni frapper les organes génitaux, ce sont gestes de faibles. Tout le reste était permis, à condition de n'avoir recours à aucun objet. Les premiers coups reçus et donnés me délivrèrent de ma peur. Je n'entendais plus la horde hurlante dans sa jouissance féroce. Un seul objectif pour moi : meurtrir le corps qui m'étreint, me bouscule, tombe avec le mien sur le sol sur lequel ils roulent tous deux sans se diviser. J'ai du mal à échapper au martèlement des poings sur mon visage. Quelque chose d'autre m'investit, je ne suis plus moi, cet être mélancolique, noyé dans le rêve, une nature de sybarite. Dans un éclair, je vois le visage de Marzouk crispé au-dessus du mien. À cet instant, je deviens ressentiment, et les coups que je porte à mon

adversaire sont à la mesure de cette émotion nouvelle. La conscience devient nébuleuse, l'action ne lui est plus assujettie, le sang qui colore nos visages prend valeur de symbole et déchaîne encore une action sans âme. Un gouffre s'est ouvert, nous y sommes précipités dans une chute infinie qui dure, dure…

Soudain, un aigle fond sur nous, les ailes déployées. Mon bras est saisi par une serre puissante, qui, me tirant en arrière, me sépare de Marzouk. Puis mon oreille est pincée, tirée vers le haut, et l'aigle, comme par enchantement, cède la place à Sidi Abderahman qui se penche sur nous, le visage terrible. Nous sommes seuls avec le justicier, les spectateurs se sont évanouis, disparus par magie. Je n'ai plus notion du temps et je n'ai pas peur de l'aigle qui semble vouloir m'arracher l'oreille. Mon corps, endolori déjà, semble maintenant en mesure d'assumer n'importe quelle souffrance. Mes poings, faisant fi de tout, cherchent encore à frapper l'adversaire maintenant inaccessible.

Sidi Abderahman tonne :

— Je vais vous apprendre, moi, espèce de petits chiens galeux, petits mécréants !

Il a saisi Marzouk qu'il immobilise entre ses jambes, tandis que ses doigts me pétrissent la peau par des pincements qui finissent par me redonner conscience. Les réflexes humains me sont restitués par ce traitement et je cherche à échapper aux terribles doigts. La serre finit par s'ouvrir et, en guise de conclusion, me propulse en avant par une calotte.

Aux angles des murs, j'aperçois les têtes de ceux qui, tout à l'heure, nous entouraient en vociférant. Moussa se dirige vers moi :

— Qu'est-ce que vous vous êtes mis, les enfants ! Une belle bagarre, dit-il comme pour lui-même. C'est dommage que Sidi Abderahman soit passé !

Je sentais Moussa frustré, insatisfait par l'issue du combat.

— Je peux t'assurer que tu étais en train de le ratatiner, il ne s'en serait pas sorti comme ça, dommage !…

Je savais qu'il allait dire la même chose à l'autre pour entretenir le feu qui nous avait embrasés. Mais le ressentiment avait disparu, faisant place au regret. J'avais envie de pleurer en regardant le visage ensanglanté de Marzouk, ses vêtements de pauvre, déchirés. J'avais envie de lui demander pardon, mais cela ne se fait pas, c'est là encore dans notre code un signe de faiblesse.

Je savais que Sidi Abderahman n'allait pas en rester là. Nos familles allaient être avisées, et le drame ne se dissiperait définitivement qu'après le châtiment du père. Pitoyable petit héros éphémère aux vêtements en lambeaux, scintillant de petites douleurs et de sang desséché. « Lamtorni, Lamtorni », la voix de Marzouk s'éloigne dans mon espace intérieur.

Je l'entends encore chanter : lam-tor-ni, lam-tor-ni. Après tout, pourquoi ces trois syllabes ne seraient-elles pas prétexte à musique ? À quoi suis-je traître ? Lam-tor-ni. Me voici en rage contre tous ceux qui ont joui de notre déchéance, ceux-là que j'ai déjà vus lapider un chien jusqu'à la mort. D'où me vient cette sensibilité qu'ils ne partagent pas avec moi ? Je leur criais d'avoir pitié de l'animal hurlant, acculé à l'angle de deux murs, il saignait de tous côtés. J'ai souffert avec lui longtemps et bien après qu'il eut rendu son souffle.

Lam-tor-ni. Tout ce qui m'environne a le goût des larmes qui me submergent dans la solitude.

J’aime ce Roumi en toute liberté

L’homme grand me promène à travers la plage. Mon bras est tendu vers le haut et ma main est blottie dans une autre main, plus grande, douce avec des doigts longs. Elle n’a pas la rudesse de celle du pétrisseur de métaux. Elle me communique une chaleur d’une autre nature qui me rend aussi heureux.

Je suis fasciné par les ondes étranges qui se lancent inlassablement à l’assaut de la terre avec une crinière blanche en furie qui se gonfle, se gonfle, se tend dans un ultime effort, puis se décourage et s’en retourne pour recommencer. Je vois des enfants comme moi se livrer à l’immensité liquide qui les avale, les recrache sur le bord dans un refus obstiné. J’étais habitué aux vagues de sable jaune, à la mer pétrifiée et silencieuse. Celle-ci, bleue, mobile, bavarde, m’effraie. Mais l’homme grand me porte sur son dos et avance lentement en rapetissant. L’eau touche mes pieds, les caresse hâtivement. La peau blanche de mon père m’est familière maintenant, j’en connais tous les détails. Ma poitrine libérée se gonfle de rires, j’ai la joie du vent qui vient du large. J’ai confiance dans ce corps qui nage en me portant. En cette voix rassurante. J’aime ce Roumi en toute liberté. Je n’écoute plus la conscience des miens censurer les vibrations qui me relient aux bras qui me soutiennent pour me permettre de faire la planche ou d’évoluer un peu dans l’eau. Dans ce lien charnel, nous sommes heureux tous les deux, je le sens avec force. Sur le sable, ma mère blanche nous regarde, le soleil dans ses cheveux clairs. Un peu plus loin, des maisons frangent le sable. Et la femme, dans sa solitude, est reliée à nous. J’en reçois tout un bonheur magnétique. Tout à l’heure, je le sais, nous serons tous deux penchés sur un livre de lecture, un doigt à l’ongle irréprochable suivra les lignes avec la lenteur d’un enfant qui apprend à marcher, des syllabes françaises seront jetées laborieusement par le petit enfant du désert sur les rivages de la Méditerranée. Et puis, repus de jeux et de bain, il nous viendra le temps de la tendresse dans cette maison qui n’est point nôtre.

Mes nouveaux parents avaient tenu leur promesse. Ils m’avaient longtemps répété qu’ils m’emmèneraient avec eux en vacances, m’avaient parlé de la mer, des trains et du tramway. Dans ce dernier, il y avait un homme qui passait dans le couloir. Avec son costume foncé et sa casquette, il m’apparut comme le plus grand magicien. Ne disait-il pas au tramway de s’arrêter, de repartir ? Et celui-ci ne lui

obéissait-il pas ? Semblable à un gigantesque serpent, le tramway avalait les gens et se sauvait car un terrible géant le menaçait peut-être de son bâton.

« Arrête », disait l'homme au costume. « Vas-y », disait-il. Et l'enfant dans son innocence regarde tout, songe et s'interroge.

Il y a dans ce pays des maisons très hautes, des rues propres avec leurs magasins illuminés et les vitrines qui disent : regardez, mais ne touchez pas. Il y a le grand café où chante un monsieur noir. Il fait des grimaces et l'enfant laisse échapper un rire semblable à un oiseau. « Alouette, gentille alouette ! » Il y a de l'insouciance dans ce pays d'émerveillement, et déjà se forme dans ma tête le récit que j'allais faire à mes camarades.

Nous serons accroupis au pied d'un mur de briques de terre crue. Ce sera le crépuscule qui souvent nous recueille, nous assemble dans la chaleur commune, lorsque fatigués de gestes, il nous reste le songe. Et je leur dirai, en y ajoutant bien des choses, la vérité du voyage dans ces étranges contrées que lèche la mer sans jamais les user. Et ils diront toujours : « Non, cela n'est pas possible ! Cela est invraisemblable ! » J'affirmerai encore : « Je vous jure. Il lui disait : Marche ! et il marchait ! » « J'ai vu des poissons… tu vois ce rocher ? Eh bien, deux fois gros comme lui. » Et leurs rires incrédules diront : « Je ne te crois pas, mais je te crois avec plaisir. Continue à nous dire tes vérités-mensonges, tu nous fais du bien. » Et je menacerai de me taire et les obligerai à me supplier de continuer.

— J'ai vu un bateau qui passait au large, et si grand que ta maison aurait pu y tenir tout entière.

Il y aura une rumeur :

— Hé ! Tu te moques de nous ou quoi ?

Et une voix :

— Laisse-le donc parler ! Continue !

— Une fois, je suis monté dans une voiture qui allait plus vite qu'un cheval lancé au triple galop. J'étais assis à côté d'un *génénar (jen :* diable, *énar* : feu – ou *général* par jeu de prononciation).

Alors là, un grand rire fusera de toute l'assemblée. Il ne faut quand même pas se moquer du monde ! Comment peut-on approcher un génénar sans mourir ? N'est-il pas le plus puissant ? Il paraît qu'il lui sort du feu des narines et des yeux.

— Eh bien, puisque vous ne me croyez pas, je m'en vais !

Ils feront silence aussitôt, agripperont mes vêtements :

— Mais si, mais si, nous te croyons, continue !

— Un jour je suis entré dans un magasin construit avec des glaces. Il y avait des vêtements, des vêtements, tant et tant que tous les habitants de ce village auraient pu s'y habiller.

Je savais que mon prestige serait grand d'avoir vu, d'avoir voyagé dans un train et dans des automobiles. En ajoutant le général qui n'existait pas, j'allais porter fascination et envie à leur comble. Et, dans le noir de la nuit, ils voyageront comme moi, sans s'occuper des passants revenant du marché, le pas méditatif. Nid d'enfants pépiant au pied du mur de terre, avec la senteur d'innocence. Il nous viendra le grand écho de la colline de sable et de roches, l'écho de nous-mêmes, dans la tiédeur de nos djellabas de laine rude.

Puis, le charme sera rompu par une voix qui appellera l'un ou l'autre de nous car il se fait tard et le souper n'attend pas. Le charme sera rompu et peut-être que le vent, d'un revers de main, effacera notre trace au pied du mur, nous invitant ainsi à être toujours neufs.

Une nuit de gloire. Sitôt que la voix de mon père se fut dissipée, fusèrent sur la terrasse les youyous les plus joyeux qu'il m'a été donné d'entendre. Une allégresse contenue par la bienséance s'empara de chacun. Nous étions à la Zaouïa, au milieu d'une assemblée d'hommes de haute tenue. Ils étaient tous accroupis sur des tapis de haute laine dans la vaste salle de faïence, entre les piliers qui entourent la vasque d'ablutions où chante l'eau. Les vêtements immaculés rehaussaient leur noblesse naturelle. Gens de finesse, gens de poésie et de lettres. Ils ont chanté leurs poèmes dans la tonalité andalouse, avec ce feu profond de la gloire passée, avec cette mémoire des palais almoravides.

Le Cheikh lui-même s'est levé. Je l'ai vu de ma cachette située dans un angle obscur. Je l'ai vu brandir un billet qu'il a remis à son intendant. Et l'intendant, dans une langue littéraire parfaite, formula un panégyrique à l'adresse de l'homme qui vient de chanter la beauté, la grâce et la noblesse de Lala Zahra, épouse du Cheikh Abderahman. L'intendant achève son éloge, agite le billet au-dessus de sa tête afin que chacun puisse être témoin de la générosité du Cheikh qui n'a d'équivalent que le talent du troubadour.

Le musicien se lève pour remercier. Il tient dans sa main le *houd* dont la voix chaude et profonde résonne encore à l'oreille, accompagnée de la voix de l'homme au poème. Dans cette rumeur distinguée, mon père reçoit l'offrande et formule à son tour un vibrant

remerciement poétique improvisé. La fierté qui gonfle ma poitrine m'est presque insupportable.

Tout autour du parapet qui borde le ciel ouvert de la salle, on aperçoit les femmes dans leurs voiles blancs. Elles participent avec ferveur à la joie générale, ponctuent les reparties et les brillants compliments de longs cris décochés vers le ciel étoilé.

Voici que le calme revient et, des plateaux de cuivre qu'entourent les hommes, s'en vont les verres à thé d'où s'échappe le parfum de la menthe.

Les réjouissances se prolongèrent tard dans cette nuit de la gloire de mon père. Auparavant, j'avais été témoin du labeur du musicien qui, chaque soir, la journée de travail accomplie, gagnait la chambre haute d'où il répandait sur les jardins les accents de ses poèmes. Ses compagnons, deux violonistes et un batteur de tambourin, venaient parfois se joindre à lui pour une sorte de répétition. Notre maison retentissait ainsi d'une allégresse gratuite. Mes frères et moi, blottis dans un coin de la chambre, goûtions avec ferveur les paroles des hommes et des instruments mêlées dans la simplicité de leur joie. Nous écoutions les hommes polir et repolir le joyau de la nuit de la Zaouïa.

Jusqu'à l'âge de dix ans, j'avais pu pénétrer librement dans le palais. Dix ans, ultime limite de l'innocence selon la tradition. Au-delà, le regard devient concupiscent et se pose sur les femmes enfermées dans le merveilleux écrin, derrière de grandes et lourdes portes cloutées aux senteurs de cèdre. Il y a de petites portes dans les grandes, dans ce royaume du silence, à droite et à gauche des couloirs d'ombre d'où nous viennent parfois de lointaines rumeurs, des bruits d'ustensiles ou des rires d'enfants. Les ruelles étroites, entre de hauts murs, serpentent dans ce monde hermétique. Les serviteurs noirs vaquent à leur besogne, hommes, femmes, enfants, esclaves et fils d'esclaves. Ils passent, furtifs, poussent des portes qui se referment aussitôt dans un bruit de puissant verrou. La parenté du Cheikh s'agence autour de sa vaste demeure, petit Alhambra qu'occupent des femmes oisives, richement parées de fine toile et de bijoux cliquetants. Accroupies sur des tapis de grande valeur, elles devisent tout en dégustant des sucreries que les servantes leur offrent dans des ouvrages de belle faïence.

Le fils de Ben Rabah, l'enfant, se trouble devant tant de beauté. Son regard n'est pas tout à fait innocent qui caresse la peau douce, s'émeut des parfums de houris. Il y a là un monde de sybarites, avec ses jardins, ses chiens de luxe. Le voici déjà dans le rêve impossible, déjà dans le regret de ne point appartenir à ce monde…

Le lendemain, le musicien n'avait plus de voix. Mais je savais qu'elle s'était réfugiée dans l'âme de tous ceux qui, la veille, s'en étaient délectés. Elle reviendra bientôt dans la sérénité des jours, lorsque j'aurai oublié le regard noir et brillant de Lalla Neejma, la grâce et la souplesse de son jeune corps drapé de fines toiles. Pourquoi avait-il fallu que je me brûle à sa proximité ?… Comme je voudrais aussi perdre la voix à la chanter dans une exaltation sans limite, au risque d'en mourir. Dix ans, âge de l'innocence et des premiers remous de cœur. Bruit de l'eau fraîche tombant de la margelle du puits, frémissement d'oisillons au creux du nid. Elle m'avait offert, comme du bout des doigts, un biscuit aux amandes et s'était évanouie dans les plis parfumés de son vaste royaume. Elle n'est pas de ton monde, me disait la raison, tu es du dehors, retourne à ta modestie. Pourquoi Dieu ne bouleverserait-il pas l'ordre des choses, répliquait la folie afin que tu puisses t'enivrer du parfum des tresses noires et brillantes ? Qui donc peut abolir l'espace entre nous ? A-t-elle ressenti ce que je ressens ? Son geste est-il signe ou condescendance ? Zaouïa, palais du Cheikh, tu resteras désormais pour moi une douloureuse énigme.

Un cercle de feu

Il y avait, au milieu du jour, le roucoulement des pigeons nichés dans les trous du mur ; une étrange fraîcheur d'éternité imprégnait les choses. La porte ouverte sur la ruelle laissait passer des voix lointaines, des voisins ou des rares passants ainsi que des bribes de chansons effilochées par la bise d'automne.

Malgré cette félicité, je n'arrivais pas à me délivrer d'une profonde anxiété. Depuis quelques jours se tramait quelque projet dans lequel j'étais impliqué. Le regard de mon père se posait sur moi avec une imperceptible compassion. Son magnétisme légèrement douloureux me troublait profondément. Dans le quotidien ordinaire, ce regard était à la fois attentif et absent, ou bien inquisiteur et spéculatif, ou bien chaviré par le contrepoids de pensées soucieuses.

Accroupi près du seuil, j'attendais l'éclosion de la vérité et cela m'isolait de mes frères et de mes camarades de jeux. Je commençais à en avoir assez de toutes les singularités dont était tissée ma vie. Pourquoi n'étais-je pas tout simplement dans le troupeau comme tout un chacun ? Avec ce petit soupçon d'anonymat dont tous les autres jouissaient ?

Mon père se décida enfin à parler :

— Que dirais-tu d'un voyage, me demande-t-il. Ton oncle et moi… (Voilà, nous y sommes, me dis-je. Mon oncle, en effet, était en visite chez nous depuis quelques jours, rythmant notre vie de ses allées et venues de la maison à la mosquée et de la mosquée à la maison, de son pas toujours mesuré, ponctué par le claquement sec de ses babouches de cuir jaune, dans ses vêtements blancs, avec le turban rehaussant la teinte brune de son visage de lettré. Sa présence dans notre maison en changeait profondément le climat. Nos âmes de croyants étaient prises en charge par ce passeur du fleuve d'incertitude. Il me semblait que rien ne pouvait l'atteindre et que les djinns eux-mêmes, et surtout eux, devaient fuir épouvantés par ce que contenait sa poitrine. Ma grand-mère parlait du contenu de la poitrine de mon oncle avec une telle gravité, qu'il me paraissait impossible d'en estimer la valeur. Cela devait sans doute s'apparenter à de l'incommensurable. Il s'agissait bien sûr du Coran et de bien d'autres merveilles insoupçonnables.)

Mon père me caressait la tête et je regrettais que ce geste de tendresse fut empoisonné par l'annonce dont maintenant j'attendais le choc avec épouvante.

— Oui, ton oncle et moi, reprit-il, avons pensé que tu pouvais maintenant aborder des études coraniques plus importantes dans de meilleures conditions. Aussi ai-je décidé de te laisser partir avec lui comme il le propose avec bonté. Il pourra ainsi tout à son aise t'enseigner le saint livre. Et, en retour, tu pourras rendre à sa maison[6] et à lui-même les petits services inhérents à la vie domestique.

Ainsi, quelques jours après, le train nous emporta, l'imam et moi. J'étais encore sous l'effet de la vision du visage légèrement crispé du forgeron. Masque énergique, dénué d'émotion, mais le léger frémissement de la pomme d'Adam ne m'avait pas échappé à l'ultime instant, à l'ultime et rude caresse qui se voulait virile. Je me penchai à la fenêtre du train pour voir la silhouette immobile de mon père se dissoudre dans l'espace. Pourquoi la convention exige-t-elle des êtres tendres d'avoir l'air… ?

À Aïn-Sefra, ville des hauts plateaux, tout m'est étrange. J'y suis seul. L'école coranique sur laquelle l'imam règne en maître absolu me paraît luxueuse, comparée à celle de mon vieux ksar. Ici, les élèves ne s'accroupissent pas sur le sol, mais s'assoient sur des bancs devant des tables. La cour est couverte de dalles et comporte un bassin pour les ablutions. Il y a deux classes, l'une préparatoire tenue par une sorte d'assistant, et l'autre supérieure tenue avec une terrible rigueur par mon oncle. Je m'intègre donc comme je peux à mes camarades. Nous étudions avec ardeur sous la férule, ou plutôt le fouet, du terrible maître. Sitôt qu'il a franchi le seuil de la salle, dans ses vêtements irréprochables, corps droit, tête dominatrice, nous cessons de respirer normalement. Après un regard circulaire pour dénombrer les élèves, le maître rejoint son bureau. Pas un de nous n'ose le regarder autrement que par petits éclairs obliques et la tête basse. Rien d'autre ne devait nous distraire de nos lectures, de la mise en mémoire du livre saint. L'erreur n'était pas tolérée.

Tout à l'heure, le muezzin nous appellera du haut du minaret de la mosquée proche de l'école. Notre maître sera le premier à partir et nous en ressentirons un merveilleux bien-être, nous nous rendrons à la mosquée où il conduira la prière dans le mirhab[7] , face au Levant, en direction de La Mecque. Et voici ce prince, mon oncle, honoré par les fidèles, récitant le livre saint avec une diction parfaite. Derrière lui, les croyants répètent le rituel, se courbent, les mains appuyées aux genoux, se relèvent, se prosternent. Ils sont tous purifiés par l'eau, les vêtements irréprochables, le visage serein. Ils emplissent de leurs

réponses la vaste mosquée jonchée de tapis, avec ses émanations particulières de *sainteté.* Et puis viendra l'heure où quelques fidèles en cercle devant le mirhab écouteront les savantes exégèses. Il y a parmi eux des élèves de la Zaïtouna (université islamique de Tunis).

Quant à moi, adossé à un pilier, comme effacé du monde, dans mon insignifiance d'enfant toujours frêle et souffreteux de l'âme, je regarderai sans rien comprendre et écouterai ce savant langage. Tout cela est spectacle réjouissant, car le frère de mon père est l'objet de la déférence réservée aux magnanimes.

Lorsque je rentrerai à la maison, je serai, de la part de ma tante, objet de toutes les brimades, de toutes les vexations. Je devrai supporter les mauvaises humeurs sans aucune plainte. Et à qui se plaindre ? L'imam d'Ain-Sefra est inaccessible, il vit hors du monde. Gardien farouche de la tradition, sa vigilance est absolue. Il est vigilance. Comment attirer son regard vers les contingences de la vie ordinaire ? Ne s'est-il pas aperçu que son neveu avait traversé tout l'hiver pieds nus, avec des vêtements insuffisants, dans le grelottement du corps et de l'esprit, dans le givre d'un temps sans tendresse ?

Un jour sont arrivés deux Européens, vêtus de gandourahs et de burnous, ils étaient coiffés du fez et leur cou s'ornait du chapelet d'ambre avec une croix. J'étais chargé de les introduire auprès de l'imam et j'avais l'impression qu'il n'était pas possible que la rencontre puisse se faire sans orage. Les deux hommes, dans l'éclat de leurs vêtements, la barbe épanouie, le regard transparent, se présentèrent à mon oncle en se recommandant d'Adam et Eve, puis d'Abraham, père commun des gens du Livre. L'imam, contrairement à ce que je craignais, les reçut avec une courtoisie empreinte d'une légère réserve. Les propos, plutôt que de dégénérer en joute, s'appuyèrent sur les dénominateurs communs. Je constatais avec stupéfaction que ces infidèles notoires parlaient l'Arabe littéraire à la perfection. Mon oncle, dont le visage s'éclaira légèrement, était manifestement interloqué par la connaissance de l'islam dont faisaient preuve ses visiteurs. Il consentit au protocole de l'accueil, fit asseoir les deux pères blancs et m'ordonna de faire préparer le thé par sa *maison.* Bien entendu, je ne pus suivre l'entretien jusqu'au bout, mon intérêt s'émoussa dès lors que les rapports des chrétiens et du musulman se normalisèrent.

Mais je ne pus m'empêcher de ressentir une certaine satisfaction, comme chaque fois que le radicalisme religieux ou racial cédait la place à une certaine souplesse de comportement envers les Roumis, car, dans mon esprit, les gens qui m'aimaient, mes nouveaux parents laissés dans le Sud, étaient garants de leur race entière, et j'avais

acquis une certaine facilité à absoudre leurs coreligionnaires.

Durant ce temps, ma vie toute de rigueur coulait dans un cercle de feu, sans la moindre fantaisie, avec son rythme inexorable : prière du matin avant le lever du soleil, école coranique, école européenne, prière du début d'après-midi, celle de l'après-midi, du crépuscule, du soir, telles étaient mes obligations. Je finis par ne plus imaginer un mode d'existence différent. De même que certaines douleurs aiguës s'accompagnent parfois de leur analgésique, je finis par ne rien ressentir grâce à une résignation profonde.

J'avais un ami dans la rue où nous habitions : Ibris. C'était un garçon un peu soufflé, ses grosses cuisses surmontées de fesses très rebondies l'obligeaient à marcher comme un canard. Il se composait naturellement un masque tragique pour chanter son éternelle chanson qui parlait de montagnes, de cris, d'armes. Je ne donnais pas à la manie d'Ibris plus d'importance que je n'en donnais à tous les petits faits qui meublent le quotidien. Jusqu'au jour où un homme arriva. Dans toute la ville il y eut une grande effervescence et la terne petite chanson de mon ami fut entonnée avec ferveur par toute la population faisant escorte. L'homme me parut grand et digne, beau avec sa grande barbe, son fez bien implanté sur sa tête d'où s'échappaient quelques mèches. La foule lui fît cortège jusqu'à une vaste salle préparée pour le recevoir. Il monta sur une estrade pour la haranguer. Mon oncle se rendit aussi à la réunion et eut droit à la déférence habituelle. La foule fit couloir et il disparut vers les premiers rangs. Je ne sus jamais s'il eut un entretien privé avec Missali Hadj.

J'ai revu ma mère blanche très rapidement. Elle était venue à Aïn-Sefra pour des raisons professionnelles. Je l'ai sentie comme à la périphérie de ma vie dont elle constata simplement les difficultés. Je savais qu'elle ne pouvait s'immiscer dans les conventions établies entre mon père et son frère concernant mon éducation. Elle se maintint donc à bonne distance. Mais avant de repartir, elle me recommanda à une femme, sœur de l'un de leurs amis, qui, par hasard, habitait une rue proche de la nôtre. Cette femme, d'une grande douceur, me prodigua quelques tendresses et veilla à alléger quelque peu les jours les plus lourds.

La ville était comme engourdie, somnolente, rien n'y bougeait excepté le vent brûlant. Les grandes personnes faisaient la sieste. Dans cette torpeur, l'ennui est pour l'enfant. Fatima et Majma, des petites voisines, viennent jouer avec moi. Il reste encore au fond de ma

nature des résidus infantiles d’insouciance malgré la rigueur de mon existence. Je suis l’homme, je suis le mari, je suis le mâle. Nous simulons les rapports de l’homme et de la femme avec de naïves étreintes.

Quelqu’un nous a vus et s’indigne. Nous voici coupables d’être innocents. À la liberté du rêve dans le rituel du jeu, se substitue la componction. De plus, je recevrai la plus forte flagellation de tout mon séjour dans cette ville.

Dix-huit mois ont passé et le train, pris de remords sans doute, me restitue à mon pays comme un objet volé.

Rendez-vous avec le vent

La palmeraie était déserte. Enclose dans ses murs de terre, elle est un défi jeté par les forces de la vie à l'univers minéral environnant. Bêtes et hommes se terrent où ils peuvent pour échapper à la morsure des paquets de sable que déplace le souffle puissant du vent. Les dattiers ébouriffés protestent de toutes leurs ramures, gémissent de leurs troncs rugueux et flexibles, chuintent de leurs feuilles rigides. Tourmentés, humiliés, ils ont perdu leur digne contenance méditative de grands réceptacles de soleil.

Enfoui dans ma djellaba de laine rude, le capuchon rabattu pour protéger le visage, je goûte la joie la plus pure. Je sens le sable s'accumuler autour de moi, m'enchâsser, m'intégrer à lui.

Si quelqu'un m'avait demandé où j'allais lorsque j'ai quitté la cité pour me rendre à la palmeraie, je n'aurais pu lui dire la vérité sans passer pour un fou. Comment dire en effet qu'on a rendez-vous avec le vent ? Et pourtant c'est bien de cela qu'il s'est agi bien souvent. Et maintenant, accroupi au pied du palmier, j'écoute la tourmente me dire tant de choses mystérieuses, me procurer les visions les plus inattendues, servir de support au chant tranquille dans ma poitrine. Une caravane m'apparaît sur les collines de sable jaune. Elle transporte du sel, du bois et des étoffes ainsi que des sacs emplis de blé. Les ombres s'allongent au crépuscule. Des confins du désert me vient une légende indéchiffrable. Une femme cliquetante de bijoux ploie comme un rameau pour allaiter un enfant. Le bercement du vent se poursuit. Je n'ai plus conscience que de la joie, et la mémoire fait resurgir ce jour où tout le pays s'était mis à la fête.

Les tailleurs avaient veillé tard pour finir les vêtements commandés. Les échoppes constellaient la grande place de leurs timides lumières. Semblables à des fantômes espiègles, nous déambulions dans la nuit, un chant sur les lèvres, stimulés par la pensée du lendemain.

Et le lendemain éclata dès l'aurore. J'avais quand même un peu de chagrin, car je savais que le superbe bélier que mon père avait acheté deux mois auparavant allait périr pour notre bonheur ou par notre bonheur. Penché par-dessus la barrière qui le retenait captif, j'avais avec lui comme un dialogue muet. Je le suppliais de bien vouloir nous pardonner d'avoir à le sacrifier. Mais d'où me venait cette *faiblesse* ?

Peut-être d'avoir vu ma mère blanche s'apitoyer sur le sort des êtres *inférieurs* comme on dit. Je trouvais les miens bien cruels et insensibles avec les animaux, les ânes souvent bastonnés, les chiens lapidés. Et pourtant, ils avaient trouvé pour désigner ces créatures le terme le plus compatissant : *les muettes.* Que de tendresse sous-entend ce terme, qui évoque l'innocence de celui qui ne juge point et subit en silence, sans une plainte, les caprices du bipède. Le bélier aux cornes à doubles volutes me regarde d'un air altier. Mes frères et moi étions habituellement chargés de lui donner eau et nourriture, et il ne voulait pas quémander ce qu'il estimait lui revenir de droit, bien qu'il fût à jeûn depuis deux jours.

Toute la maisonnée était sur pied. Ma grand-mère, ma belle-mère, mes tantes étaient déjà vêtues de neuf et vaquaient aux préparatifs avec des bribes de chansons fredonnées, dans les parfums de henné et de musc. Bientôt, nous fûmes aussi dans nos beaux vêtements, le regard à la fois émerveillé et comparatif. Toutes les ruelles étaient parcourues d'enfants et d'adultes rayonnants. Mes frères et moi, chargés de la *dîme sacrée,* nous dirigeâmes vers la mosquée pour l'y déposer. Cette dîme était destinée aux nécessiteux du village. La conscience seule en faisait obligation et peu de gens s'y dérobaient. Je participais à la grande prière presque contre mon gré car, depuis que j'étais revenu d'Aïn-Sefra, tout le monde m'attribuait la sagesse. J'étais parti pour étudier les saintes paroles et cela me mit dans l'obligation d'être conforme à la transformation qu'elles étaient censées avoir opéré en moi. Ces conventionnelles contraintes ne m'arrangeaient pas toujours, surtout lorsque me sollicitaient certains jeux, certaines insouciances puériles. Mais j'avais en contrepartie un certificat d'honorabilité bien commode dans certaines circonstances. Je gagnais en crédibilité ce que je perdais en frivolité.

À l'ouest du cimetière était aménagée une grande aire, c'est là que les croyants se sont rassemblés ce jour-là pour la prière. C'est là sans doute une façon d'associer les défunts à la joie des vivants. Ma grand-mère m'avait montré la tombe de ma mère, semblable à toutes les autres, car ici les prérogatives sont abolies. Les tombes ne sont qu'un petit amas de terre, une pierre désigne la tête, un petit objet sert de repère aux vivants qui veulent encore un peu se souvenir. Puis le temps passe et le cimetière n'est plus qu'un vaste espace vaguement cloqué, vaguement signifiant. Cependant, le mausolée d'un saint est là pour témoigner au milieu de l'anonymat, ainsi que le tas de cailloux édifié par les jets des passants en signe de reconnaissance.

À présent, l'assemblée est grande dans la blancheur des vêtements. Les hommes alignés prient selon leur liturgie, en dialogue avec le Tout-Puissant, rien ne doit les distraire. Dans cette douceur du matin,

le temps lui-même est spectateur, comme les femmes qui, de loin, observent en silence, le visage un peu grave, à demi caché par les voiles, elles ont mâché l'écorce qui fait les lèvres incarnates, l'antimoine a haussé le sombre éclat de leurs yeux. Plus loin, des enfants n'ont cure de la piété des adultes, ils ont aussi leur rituel du jeu, ils sont exceptionnellement en veine de propreté et prennent des précautions. Mais hélas, à la fin de la journée, les vêtements neufs…

Maintenant, chacun rejoint sa maison pour l'acte solennel, pour répéter ou voir répéter les geste d'Abraham : Dieu substitua à Isaac un bélier.

Tout a été préparé, le sable pour absorber le sang, le pieu fiché au mur pour le dépeçage, les cordes, les récipients, le feu. Mon père s'est dépouillé de ses beaux vêtements, a soigneusement affûté le couteau effilé. Un de mes cousins est là pour aider. Ils vont tous deux chercher la victime. Voir le réduit, depuis si longtemps occupé par l'animal, soudain vide, me brise le cœur. Les larmes déjà troublent ma vision et mes efforts pour les refouler restent vains. À cela s'ajoute la honte d'être aussi sensible. Un seul de mes frères semble un peu partager ma peine. La victime ne suscite que des commentaires d'appréciation : elle a beaucoup profité, etc. Enfin, ne pouvant résister à quatre solides bras, elle est couchée, orientée vers l'est. Nous faisons maintenant cercle autour des officiants, seuls mes reniflements rompent le silence. Je n'ai cessé de regarder obsessionnellement le couteau d'acier. Le voici saisi par une main. Il s'élève, s'approche de la gorge tendue par le repli de la tête vers l'arrière, puis… qu'attend-il ? J'ai oublié que c'était mon père qui le tenait. Le forgeron est maintenant pétrifié dans une attitude bizarre. Renoncerait-il par sensibilité ? Non, mon père n'est pas insensible, mais il a depuis toujours accepté un ordre et ne s'embarrasse pas de sensiblerie. Il hoche la tête, dit deux mots à ma grand-mère et à mon cousin, et sort. Je le revois avec stupéfaction revenir avec notre voisin *d'en face* comme nous disions. Celui qui se targue d'être de race noble en sous-entendant que nous ne l'étions guère nous-mêmes. Je comprenais d'autant moins sa présence chez nous que, quelques jours auparavant, mon père et lui s'étaient querellés et en étaient arrivés aux coups. Le voisin n'avait dû son salut qu'à l'intervention des témoins, car mon père, plus fort que lui, le mettait en mauvaise passe. Les deux hommes viennent maintenant de se donner l'accolade et le voisin a sacrifié notre bélier. Cette digression dans le cérémonial m'avait distrait de ma douleur, maintenant d'autant plus dissipée que l'animal gisait inerte, enfin vainqueur… Mon père est allé chez le voisin et lui a rendu le geste.

Je ne compris que bien plus tard la raison de ce comportement. « Ton sacrifice est nul s'il y a du ressentiment dans ton cœur.

Réconcilie-toi d’abord avec l’autre. » Ce jour avait aboli leur différend.

Par petits groupes, nous nous rendions, nous enfants, chez des parents, des amis. Et, dans chaque maison, nous étaient offerts des brochettes, du thé ou bien, suprême luxe, un gâteau, parfois une pièce. J’avais oublié le bélier et l’immense troupeau poussé par les nomades dans lequel il était noyé. Sur la grande place du marché, parmi les dromadaires blatérant, les ânes penseurs, les bergers au visage brun et énergique, les sacs de grain, les fagots de bois, une mer de laine. Et voici les palabres, les marchandages, les mains qui se serrent pour sceller les accords. C’est ainsi que nous était arrivé l’animal de la fête. Et jusqu’au soir, dans une ambiance de liesse, je goûtais la joie pure, la joie de regarder ma cousine Fatna avec toute la tendresse du monde. Jusqu’au cœur du mystère de la nuit, j’ai goûté encore et encore la joie d’être parmi les miens, la joie jusqu’à l’ivresse.

Il se fait tard, le vent n’a pas renoncé. Je dois faire un effort pour me dégager du sable qui m’enserre. J’ai comme toujours le regret de rompre le charme en revenant au décevant réel. Joie et nostalgie s’entremêlent déjà, comme deux couleurs, pour donner naissance à des nuances de sentiments, à des nuances de désirs. Mon ami le vent m’a appris que le temps pouvait être aboli, que le passé, le futur et le présent n’avaient pas de sens. Je sais que cela n’a pas de sens. Mais comme je suis vulnérable ! Courbé en deux pour résister à la poussée des rafales, je rejoins le village presque à l’estime car le sable en mouvement m’aveugle. Déjà se distillent au fond de l’être les subtils petits poisons dont le vent seul est l’antidote.

DEUXIÈME PARTIE
Quelques années dans la ville d'Oran

Passe ton chemin si tu n'as pas d'argent

D'avoir voulu suivre chaque voiture d'un regard émerveillé, j'avais un torticolis. Je n'aurais jamais imaginé qu'il y eût autant de véhicules à la fois. Mais c'était la ville d'Oran. Ce n'était plus notre petite cité de briques de boue avec ses vénérables coupoles disséminées parmi les gîtes des hommes, les taches et traînées vertes des palmeraies, les couloirs obscurs et silencieux de nos tortueuses ruelles et de notre place du marché entourée d'échoppes et d'ateliers d'artisans.

La place, qui me paraissait très vaste, reprit des proportions très relatives comparativement à ce que je voyais ici. Son espace n'était pas de même nature. Son espace, c'étaient les couleurs des tas de légumes, la fascination que nous prodiguent les conteurs venus d'on ne savait où, les dromadaires roux, les bateleurs, les acrobates Aïssaoua, les charmeurs de serpents, les magiciens et arracheurs de dents, les marchands de remèdes *miraculeux*. Et puis ceux qui vous retirent avec leurs ventouses le sang corrompu, les raseurs de tête, les colporteurs de nouvelles dans leur mystère et leur réserve. Vous brûlez de savoir ce qu'ils savent ? Ils viennent du Touat et même de Gao, vous imaginez ce qu'ils recèlent ? Eh bien invitez-les, ils n'attendent que cela et, face à la nourriture, dans le calme de votre demeure, ils vous apprendront, vous mystifieront, mélangeront le vrai et le faux, chercheront à tout prix à vous étonner, à vous fasciner, leurs autres repas, leur gîte, sont à ce prix. Vous voudrez qu'ils reviennent chez vous ou bien d'autres les voudront aussi. D'autres qui veulent aussi couvrir les distances, regarder au-delà avec toujours, comme pour une étoffe étrange, la chaîne de réalité et la trame de rêves. La petite place de mon village, c'est l'infini…

Mais ne suis-je pas encore plus fasciné par ce bruit des avertisseurs d'autos, les vitrines illuminées qui disent toujours : regarde, et passe ton chemin si tu n'as pas d'argent, va cuver plus loin ta frustration. Suspendu à la main de ma mère, je parcours les rues qui me paraissent irréelles avec leurs enseignes qui s'éclairent, disparaissent, la foule des gens *bien habillés*. Complètement désorienté, hagard, les yeux ne suffisent plus dans ce labyrinthe lumineux. Mon visage m'est violemment renvoyé par des miroirs, je me heurte aux portes de verre de magasins. Au bout de quelque temps, le sel de ces choses disparaît. Ce n'est plus qu'un décor dans lequel je fais ma place. Et je songe avec un peu de nostalgie au jour où, jouant dans la poussière du village,

Mahmoud s'est brusquement raidi, un doigt sur la bouche pour nous inviter au silence, tout bruit s'arrête. Mahmoud tend l'oreille et nous en faisons autant malgré nos postures pétrifiées. Un chuchotement : « Vous entendez ? » Une réponse chuchotée d'une voix qui trébuche : « Oui, je crois que c'en est une. – Non, ce n'est pas une loto. – Si, c'est une loto ! » Un vague grondement emplit l'air environnant, puis s'amplifie, se précise. Plus de doute ! Avec la brusquerie de moineaux effrayés, nous laissons là notre occupation pour nous ruer vers la piste. Tout en courant, nous prions le ciel d'être à temps. La chose apparaît sur la colline, noire et brillante comme un scarabée elle avance rapidement. Nous avons tout juste le temps d'arriver, à bout de souffle au bord de la piste. Nous emplissons nos yeux de l'étrange apparition, courons dans sa poussière pour prolonger le plaisir et, enfin, nous résignons à la perdre de vue dans le lointain. Lorsque le charme est rompu, les commentaires suivent et, comme toujours, avec cette prédisposition naturelle à noyer la réalité dans le fantastique. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de la voiture automobile. Il y avait déjà bien longtemps, avant mon voyage à Nemours (Algérie).

À présent, j'ai appris la règle du jeu urbain, j'ai exploré le nouveau territoire fait de rues personnalisées, de places, de monuments, de quartiers. Mes nouveaux parents habitent dans un immeuble. Sur le balcon de l'appartement, au cinquième étage, j'ai dû vaincre le vertige pour laisser sereinement tomber mon regard sur *l'espace vert,* sur le va-et-vient des gens et des véhicules, sur le tracé *esthétique* de la route. En échange, me parviennent bizarrement les bruits, les grondements et le silence toujours très bref. La vie en appartement avait comme serré davantage les rapports que j'avais avec mes nouveaux parents. Ma vie rentrait dans un *ordre* nouveau. Elle était maintenant comme aseptisée. J'étais scolarisé à l'école où exerçait ma mère et préparais activement le certificat d'études. Je me sentais muer comme un serpent, prendre une coloration plus nettement occidentale. J'avais de moins en moins l'occasion de parler ma langue maternelle, et déjà ma pensée pour s'exercer s'appuyait sur le français. Mon environnement ne comportait plus aucun symbole se rattachant à mon milieu initial, sinon sous la forme d'objets de l'artisanat musulman que mes parents avaient achetés comme ornement de la maison. Et ces objets, cuivre, acier, laine, cuir, céramique, méticuleusement entretenus, me paraissaient comme captifs, étranges, je n'y voyais plus la marque d'un autre temps. Parfois, ils me devenaient accusateurs. L'admiration qu'on vouait à certains d'entre eux me les rendait inaccessibles. Détournés de leur fonction pour des raisons purement esthétiques, ils prenaient vis-à-vis de moi une distance outrageante.

— Nous sommes beaux, me disaient-ils.

— Vous oubliez que vous êtes nés dans des masures et de pauvres et primitifs ateliers, leur répondais-je.

Ils avaient alors le rire des suffisants, des fats.

Un poignard à fourreau de cuivre me recommande de ne pas le toucher. Il n'aime pas être souillé par les doigts.

— Dans ma maison, vos semblables ne sont que des serviteurs.

Cette fois, la musette de cuir et les tentures de laine participent au rire général que suit un définitif et vaniteux silence.

Objets de mon pays, nous n'avons plus rien à nous dire. D'ailleurs la pénombre gagne la maison. La grand-mère, mère de mon nouveau père, s'y plaît. Elle semble en méditation. J'ai toujours eu l'impression qu'elle avait une grosse valise pleine de souvenirs et, à chaque fin de jour, elle l'ouvrait pour examiner soigneusement son contenu. Les parents ne sont pas encore rentrés, nous sommes seuls. La grand-mère, qui fut chanteuse, laisse échapper quelques vocalises : *Manon, Le Pays du Sourire*, Massenet, Gounod, sa vie… Malgré ses obsessions d'économie et sa désapprobation concernant ma prise en charge par son fils et sa belle-fille – ce qui me mettait mal à l'aise –, j'avais pour elle ce sentiment de profond respect dû aux anciens que nous inculquait d'une façon indélébile l'éducation islamique. Plus tard, après s'être rompu le col du fémur dans une chute qui en fit une impotente, une sorte de compassion réciproque naquit entre nous. Je l'intégrais comme les autres dans mon espace affectif et l'aimais.

Tout à l'heure, lorsque la nuit nous aura circonscrits dans une aire restreinte, lorsque les volets auront été rabattus sur notre cellule d'intimité, nous ferons le point de la journée. J'aurais à rendre compte de mon travail scolaire et des menus faits de la journée. Ma vie est ici parfaitement réglée : toilette du matin, petit déjeuner, autobus, les mêmes rues, les mêmes places, le quartier européen et l'école Jules-Renard avec des camarades presque exclusivement européens. Je suis pour eux la petite énigme. Je les prive manifestement de l'expression claire et franche de leur racisme, ne suis-je pas le fils adoptif de l'une des institutrices ? Un autre *indigène, melon, bicot* leur sert de serpillière à l'occasion. Mais cela ne paraît pas trop l'affecter. Il essaie de donner de lui une image féroce pour dissuader ses agresseurs éventuels. La cour de récréation est un champ où s'exercent les différences, les rapports de force. Elle est le lieu des attachements, des amitiés, des rancunes, des querelles. Kaddour reste la référence minimale à partir de laquelle chacun peut s'évaluer, jusqu'à Robert Gomez, référence maximale. Grand, fort, il déambule comme un étalon incontesté. Il a habilement escamoté la petite défaite que je lui ai fait subir le premier

jour de la scolarité en le jetant à terre. Ignorant son omnipotence, je m'étais défendu comme j'avais l'habitude de le faire parmi les *sauvages du ksar* lorsqu'il m'avait chahuté pour m'amener à faire ma soumission à sa suzeraineté. Je crois qu'il avait été interloqué par la réaction du puceron venu du sud. Mon ignorance m'avait bien servi ce jour-là, et lorsque je fus mis au courant de son *rang* par ceux qui n'avaient pas vu notre brève empoignade, j'eus comme une panique rétrospective. Cependant, mes relations avec Gomez restèrent ambiguës à cause de l'affrontement inachevé d'un problème mal résolu. Nous laissâmes prudemment les choses en l'état, moi en invoquant l'interdiction absolue que m'avait fait ma mère de me battre, et lui en faisant valoir le fait que j'étais le fils de l'institutrice, le risque étant par conséquent trop grand…

Cette petite société révélait d'une façon claire toutes les équivoques, toutes les ambiguïtés qui sous-tendent les relations des hommes.

À l'école de mon village étudiait un juif, un seul parmi des dizaines de musulmans noirs, bruns ou blancs. Il y avait dans ses yeux bleus douloureux et pudiques une patience infinie. Il jouait là-bas le rôle de Kaddour, mais avec beaucoup plus de difficultés : rien ne lui était épargné, insultes, vexations, crachats, coups. Je ne sais pas pourquoi, dans cette situation, je me singularisais encore en me rangeant à ses côtés, sans grande efficacité bien entendu, l'adversaire était plus puissant. Cela me valut le titre de renégat, récidiviste inconditionnel. C'était pitié, me disait-on, de toujours se dresser contre ses *frères*. J'étais aussi un *ihoudi,* un juif, irrécupérable, doublé d'un mtourni, traître à sa religion. Mais j'avais l'impression que Bénichou, le fils du petit tailleur, était invincible. Sa capacité à supporter, sa résignation, sa patience étaient telles que rien ne semblait pouvoir le démolir. Je le revois avec sa petite musette qui lui servait de cartable. Musette en bandoulière qui contenait, avec son attirail de classe, le goûter qui, à la récréation, lui sera arraché et mangé par le plus prompt, mais qu'il ne renoncera jamais à renouveler. L'invariabilité de son comportement était un rempart absolu contre lequel j'ai vu se briser peu à peu la hargne de ceux qui le tenaient pour l'incarnation du péché.

Les vacances venues, je quittais la grande cité d'Oran pour rejoindre les contrées du sud. Mes parents s'en allaient vers *la* métropole comme on disait. Le nom de métropole avait pour moi une résonance presque magique et je sentais en moi la discrète germination de l'aventure. Qu'était donc cette métropole de l'autre côté de l'eau ? J'avais vu des bateaux partir du port d'Oran. Je les avais vus disparaître à l'horizon avec le regret de n'être pas dans leur ventre.

Elle était belle, Dieu m'est témoin

Les hommes qui l'accompagnaient vers sa dernière demeure psalmodiaient la formule sacrée, à la manière ample des lettrés : « Il n'y a de dieu que Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu. »

Tandis qu'ils allaient de leur pas mesuré, je ne quittais pas des yeux le corps enveloppé de blanc, légèrement ballotté sur la civière par-dessus la procession. Lorsque le groupe, longeant la longue colline de sable brun, se fut éloigné dans le léger frémissement de la brise, lorsque le chant religieux fut dispersé, qu'il me parvint selon le flux et le reflux du temps et de la distance, lorsque ce chant se mua en un imperceptible murmure, quelque chose en moi se brisa. Elle avait pourtant beaucoup fait pour nous préparer à cette séparation. Nous ne la croyions pas lorsqu'elle disait : « Ma fin est proche et Dieu m'est témoin que durant ma vie je me suis efforcée de ne pas tricher, ni léser qui que ce soit. » Dans l'existence apparemment limpide de la vieille, il y avait pour moi une zone qui n'avait jamais été éclairée. Et cette zone de pénombre concernait son mari qui l'avait quittée il y avait bien longtemps en lui laissant quatre enfants à élever. J'ai toujours été surpris de voir cette incarnation de la tendresse dire : « Je ne lui pardonnerai jamais ! » Pour qu'elle ne pardonnât pas, il fallait que le préjudice fût grand. Personne ne sut jamais… Moi non plus, bien qu'elle m'ait conféré des pouvoirs spéciaux, le jour où, me prenant par la main, elle m'entraîna vers une chambre où étaient entreposées quelques affaires d'usage courant, là, dans un coin, un coffre de cèdre muni d'une serrure. Elle fouilla dans sa large ceinture faite d'une longue et large bande plusieurs fois tournée autour de sa taille, en extirpa une petite clé. Le coffre ouvert exhala des parfums qui ne m'étaient pas inconnus.

— Voilà, me dit-elle, faisant l'inventaire avec application, les aromates, chacun dans un sachet, le linceul, et un peu d'argent. Tout ceci est pour mon *voyage*. Tu seras désormais le dépositaire de la clé du coffre. Aussi lorsque Allah, béni soit-il, me rappellera à Lui, tu pourras faire face aux besoins.

Elle parlait de ce fameux voyage avec une telle sérénité qu'il m'était difficile d'en imaginer le tragique. Simplement, lorsque toute la famille était réunie autour du plateau pour le thé, j'avais un petit pincement en songeant qu'un jour elle ne présiderait plus notre petite

assemblée. De même, nous n'aurons plus ce rempart lorsque le forgeron, la ceinture à la main, nous poursuivra pour les terribles châtiments. Je n'eus bien des fois que le temps d'accourir vers la vieille, de me fourrer sous son voile lorsqu'une main puissante allait me saisir. Mon père n'ignorait pas la bienséance ni aucune des conventions de notre société. Même père de famille, il s'est toujours gardé de fumer devant sa mère, comme un adolescent il achetait ses cigarettes en cachette, par déférence pour la vieille, car elle avait l'intuition que le tabac était mauvais. Comment aurait-il pu sans déshonneur nous arracher aux bras protecteurs de cette mère absolue dans le temps et l'espace ? N'est-elle pas aussi celle dont les bénédictions attirent bienfaits et grâces sur ceux qui découlent d'elle, mais aussi celle dont les imprécations sont les plus redoutables ? Figure de proue sur le navire du destin, elle indique la direction favorable, crainte de Dieu, rectitude et aussi songes superstitieux, déchiffrement des signes.

Mon retour d'Oran avait été fêté par tous les miens. Ma grand-mère, rayonnante de bonheur, s'était rendue au mariage de Ben-Sliman, et là, parmi la nombreuse assemblée des femmes parées de leurs joyaux personnels ou empruntés comme cela était d'usage, elle avait improvisé de nombreux chants, tout à la joie d'avoir retrouvé son petit-fils.

— J'espère que cette fois-ci tu ne t'en iras plus, me dit-elle. Reste parmi les tiens, tu as bien assez étudié, l'essentiel n'est-il pas de savoir adorer Allah ?

Je n'avais rien à répondre, les décisions ne m'appartenaient pas. Mais il est vrai que j'en avais assez de ces allées et venues, j'aspirais avec force à la stabilité.

Les vacances étaient longues. Mon père, pour m'éviter les méfaits de l'oisiveté, m'avait placé chez un orfèvre du Touat qui m'enseigna le travail de l'or et de l'argent. Je lui servais d'assistant pour le soufflet en peau de chèvre, de commissionnaire. Durant l'été toujours torride, les métropolitains s'estompaient dans ma mémoire. Repris par le terroir, j'étais repétri, reformé selon les coutumes, les habitudes, l'ordre social du lieu. Ma vie n'était plus faite que de réinsertion, de réadaptation alternées.

Très prudemment, ma grand-mère aborda le sujet. Elle avait retardé la question par crainte d'être déçue. Elle avait plusieurs fois profité de situations favorables pour dire, comme à la cantonade : « Maintenant qu'il va rester avec nous… » Mon père ne s'était jamais départi de son quant-à-soi, se gardant bien de relever l'allusion, ni confirmation, ni le contraire, passant à d'autres préoccupations sans

marquer d'intérêt particulier pour la question implicite.

Cette fois, plus d'échappatoire : la vieille, comme déléguée morale de l'ensemble de la communauté, s'était enhardie. Le forgeron avait dû sentir le consensus qui s'était formé entre ma belle-mère, mes tantes, mes cousins et cousines, mes frères. On avait même rallié les amis et les connaissances à la cause. Quant à moi, malgré la peine que j'éprouvais à l'idée de ne plus revoir les Roumis, je n'avais plus envie de repartir et le disais, les yeux humides.

Malgré son autorité, mon père formula sa réponse d'une voix conciliante, comme une sorte de plaidoyer pour lui-même qui, disait-il, avait le cœur meurtri de devoir encore, une dernière fois, se séparer de son enfant, nécessité faisant loi. L'égoïsme doit-il nous faire oublier l'intérêt de ceux que nous aimons ? Ne doit-on pas songer à leur avenir avant nos convenances personnelles ? L'instruction étant la clé de l'avenir, ce serait un non-sens de l'en priver. Et, cette fois, je suis désigné du doigt.

Ne pouvant contenir mes larmes, je viens ajouter à la scène la note pathétique qui lui manquait. Je deviens l'évidente victime d'un père despotique et, pour cela, méritais qu'on pleurât de concert sur mon sort. Mon père, exaspéré par cette coalition des chagrins, se lève, hausse la voix comme pour échapper à l'étau de la réprobation silencieuse en quelque sorte. Pour ne pas prendre pied, il réintègre son droit à l'autorité dont il n'aurait jamais dû se départir, croyant, disait-il, que nous comprendrions un langage raisonnable.

La vieille savait l'inflexibilité de son fils, aussi, après avoir gardé le silence un moment, le front dans la main, elle traça sur le mur avec une pierre deux traits parallèles. Ce geste avait pour objet de graver dans la mémoire des assistants les paroles prophétiques qui allaient suivre :

— Regarde bien, disait-elle, s'adressant à mon père. Écoute bien mes paroles, si tu laisses repartir ton fils, il ne reviendra plus.

Et je ne devais plus revenir, ma volonté n'y étant pour rien.

Ma grand-mère souffrait depuis longtemps *d'un mal dans la poitrine,* comme elle disait. Elle savait que cela l'emporterait. Depuis longtemps détachée des biens matériels, ses possessions se limitaient aux deux *Isar* toujours méticuleux qu'elle portait alternativement. Elle fila la laine et tissa un ultime burnous de fine toile blanche pour son fils. Son mal de poitrine s'aggravant, elle remisa définitivement son attirail de tissage. Puis ce fut la phase des bénédictions et du silence, semblable à

une prêtresse d'un autre âge, elle élevait les bras vers le ciel et, tout à son incantation, dans ses amples vêtements presque théâtraux, appelait sur la tête des siens les bienfaits du Créateur. Elle ne tarissait pas de recommandations pour nous mettre en garde contre les dissensions, les malveillances, engageant les forts à veiller sur les faibles. Ne possédant rien, elle n'avait rien à laisser, hormis son testament spirituel.

Les assistants avaient fini la prière, ils s'affairaient maintenant autour du trou profond. Le corps est réintégré à son véritable milieu. Cette femme, jadis les pieds nus, laissait passer à travers elle les forces de la vie. La pauvreté avait aiguisé son savoir des choses de survie : plantes comestibles du désert, petits animaux, préparation des sauterelles, les mille manières de tirer parti de tout, vêtir les siens, ne rien gaspiller, vénérer la céréale qui, dans ses rudes mains, devenait noblesse. Fragment du principe nourricier, du principe germinatif, elle était maintenant chez elle, reprise par la terre dont elle fut un prodigieux témoin.

Ce matin-là avait clos huit jours d'agonie dans l'inconscience du coma. Mon père, à son chevet, lui rappelait qu'il n'y avait de dieu que Dieu. Mais, maintenant tout en elle-même, indifférente, le souffle rauque, elle allait son chemin. Puis plus rien. J'étais stupéfait de voir mon père presque joyeux. Le corps avait été lavé, embaumé, enveloppé dans le linceul dont j'avais la garde. Étendue sur une natte à même le sol, elle était sereine, belle, Dieu m'est témoin… Les uns après les autres, nous nous agenouillâmes pour déposer un dernier baiser sur le front de la vieille.

Maintenant, tout est consommé, le large panneau qui a servi à entreposer le corps pour le purifier sèche contre un mur. La maison est terriblement vide, j'en ai le vertige. Je ne me rendais pas compte à ce moment-là du prodigieux présent que me faisait ma grand-mère en me montrant comment mourir.

Bien des jours après, le forgeron fut pris d'improvisation, un poème soutenu par la voix grave du luth s'échappait lentement de sa bouche et, de ses yeux fermés, deux larmes uniques dont je ressentis le poids bien longtemps.

Docile à la main de ma destinée

Mon père m'avait assuré que ce serait la dernière fois et me demandait un ultime effort, dans mon intérêt. « Tu vas revenir encore plus instruit, aussi je serai tranquille pour ce qui est de ton gagne-pain. » Puis, après un bref instant de réflexion : « Tu sais, les Roumis ont la clé de l'avenir. Moi-même qui, avec mes mains, sais faire plus de choses que la plupart d'entre eux, je suis handicapé parce que j'ignore leur langue et leur écriture. »

Cet homme aux grandes capacités humaines s'était du jour au lendemain trouvé supplanté. Son noble métier de pétrisseur de fer tomba peu à peu en désuétude, anéanti par les manufactures. Il lutta farouchement pour préserver son indépendance, se recycla, comme on dit, devint horloger, lutta encore et encore. Puis l'atelier resta fermé. Le forgeron s'acheta une bicyclette et des salopettes. Sept enfants à nourrir, il fallait composer, se faire embaucher dans la *coubania*, Compagnie des houillères du sud. Bien des gens avaient dû se résoudre à ces dégradants emplois. Certains d'entre eux disparaissaient après avoir reçu leur premier salaire et, lorsque quelques jours après on leur demandait les motifs de leur absence, ils répondaient innocemment qu'ils n'avaient pas jugé utile de retravailler avant d'avoir épuisé ce qu'ils avaient gagné. On se chargea de supprimer le quiproquo. Il fallait être *sérieux*…

« Tu seras dans les bureaux, les mains bien propres, tu commanderas aux autres ! » Mon père ne savait comment noyer sa gêne, comment me faire accepter de bonne grâce le sacrifice que m'imposait son ambition.

Le train avait déjà franchi les hauts plateaux. J'ai avidement regardé les espaces sans limites, les vagues silhouettes de dromadaires dans le lointain. Ils avaient bien souvent rudoyé mes mollets lorsque mes camarades et moi parcourions les regs à la recherche de truffes, de racines comestibles ou de lézards fouette-queues – étrange animal reliquat de préhistoire qui entrait dans notre menu. Mon ivresse sauvage était d'autant plus grande qu'elle contrastait avec le reste de mon existence schématisée par des couloirs, des zones interdites, une sorte de programmation rigoureuse d'où il m'était impossible d'échapper. En ce temps des pieds nus dans la poussière, de marche vers les lointaines palmeraies, je redevenais le simple enfant, heureux

de voir que les autres avaient oublié que je parlais couramment le français, que leur attitude faisait abstraction de mon étrangeté, qu'ils m'intégraient entièrement, sans restriction, à leur groupe.

J'étais dans le compartiment des Arabes. La réglementation des chemins de fer ne comportait pas de ségrégation, mais celle-ci était de fait. Comment un Européen pouvait-il supporter les fortes odeurs de troupeaux, de fumée, de goudron, de *gerba,* ainsi que cette ambiance de marché où l'on se parle à voix haute, où l'on vous aborde comme si l'on vous connaissait, avec cette profonde notion d'unité. Au fond du compartiment, un groupe de nomades entoure un joueur de *gasbaa,* longue flûte de roseau. Les accents nostalgiques, portés par le vent, se marient étrangement avec le bruit du train. Les hommes s'étaient défaits de leur turban et de leurs sandales et avaient adopté leur posture habituelle, accroupis sur les banquettes de bois. L'un des assistants se mit à accompagner la flûte de sa voix un peu éraillée. Tout à leur émotion, ces nomades n'étaient plus de ce monde. Une femme exhibe un sein brun, l'offre à son enfant, puis, d'un mouvement d'aile, elle l'enveloppe et redisparaît avec lui sous le voile bleu. J'étais loin de me douter que ces scènes pour moi si familières allaient être les dernières parmi les gens de mon pays. J'étais loin de me douter que le compartiment plein d'Arabes était pour moi celui du sursis. Les nomades descendirent à une petite gare, ils avaient atteint la limite de leur terre. Il montait maintenant des gens vêtus de vestes européennes douteuses, de pantalons de même caractère. Ils étaient fagotés… À mesure que le train s'élance vers la *civilisation,* tout se nuance, se mâtine des attributs de cette civilisation. Le dosage entre le costume traditionnel et les nouveaux s'inverse au détriment des djellabas, des burnous et des turbans. Un vieux lettré qui, jusque-là avait égrené son chapelet sans mot dire, excepté ses pieux chuchotements, ses dialogues intimes avec Allah, se lève à son tour, après un léger salut destiné à qui le veut, il attend l'immobilisation complète du train et nous quitte.

L'ambiance du train n'a plus grand-chose de semblable à celle du départ. Le cœur lourd se résigne, regret et consentement s'entremêlent, encore une fois j'allais retrouver mes chers Roumis. Malgré le soin qu'on a mis, avant mon départ, à préparer mes vêtements, à les laver ; malgré l'attention que j'avais portée à ma tenue, à la propreté de ma peau, je savais que par un phénomène bizarre, tout cela semblerait dérisoire. Ces habits que je porte seront méprisés, repoussés du bout des doigts. Je serai décapé des pieds à la tête. Des armoires, ma mère exhibera les beaux habits qu'elle ne m'avait pas permis d'endosser pour partir vers les contrées où ils auraient subi les outrages de notre vie primitive.

Et lorsque tous les signes de mes origines auront disparu, semblable à un animal rétif, je serai apaisé, rassuré et enfin complètement docile à la main de ma destinée.

Un civilisé au cœur de fennec

Il était vêtu d'un costume gris, belle toile, coupe parfaite, chemise claire, cravate, souliers reluisants. Dans sa main, une paire de gants de cuir brun. L'image que me renvoient les grandes glaces des magasins ne m'étonne plus. Elle me flatte surtout. Et, dans les rues de la ville, je n'étais pas ordinaire et le savais.

J'ai eu mon certificat d'études. Mes parents m'ont inscrit dans une école secondaire privée. Je n'ai plus l'occasion d'user de ma langue maternelle et n'y tiens pas à vrai dire. Sans le savoir, quelque chose en moi a fait une option définitive. Lorsque des *indigènes* m'abordent, j'édifie promptement une barrière, réponds en français à leur arabe ou bien simule l'ignorance, l'incompréhension de ce qu'ils me demandent dans une raideur artificielle. Parfois, ils savent eux-mêmes le français et me demandent des explications. Je ressemble à un Antillais, donc je suis Antillais, ou Africain de n'importe où, un jeune homme venu d'ailleurs qui ne peut les comprendre. Pour couper court, un sourire, un léger salut de la tête, je tourne les talons.

Je suis surpris par l'inexorabilité de mon attitude, mais elle devient une seconde nature. Bientôt, les quelques Arabes qui fréquentaient pour leur travail ou autre le quartier européen savaient à quoi s'en tenir. N'ayant aucune possibilité de découvrir la supercherie, ils me classèrent dans la colonne de l'étranger. Mon intégration au monde européen n'allait pas sans difficulté. À côté des attitudes purement défensives, des pantomimes stratégiques, j'évolue en profondeur. Déjà mon radicalisme religieux s'émousse, je n'ai plus besoin du fil tranchant de cette arme absolue pour faire face aux situations ambiguës. Sous la conduite de ma mère, j'abordais avidement la littérature, la musique européenne. Peu à peu s'opérait en moi un transfert de sensibilité, tout ce que je retirais de l'excavation du domaine européen me servait à ensevelir mes attributs originels. Nourriture française, coutumes françaises, fêtes françaises, langue française, art français, pensée française. Plongé dans le bain, je subis l'ultime galvanisation. Pourtant, je n'avais pas le sentiment de renier, mais de répondre à ce besoin lancinant d'unité de moi-même.

Cette unité finit par se faire, du moins en apparence. Mon passé de ksourien était comme mort dans ma mémoire, et je me refusais à toute exhumation. Seule subsistait l'amarre islamique, corde épaisse mais

dont quelques brins commençaient à céder.

Mes parents firent de leur foyer une sorte de refuge où venaient s'abriter des gens de différents horizons, Arabes en majorité, Européens, Juifs y trouvaient de la chaleur humaine et soutien. Je supportais mal ces *intrus* dans l'aire de mes affections, sauf Marguerite que je considérais sans aucune restriction comme une sœur. Il nous venait parfois des gens du Sud qui me donnaient des nouvelles du village. Je les écoutais sans attention, près de l'indifférence. Bien entendu, nous échangions en français car il n'était pas question d'accepter un autre code. J'avais quelques amis européens dont la relation m'aidait à affirmer ma nouvelle identité… Chaque jour, et avec le soutien et l'aide de mes parents, j'explorais avec minutie ce nouveau monde. Je m'initiais à la musique classique européenne pour laquelle j'eus un grand enthousiasme et spécialement pour Wagner et ses grandes orchestrations aux tragiques fracas et au romantisme d'un autre âge : légendes, féérie, l'Anneau des Nibelungen, Gundri, un rêve de blondeur…

La blondeur fit en moi irruption comme un animal tendre et farouche. Elle avait deux lourdes nattes couleur de blé mûr, encadrant un visage sublime à mes yeux. Elle habitait un bâtiment près du notre, le jour, et, le soir, je la retrouvais dans ma pensée, coiffée d'un hennin, vêtue d'une longue robe de soie, assise auprès de la grande cheminée d'un château de la vaste et lointaine France. Dans la journée, elle était Éliane Bougeaud, dont le père travaillait à la perception. À l'affût sur le balcon, j'attendais son passage pour piéger son apparence, en nourrir mes rêves. Elle était devenue le centre de moi-même. Blondeur douloureuse d'Éliane, et de l'autre, celle qui, de ne pas exister, existait encore plus qu'elle dans des palais immenses ou bien dans l'épaisseur inquiétante de la forêt où je la cherchais au risque de m'y perdre.

J'ai écouté Sibelius, j'ai écouté Grieg, j'ai lu Ibsen et Lagerlôf. Sibelius me dit l'espace infini et glacé, il y a au fond de ma mémoire un autre espace, infini et brûlant. Comment trouver l'apaisement au désir lancinant affranchi de la chair ? Songe plus puissant que tous les réels. J'ai beaucoup de mal à mobiliser mon esprit pour faire des maths, de la géographie ou des sciences. Déjà à l'école primaire : « Une ménagère allait au marché avec son panier, elle a cent francs dans son portefeuille, elle achète des œufs à tant l'œuf, des légumes à tant le kilo, etc. » Elle quitte sa maison entourée d'un jardinet fleuri, recommande à son joli et gentil chien d'être sage durant son absence. Elle porte une robe bleue comme le ciel et des souliers de satin vert, elle a une démarche légère. Le marché est plein de couleurs, de bruits agréables. Les marchands sont souriants derrière leurs étals et crient : « Prenez, prenez ce qu'il vous faut, c'est pour rien ! » Ma ménagère est

toute gracieuse… Une voix tonitruante au-dessus de moi : « Rabhi, tu vas encore être en retard comme d'habitude ! Mais enfin, ce n'est pas bien compliqué. Si chaque œuf coûte cinq francs et qu'elle en achète dix… » Le capitaine Akab n'achète pas d'œuf et poursuit la baleine blanche, c'est Ismaël, le seul survivant, qui le raconte… « Si tu continues, tu ne pourras pas passer dans la classe supérieure », poursuit la voix. Et maintenant encore l'algèbre, il paraît que ce sont les Arabes qui l'ont inventée, je devrais la comprendre, et pourtant je ne comprends pas. Et puis, nous sommes tous là à faire des grimaces, à torturer notre langue, les lèvres en pâte à modeler, pour émettre des mots inhabituels. Nous apprenons l'anglais. Il y aurait des listes de mots et de verbes à répéter : fenêtre, chaise, table… À côté de moi, Bénichou, un juif, une classe hétérogène, notre école récupère ceux qui avaient dérivé des filières normales de l'école publique et gratuite. Bénichou travaille avec acharnement, il veut arriver, les études sont obsédantes pour lui. Je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait se maintenir dans une vigilance de tous les instants, retenir des chiffres, des dates historiques, des formules de toutes sortes. Je me sens infirme auprès de lui. Lorsque je lui parle de musique ou de littérature, il me regarde comme si j'étais transparent et, après avoir répété deux ou trois fois : « ah ouais, ah ouais », il replonge dans ses chères études. Un jour, je lui ai dit, peut-être par dépit, qu'il n'était que de la graine de carriériste. Il ne comprit pas ce que cela voulait dire, mais sentant la nuance de mépris que j'avais mise dans le ton, il me répondit que je le faisais ch… Cependant, mon camarade que, somme toute, j'aimais bien, exultait le jour des moyennes. Il arborait son bulletin comme l'attribut de sa souveraineté. Cela le vengeait de mes sarcasmes et, pour plus de saveur, il hochait ostensiblement la tête en examinant mon propre bulletin. Après chacune de ces humiliations, je prenais la résolution très ferme de faire autant que lui sinon mieux la prochaine fois. Mais, hélas, c'était faire abstraction de l'emprise onirique, héritage de mes ancêtres, très encombrant face au réalisme occidental. Toujours et toujours, j'ai pressenti au fond de l'âme comme une insurrection permanente du passé, face au présent et à l'avenir qui m'étaient proposés. Mais encore une fois, nécessité faisant loi, j'ai dû composer et recomposer, frapper de mille coups de couteau sans jamais anéantir l'oiseau coloré et insouciant qui réclame son droit à l'existence.

Ce jeune homme qui va par les rues de la ville, *gravure de mode*, comme disait ma mère avec fierté, a beau se rendre à l'Opéra pour écouter *La Flûte enchantée, Othello* ou bien un soliste de renom, il a beau parler un meilleur français que la plupart des *pieds-noirs,* il a beau avoir l'apparence du parfait civilisé, il recèle au fond de lui-même un animal sauvage, semblable à un fennec aux yeux vigilants.

Un ramadan qui ne me concernait plus

Les événements ! Tout le pays vivait désormais comme accablé par ces mots : *Les événements.* Depuis les événements, étant donné les événements. Je voulais faire ceci ou cela, mais les événements, vous comprenez… Entre adolescents, nous ne savions pas précisément de quoi ces mots étaient vecteurs. Il s'agissait de *fellagas*, ce pouvait être aussi bien pour moi des gens venus d'une autre planète. Mes parents lisaient gravement *L'Écho d'Oran* qui relatait des affaires de bombes, d'attaques, de morts. L'ambiance de la ville ne semblait guère modifiée par les nouvelles qui nous venaient on ne savait d'où, rejetées par les remous de l'espace sur la plage de notre quotidienneté.

Les fameux événements prirent vite une ampleur suffisante pour concerner un peu tout le monde, bien que personnellement je n'y attachais qu'une importance relative, non par insensiblerie, mais j'ignorais beaucoup trop les mobiles des fameux fellagas. D'ailleurs, la tendance générale de l'opinion était à la minimisation des incidents dus, semblait-il, à quelques exaltés, agitateurs que les autorités ne tarderaient pas à mâter.

Vivant dans un égocentrisme obligé, je gérais bien douillettement mes petites affaires : obligations scolaires, la musique, la littérature, l'entretien de quelques vagues relations. Me voici maintenant nanti d'un embryon de culture occidentale, surtout depuis que je m'intéresse à Pascal et à ses *Pensées* et bien que n'en comprenant pas la moitié, je m'obstine, reprends les phrases, en apprécie la sonorité, déchiffre leur contenu et, de temps en temps : une fulgurance, la vérité ou l'abomination… Ces exercices aiguisent mon goût pour la pensée humaine, pour l'interrogation des hommes dans le temps et l'espace. Jusque-là, j'avais accepté la cohérence de l'islam sans jamais imaginer qu'il puisse y avoir question. L'islam était la suprême réponse et toute question n'était que l'expression de l'inquiétude, donc du manque de foi dans le message, et déjà sacrilège. Pascal et son pari, quelle étrange chose. Le Créateur n'est-il donc pas évidence ? Et que fait-on de l'unicité ?

J'étais habitué à voir mes parents s'en aller le dimanche à l'église pour un culte qui m'avait toujours un peu inquiété, mais qui avait fini par devenir une habitude. La messe le dimanche, tout à fait normal. Cela ne me concernait point. J'avais souvent respectueusement et

patiemment écouté ma mère m'expliquer sa religion, mais avec une résistance intérieure farouche. Quels que fussent les arguments, mon opinion était inexorable. Bien que ne pratiquant plus les prières rituelles si peu adaptées à mon genre de vie et de milieu, je compensais un peu par le récit de quelques sourates, et surtout je veillais à la pureté de ma nourriture. « Crois-tu qu'il soit important de manger du porc ou non, ou de boire du vin ou non ? » Je suspectais ma mère de tentative d'ingérence dans un domaine interdit, voire de prosélytisme. « Ne te semble-t-il pas plus important d'être bon avec les autres ? C'est ce qu'on a dans le cœur qui est important, non ce qu'on mange. » Cela, je l'acceptais comme une évidence intrinsèque à ma propre religion et non comme argument contre elle. Je m'obstinais à penser qu'une certaine disposition de cœur n'excluait pas le respect d'une règle de comportement. D'autre part, et malgré les apparences, je ne voulais pas rompre ce qui, en profondeur, me permettait encore une filiation avec ceux de ma race. Chaque musulman étant une citadelle, je devais, coûte que coûte, me rendre inexpugnable à toute *corruption.* Je devais veiller à la survie des symboles du ghetto dispersé. Et tout cela pratiquement obligeait ma mère à prévoir pour moi autre chose le jour où le porc figurait au menu de la famille. Je fermais les yeux sur la provenance de la viande des animaux dont j'étais à peu près sûr qu'ils n'avaient pas été tués selon le rituel. Je devais m'abstraire moralement lorsqu'un convive religieux récitait le bénédicité, etc. Lorsque arrivait le ramadan, mon embarras était manifeste et, là encore une fois, j'étais acculé au compromis. Naguère, au village, c'était presque un temps de fête. Dès l'aurore, les croyants buvaient les ultimes gorgées d'eau, la nuit permet, le jour interdit. Enfant, cette ambiance matinale me paraissait étrange, la famille était comme disloquée, démembrée par l'absence du repas qui la réunissait. Nous autres les petits étions dans le vague, n'étant pas soumis à l'obligation du jeûne, nous avions tendance à prendre nos aliments à la façon de jeunes fauves esseulés. Mais l'une ou l'autre des grandes personnes veillait et nous obligeait à nous accroupir pour *honorer la nourriture*, être en rapport de pensée avec elle. Toute denrée admise par le code coranique est noble et pure, elle est signe de la Providence et doit être accueillie avec reconnaissance, aussi convient-il de l'ingérer dans une attitude de conscience, les mains purifiées, le corps au repos et non en mouvement. Dieu est remercié au début comme à la fin du repas.

Le ramadan en saison torride est une rude épreuve. La langue se dessèche dans la bouche et l'eau qui déjà, dans le désert, prend une valeur égale à la vie, se transforme avec la soif en sa quintessence. Les visages portent les stigmates de la privation, on se traîne, presque vacillant, on s'allonge, on cherche le frais, les paroles sont rares. L'air

du village est feutré, insonore, mat, sans l'espièglerie des enfants on se croirait dans une cité morte. Puis viennent les heures au cœur de la journée, les heures du brasier. Certains hommes franchissent en titubant légèrement la *barga*, ils vont se réfugier dans les vieilles carrières d'argile ou dans les grottes où la température est exquise et favorable à la sieste. Puis, c'est l'accablement, toute vie s'arrête, seul règne l'astre, incandescent, avec ses milliers de dards terribles. Le silence est total, accentué par le bruit minéral de quelque insecte. Durant ce long soupir sur la partition du jour, il y a comme une saveur d'enfer ou de paradis, deux épices contraires qui s'accentuent l'une et l'autre. Des corps jonchent le sol dans les couloirs obscurs. Il y a des ronflements, des soupirs. De dérisoires éventails s'agitent avec lenteur dans l'air devenu matière brûlante. Puis nous revient la douceur, les ombres s'allongent un peu et, comme à la fin d'un siège, le péril s'éloigne et permet enfin de relever la tête. Tout, imperceptiblement, se réanime. Le léger frémissement de la vie s'amplifie. Les gens quittent les *tanières*, les hommes se rendent au marché, les femmes vont puiser l'eau chez les privilégiés qui possèdent un puits. Nous sommes de ceux-là. Des jeunes filles viennent pour remplir les jarres et les outres à senteur de goudron, de grenade. Le puits a renouvelé sa réserve et il y a une félicité dans le bruit des seaux, dans celui des gouttes qui se précipitent vers le mouvant miroir où se brise le ciel encore incandescent. Il y a parmi les gens qui animent notre maison la joie que donne le déclin de la souffrance. Les visages un peu hâves s'éclairent de minces sourires pour atténuer la légère douleur habitant les prunelles sombres. Déjà chez nous le feu a été allumé sur la terrasse car la maison que gagne la pénombre devient l'expiration continue d'une poitrine enfiévrée. Et, tandis que les aliments cuisent, les couleurs d'un arc-en-ciel pétri, brisé, déconstruit par de gigantesques génies, sont appliquées avec hargne sur l'horizon immense soumis aux derniers feux du soleil. Celui-ci, rouge de confusion, finit par disparaître dans son antre mystérieux. La nuit enfin rassurée s'enhardit, recouvre peu à peu ce qui existe. Et dans ce sublime instant, il y a la paix. Les visages des hommes sont sereins maintenant. Les enfants sont eux-mêmes dans la patience. L'oreille écoute, écoute. Le haut minaret blanc laisse enfin échapper la voix du muezzin. Elle marque la fin des privations. Après elle, point de précipitation. Il faut d'abord prier, la tranquillité au cœur et, avec cette même tranquillité, on aborde l'eau, la nourriture.

D'abord, la soupe onctueuse de levain, légèrement acide, puis les aliments plus solides, enfin le thé doré qui nourrit bien plus que le corps.

La nuit est longue, on veillera longtemps, on écoutera longtemps la

vie alentour. Pour nous enfants, ce temps était celui de l'enchantement, nous avons eu bien du mal à contenir le chagrin lorsque, la lune écoulée, le ramadan expirait pour laisser les jours ordinaires reprendre leur empire.

Dans les rues de la grande ville, je rencontre des musulmans qui portent sur leur visage les marques que je connais si bien. Je ne puis les rejoindre, je ne puis être des leurs, mon esprit est parfois saisi de crainte à cause de la grande transgression.

Je suis de nature chétive, ma mère est vigilante : « Il faut manger, regarde-toi, tu es filiforme ! » Elle m'a entraîné chez de nombreux médecins depuis qu'elle a eu à s'occuper de moi. Je me développe trop lentement à son gré. Et tout cela est bien inconciliable avec le jeûne. Et puis, les jours passent et je suis de moins en moins concerné.

Le monde des dents

Les *événements* prennent une telle ampleur qu'il n'est plus possible de les réduire à de simples affaires de brigandage. Il y a des accrochages en règle et l'enjeu est bien cette terre d'Afrique que nous foulons chaque jour. Les positions s'affirment.

J'ai abandonné mes études scolaires pour entrer dans la vie active comme prothésiste dentaire dans un laboratoire qui occupe une vingtaine de personnes dont un Arabe. Et là aussi je parais étrange. Il est manifeste que ma culture occidentale dépasse largement celle de mes camarades de travail. Pour prévenir toute attitude raciste, je m'applique à fourbir des armes psychologiques. Étant un représentant de la race contre laquelle s'accumule le fiel du ressentiment, je devais en incarner la contre-image. Bien entendu, chaque matin, on prenait du temps pour commenter les événements à la lumière des dernières informations, avec cette cruauté que suscite la peur profonde. « Les soldats ont bousillé tant de *melons,* on devrait les liquider tous pour être tranquilles. »

La satisfaction sous-tend alors le commentaire. Ou bien : « Ah, les salauds, ils se sont attaqués à une ferme ! »

Et là, tout le monde est consterné.

Kader ne dit rien, mais je le sens tendu, prêt à exploser. Malgré son caractère incisif, il ne peut à lui seul rendre insulte pour insulte, moquerie pour moquerie. Il n'attend aucun secours de ma part depuis qu'il a pris conscience de mon imprégnation occidentale profonde, il m'a classé plutôt avec les autres. De temps en temps, voyant que je ne prenais jamais aucun parti contre lui, mais me bornais à modérer le climat passionnel, il me parle gentiment et je lui rends largement cette gentillesse pour me faire pardonner la neutralité à laquelle me contraignent mes affections pour les représentants des deux ethnies.

Un autre Arabe, Ahmed, vient d'être embauché pour les besognes mineures : courses, nettoyages, etc. Aussitôt, Kader le rallie à la cause. Dès que cela est possible, ils se rejoignent, ont de longs apartés en langue arabe, illustrés de rires entendus, d'ostensibles hochements de tête. Et lorsque, exaspéré, l'un ou l'autre des collègues européens leur reproche leur attitude, Kader se contente de lui répondre qu'il ferait mieux de faire sa valise s'il ne voulait pas que le F.L.N. la lui fasse

faire à coups de pied au cul ! Désormais, Kader, conforté dans sa position par sa coalition avec Ahmed, ne daigne même plus répondre aux invectives. Le front têtu, un sourire de défi aux lèvres, il vaque à son travail. Comme je suis censé ignorer la langue arabe, Ahmed et Kader font librement mon analyse : je ne suis pas trop con, mais je n'ai pas de caractère, de toute façon je suis mécréant. Et lorsque l'Algérie sera débarrassée de la vermine blanche, il ne faudra pas y laisser des gens aussi équivoques que moi.

Ces appréciations ne me font pas plaisir, mais je les comprends, et mon attitude ne sort pas du mode conciliant.

Ayant hérité de l'habileté de mon père, je n'ai aucune peine à assumer mes responsabilités. Je fabrique des appareils dentaires sur la base d'un alliage de chrome et de cobalt dont j'assure moulage de précision et fusion, avec cette étrange volupté que l'on ressent dans le maniement du feu et du métal.

Entre nous, point de hiérarchie mais complémentarité bien souvent. Les vétérans du métier sont un peu en marge. L'un d'eux, Monsieur Pérez, doué d'une large calvitie, en impose par sa réserve et par les travaux hautement délicats qui lui sont confiés. Il a effectivement acquis précision du geste et efficacité pour cela, gagné l'auréole aristocratique du bon ouvrier. Chacun lui reconnaît une autorité de fait et aspire à lui ressembler. Le chef d'atelier est un « Français de France » comme on disait, venu pour accomplir son service militaire, il fut embauché à sa démobilisation. Sa vertu décorative rachète son insuffisance professionnelle, mais comme cela est flatteur pour un établissement d'avoir un responsable de la métropole ! Il a, en outre, le souci de faire le joli garçon auprès de Véronique, la secrétaire. Entre deux ordres, deux décisions, il retourne à ses interminables conciliabules amoureux.

De temps en temps, surgit dans notre ghetto besogneux celui dont on ose à peine parler, puissance occulte au centre de l'esprit de chacun de nous. Celui qui lie et délie à son gré, le grand, le sublime, l'unique, le beau Monsieur Carmona. Le voici, en blouse blanche, contrôlant tout, regardant tout, distribuant engueulades et, plus rarement, compliments. Ancien ouvrier savateux, il a été pris en main par un dentiste juif, investi du pouvoir que donne l'argent et chargé de la création de l'atelier auquel nous devons notre subsistance, enfin haussé au rang de chef suprême. Monsieur Ben-Choucroune, son ange bienfaiteur, fait aussi quelques apparitions, mais il faut reconnaître qu'auprès de Monsieur Carmona, il n'est qu'un gnome malicieux, puissant investigateur. Il a le génie des affaires et serait, dit-on, en

train de faire édifier un labo à Paris, cause des absences prolongées de Carmona. Lorsque je fis la connaissance de ce dernier, il ne me regarda ni plus ni moins que comme un outil potentiel. Ben-Choucroune, son inspirateur permanent, lui donne des conseils très sages : payer peu, exiger beaucoup, introduire dans toute observation la menace de la porte. Il n'est donc pas étonnant de voir l'ambiance de l'atelier complètement changée : travail frénétique et absence de paroles. Même Monsieur Pichon, le contremaître, est dans ses petits souliers, il suit le potentat de service en service, le visage un peu congestionné. Bien entendu, Carmona répond à peine à nos saluts, nous ne sommes que des besogneux dont Pichon lui rend compte de l'efficacité. Je ne peux m'empêcher de regarder le grand patron d'une façon qui a dû lui paraître insolente, sans pouvoir, toutefois, dominer un fond de crainte. Je suis tout de même soulagé de le voir passer au suivant après m'avoir gratifié d'un *pas mal* pour conclure à l'examen d'un appareil *crow-form* que je venais d'achever après beaucoup de peine. Je suis nanti d'un salaire que ma mère m'enseigne à considérer comme un budget. Il devra désormais me permettre une autosuffisance, aussi large que possible. Je verse donc une pension à ma famille, cela ne suffit pas mais me donne l'agréable sensation du sevrage moral.

Parallèlement, je satisfais aussi bien que possible aux appétits de mon esprit. Dans l'ambiance chrétienne de la maison, je rencontre des textes religieux que je ne m'interdis pas de parcourir. Vingt mois d'absence du milieu musulman ont émoussé ma résistance. Celle-ci s'est muée en tolérance, d'autant plus que j'admets, comme le dit souvent ma mère, que mauvaises gens et bonnes gens sont dans toutes les religions et que seules les vertus profondes sont le signe du divin. J'ai entrepris l'étude de l'histoire et de la philosophie grecques. Je découvre aussi la merveilleuse poésie d'Homère que les études scolaires m'avaient dénaturée au point d'en faire une élégante parlote, stupide et rébarbative. J'associe ces attributs de la matrice de la civilisation occidentale au tourbillon de la musique, aux autres arts, aux Romains qui, après m'avoir fasciné comme organisateurs, finissent par m'irriter par leur boulimie d'espace. La philosophie grecque me fait l'effet d'un labyrinthe dans lequel j'ai du plaisir à me perdre, d'Héraclite à Épictète. Socrate retient mon attention, tout spécialement. Je ne sais pourquoi je l'associe à la sonate dite *pathétique* de Beethoven.

J'ai enfin la joie de pouvoir louer un piano et satisfaire ainsi le désir exacerbé de jouer d'un instrument.

Mon travail me permet aussi de payer les leçons de musique que me donne Monsieur Ibanez.

Tout mon temps libre passe au clavier, entre la rigueur des règles musicales auxquelles j'ai du mal à me soumettre et la rêverie d'interminables improvisations, moyen merveilleux d'abolir le temps.

Nouveau chrétien

Monseigneur l'évêque gravit dignement les marches de la cathédrale d'Oran. Les prêtres lui font escorte et nous sommes quatre adolescents, vêtus d'aubes blanches, porteurs des insignes de son pouvoir. Déjà le grand orgue fait vibrer le vaste édifice plus que comble. Le prélat s'avance dans l'allée centrale sur laquelle a été déroulé le grand tapis et se dirige vers le chœur illuminé. Mon enthousiasme est sans mélange et je sais que, quelque part dans la foule des fidèles à laquelle je fais face auprès de la plus grande autorité catholique du pays, une femme doit être livrée à son émotion, le missel ouvert à la page du jour. Bien que mon baptême fasse déjà partie du passé, son importance dans la famille ne semble pas devoir diminuer. Comment y suis-je arrivé ? Il semble que ce soit dans une demi-conscience. J'avais entrepris l'étude de l'histoire générale des religions de Mircea Eliade. Cela m'amena à m'intéresser à l'Ancien Testament dans lequel je trouvai une grande analogie avec la tradition musulmane. Puis ce fut l'Évangile qui m'apparut tout d'abord comme un conte merveilleux. Je restai durant des mois à baigner dans la vie du Nazaréen, à consulter les commentaires et même à lire de l'histoire romancée du genre *Quo vadis ?* de Sienkiewicz. Le milieu familial étant une terre féconde propice à la germination du nouveau sentiment religieux, ma nouvelle foi n'eut aucune peine à s'épanouir. L'édifice religieux pour lequel j'avais la plus profonde aversion devint pour moi le lieu essentiel. C'est ainsi que je fis la connaissance des prêtres de la cathédrale ainsi que de jeunes assidus du culte, plus ou moins attirés par la prêtrise, et qui devinrent mes amis. Durant toute ma vie de catéchumène, je n'avais qu'une préoccupation : le Christ. Cette fois, je me sentais coupable non pas de renier la foi de mes ancêtres, mais de ne point aller propager parmi eux celle du fils de Dieu. Mon esprit exalté de démesure me commandait les actes les plus invraisemblables pour travailler au règne de celui qu'on a cloué sur une croix.

Dans la fièvre des jours, j'attendis le baptême pour substituer au nom de Rabah celui de Pierre. Ainsi, l'œuvre est achevée, tout a été modifié, l'intérieur comme l'extérieur, je ne sais plus ce qui subsiste d'originel sinon la morphologie et de vagues atavismes… Je suis transporté par le fleuve qui va son chemin, invariable. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'être sincère et je n'ai pas besoin de m'y efforcer.

Voici que les événements sont devenus guerre. Les journaux véhiculent les nouvelles les plus tragiques. Le mot *événement* s'est peu à peu retiré pour laisser apparaître une réalité infiniment moins ambiguë. Les soldats tuent, torturent, mutilent, les fellagas en font autant. Des bombes blessent, tuent des civils, il y a des meetings sur les places publiques. Certains de nos voisins vont assurer la garde toutes les semaines.

Kader n'est plus revenu travailler, il vivait depuis quelque temps dans la crainte. Nous faisons à son sujet toutes sortes d'hypothèses et finissons par le soupçonner d'avoir rejoint le maquis. Vraiment, je ne comprends pas cette guerre, je ne comprends pas ces hommes à l'allure martiale qui vérifient mes papiers, tournent en dérision ce qu'ils supposent que je suis, avec leurs rires grossiers, le cou enflé de suffisance. Mon français sans accent les déconcerte, parfois quelque connaissance se porte garante : c'est untel, il est chrétien ! Je n'ai pas honte, je suis chrétien et c'est tout ce qui importe, tant pis si cet état suffit à me placer *au-dessus de tout soupçon.*

Monsieur Carmona a fini par me mettre à la porte. J'ai fait preuve, il est vrai, de désinvolture à la reprise de mon travail après des vacances : quatre jours de retard ! Je suis las de tout ce qui n'est pas musique, littérature et religion. Mais je ne peux évacuer la nécessité de subvenir à mes besoins. Monsieur Pérez, mon ancien collègue, s'est retiré de chez Carmona pour travailler à son compte. Il a loué un grand appartement qu'il aménage en laboratoire. Il m'embauche, mais au bout de quinze jours je sais qu'il n'a pas l'intention de me payer.

Je traîne péniblement dans la ville à la recherche d'un emploi. Mes belles sensations d'autonomie se sont évanouies et je suis bien obligé d'éprouver l'âpreté de la vie. Je me sens comme destitué de ma propre forteresse, mutilé dans ma rêverie. Je mesure ma vulnérabilité et, par contrecoup, retrouve comme une oasis dans le désert du quotidien, toute la valeur protectrice de ma famille. Je me suis cru aigle altier, maître des cimes, et me voici quémandeur de nécessité, face à des gens sérieux, d'une espèce morale bien différente de la mienne. Leurs portes se refermant sur mes talons sont encore plus féroces que leurs voix. Il reste les rues dans lesquelles je ne retrouve plus la saveur des filles qui passent ; j'ai perdu même le droit de contempler leur souple démarche dans des toilettes magnifiques. Les prêtres à qui je me confie me parlent de prière. Je prie avec toute la force dont je suis capable et, dans cet acte, je retrouve la cohérence. « Ne crains pas. » Qu'ai-je donc à craindre, puisqu'il me reste gîte, couvert et affection ? Mais il y a l'impérieux besoin de tenir seul sur ses jambes.

Monsieur le directeur de l'agence de la Société Générale de Banque me fait venir dans son bureau :

— Votre dissertation sur *initiative et obéissance* est remarquable. Elle a retenu spécialement l'attention du siège qui m'a chargé de vous suivre tout particulièrement. Vous semblez pouvoir exceller dans les relations publiques. Par contre, en mathématiques, vous avez de grandes lacunes à combler, vous devrez suivre les cours du soir organisés par l'établissement en vue de vous perfectionner. Si vous travaillez bien et si vous êtes sérieux, je peux vous garantir une bonne situation. Vous aurez à passer dans tous les services afin de vous familiariser avec toutes les opérations bancaires, après quoi nous aviserons.

— Bien, monsieur le directeur !

Et j'avais envie d'ajouter : merci de me réhabiliter à mes propres yeux.

Je ne me rendais pas compte à quel point ce lieu m'était contraire. J'allais bientôt constater que cet élément ordonné, structuré, domaine des chiffres et de la finance, m'était aussi défavorable que l'eau à un chat. Cependant, ma nouvelle situation, si elle ne me donnait pas pleine satisfaction, me permettait néanmoins de relever un peu la tête. Le directeur est un homme pieux et, bien que pilier d'église comme moi, il maintient entre nous une respectable distance que n'abolit pas non plus notre goût commun pour l'art lyrique comme en témoignent nos rencontres à l'Opéra. Un léger et lointain salut, et c'est tout. Demain, nous ne parlerons ni de *Carmen* ni d'Othello*,* notre dialogue, si jamais nous en avons un, concernera des chiffres et des opérations bancaires. Mais monsieur le directeur, en bon chrétien, veille sur son jeune et singulier coreligionnaire. Décidément, ma conversion, si je ne la vivais avec la plus profonde authenticité, ressemblerait à une opération aux multiples avantages matériels.

Les rues de la ville sont pleines de soldats *français de France.* Ils déambulent dans leurs uniformes comme des héritiers légitimes de la terre qu'ils sont venus défendre. Les *pieds-noirs* auprès d'eux perdent leur éclat, pour un peu on les assimilerait aux Arabes et aux Juifs traditionnels avec leur grande barbe, leur démarche d'Ahasvérus et leurs obscurs petits négoces. Ils ne semblent plus avoir de lien avec leurs congénères bourgeois, professions libérales ou grands commerçants de la ville. Les indigènes se cantonnent dans leurs quartiers, les Européens en font autant. Chacune des communautés vit en assiégée et en assiégeante, la rupture est quasi matérielle. Les rares Arabes qui s'aventurent dans le quartier européen se hâtent en rasant les murs. Je reste à peu près le seul pour nourrir les suspicieux

regards.

Le pays est devenu le lieu de tous les possibles. Ainsi Chantal Ramirez, la petite dactylo d'un agent d'assurance, jolie et stupide, a su, par je ne sais quel miracle, plaire à un officier à particule. Elle me présente son fiancé : prestance, distinction, éducation et, même, culture. Chantal habitait avec sa mère dans une pièce unique où elles avaient, tant bien que mal, réussi à concilier la cuisine, le repas, le séjour et le coucher. J'examine le couple avec ahurissement !

Monsieur de… m'invite au café et, tandis que nous échangeons, Chantal n'a d'yeux que pour son fiancé. Monsieur possède un manoir en Bretagne. Dans cette étrange union, je ne savais lequel des deux était la proie de l'autre. Après tout, les conventions ne sont pas toujours le reflet de la sagesse, et entre Chantal et son fiancé il y a peut-être plus de promesses qu'entre gens aux mœurs conformes.

J'ai fait quant à moi de nombreuses connaissances parmi les nouveaux venus métropolitains. Luc, garçon de café au *San-Remo,* avec ses lunettes en cul-de-bouteille, grand amateur de femmes, mais d'une façon si injurieuse pour ce sexe que cela m'oblige à établir entre lui et moi une sorte de barrière morale lorsque la conversation dérivait vers ses sujets préférés. Sa dialectique me révèle assez vite un adepte de Sartre. Son existence, je l'apprends en le fréquentant, est une sorte de capharnaüm où il est le seul à se retrouver. Les deux rigueurs, musulmane et chrétienne, qui ont nourri mon caractère, le font se détourner peu à peu de moi pour chercher un meilleur stimulant à ses grivoiseries.

Daniel, lui, avait un grade relativement élevé dans l'armée. Dans le civil, il sortait d'une école supérieure de commerce. Bon camarade, bien que profondément soucieux de ses intérêts. Sa philosophie était très simple : le monde est un vaste marché dans lequel si on n'est pas profiteur, on est imbécile. Il appliquait ce concept avec un naturel désarmant, témoin l'échange qu'il voulut me faire de sa montre en métal ordinaire contre la mienne, plaquée or. Mon comportement de garçon *bien élevé,* chaleureux dans ses relations, dut l'encourager à tenter la chose. Cela me déçut profondément, il s'en rendit compte et essaya de rafistoler… L'incident n'eut pas de prolongement apparent, mais ébranla fortement l'enthousiasme spontané que j'avais pour les Français de France. Mon incorrigible instinct d'idéaliste en fut encore une fois pour ses frais.

Cette civilisation est-elle pour l'homme ?

La joie de mes parents est éclatante, la maison en est toute bouleversée. À l'angoisse profonde dans laquelle ils s'enfonçaient comme tout le monde au fil de la guerre succède l'espoir d'une solution, d'une résurrection des valeurs qu'ils estimaient défuntes depuis que l'incohérence, les tergiversations, les hésitations, les déconvenues s'étaient substituées au gouvernement lucide et déterminé que chacun attend maintenant avec impatience. Mon père et ses compagnons avaient naguère tracé une grande croix de Lorraine sur un rocher du désert. Je me souviens aussi de réunions tenues chez un Arabe, ancien combattant, inconditionnel de De Gaulle, mais tout cela n'avait pour moi qu'un intérêt mineur et aurait disparu de ma mémoire si je n'avais vu à maintes reprises mon père se lancer dans des diatribes contre un certain Pétain, et dans le même temps louer l'homme du 18 juin. La conviction de mes parents était telle qu'elle finit par déteindre sur moi. Mon opinion toute subjective me rallia à la cause, mais d'une façon plus contenue, comme lorsqu'on rit de concert sans avoir compris la plaisanterie. Emporté par le torrent d'enthousiasme, me voici brandissant mon petit drapeau par la fenêtre de la voiture qui processionne dans la ville en donnant de l'avertisseur : « Al-gé-rie-fran-çai-se ». Européens et Arabes s'efforcent de fraterniser, enserrés dans le V des grands bras s'élevant vers le ciel. L'homme qui dit les avoir compris a tout d'un coup hérité leur confiance. L'acrimonie semble avoir fui devant les hymnes galvanisateurs. La liesse générale ne laisse plus de place au doute. Le douloureux problème va recevoir sa solution.

Après l'espoir, la meule des incertitudes s'est remise à tourner pour user les convictions les mieux trempées. Les jours redeviennent insupportables, les combats ont repris dans le bled. Bien qu'ils aient toute confiance en *l'homme du destin* et en son gouvernement, mes parents vivent sur les nerfs.

Le maréchal Juin parle à la radio. Je suis surpris par sa voix. Dans mon esprit, une voix de maréchal de France devrait avoir une tonalité distinguée et virile. Comme à la cantonade, je fais part de ma surprise. Mon père, avec une fureur contenue, me donne vingt-quatre heures pour quitter la maison. Nous savons tous qu'il ne reculera pas. Ce mouvement, que sa bonté naturelle devait lui faire regretter amèrement, était significatif du degré d'exaspération dans lequel nous

vivions. Père et fils se retrouveront plus tard dans l'affection qui, en dépit des apparences, ne s'était jamais ternie.

Me voici orphelin intégral, dormant dans le réduit d'un marchand de bonbons des rues de la ville. Le pauvre homme est dérangé par ma présence, vivant seul dans une pièce unique, il ne sait comment rendre hommage à la belle qui vient le visiter. J'insiste pour dormir parmi les cartons et les boîtes du stock, mais je ne peux m'empêcher d'entendre…

Les chrétiens, *mes frères* de la cathédrale, connaissent ma situation. Je suis surpris puis déçu de constater leur *incapacité* à m'aider. J'ai peur que cette incapacité soit de l'indifférence. Quelques jours plus tard, je suis fixé, il s'agit bien d'indifférence.

« Je te prendrais bien chez moi, mais… » « C'est bien dommage, quelques jours plus tôt… » « Adressez-vous à Untel, cela m'étonnerait qu'il ne puisse… »

Je revois clandestinement ma mère, car son mari est partisan d'une rupture définitive. Elle est marquée par ma disgrâce, écartelée entre la paix de son foyer et ses responsabilités à mon égard.

Je viens de faire la connaissance de l'œuvre de Léon Bloy. Mon adhésion est totale si l'on excepte la forme parfois excessive. Bloy a la folie des prophètes, il a *la mémoire du futur*, il geint ou fulmine à la manière d'un fauve. Je suis touché par la grande tendresse qui *transsude,* comme il disait, de ses colères. Il est indispensable de le lire entre les lignes. Je trouve en tout cas dans ce *monstre* un compagnon précieux sur le chemin d'incertitude et de solitude qui est le mien. L'indifférence de mes coreligionnaires m'a renvoyé à mon exil, et dans le même temps mon adhésion à Jésus-Christ s'amplifie. Il y a dans ma déception des accents de Grieg comme la mort d'Ase. Cela obsède ma poitrine, transporte mon imagination dans un ailleurs idéal, dans un univers inconnu. Je regarde enfin en arrière et, là-bas, au fond d'un océan de dunes, au tréfonds des brumes du temps, une cité dominée d'un minaret blanc se profile, dans le silence du silence. Ma conversion m'a irrémédiablement retranché. Je ne suis plus très sûr que la civilisation occidentale moderne en soit une, dans le sens d'organisation sociale favorable aux individus.

J'ai fait part à Gérard et Georges, mes nouveaux et très chers amis, de la réserve qui commence à poindre dans mon esprit. Nous sommes au San-Remo, devant des consommations. Nous avons pris l'habitude

de nous y retrouver à la fin de la journée. Tchouang Tseu, Platon et sa cité imaginaire et idéale, David Thoreau, Rousseau, Bloy, Bernanos, Gandhi, Saint-Exupéry ont semé le doute. Au destin sans interrogation de l'islam se substitue l'observation inquiète d'un univers ambigu. Georges et Gérard ne sont pas loin de partager mon sentiment. Nous avons de longs entretiens, stimulés par l'honnête désir de voir clair. Mes amis ont des diplômes prometteurs pour leur avenir matériel, mais ne s'en contentent pas. Georges est juif, il rêve de kibboutz malgré l'opposition farouche de sa famille à cette velléité. Sa famille est un enchevêtrement de frères, de sœurs, de grands-pères, grands-mères, cousins, etc. Ils font pression sur lui qui ne doit, à leur avis, songer qu'à reprendre le commerce important de son père. Mais dans les grands yeux bruns de Georges se reflète bien autre chose que le négoce.

Gérard est fils d'un colonel métropolitain. Il accepte mal les événements d'Algérie dont il souffre visiblement. Il pressent la décolonisation comme inévitable, mais, contrairement à Georges, qui souhaite l'évacuation immédiate, il voudrait la voir différer d'une décennie. Cela permettrait selon lui de mettre en place une nouvelle infrastructure. L'Algérie aux Algériens, mais avec douceur, selon un plan bien élaboré qui remettrait petit à petit les leviers de la nouvelle nation aux ayants droit et non pas sous la contrainte d'un incendie social. Gérard ponctue ses paroles mesurées d'un silence qui lui permet de tirer sur sa cigarette. Georges, avec sa volubilité de pied-noir, en profite pour déclencher une avalanche d'arguments, passionne le débat, nous traite d'utopistes, fait mine de s'en aller, se rassoit, en proie à un cyclone verbal qui rend tout dialogue impossible. « L'Algérie libre et tout de suite ! » Puis vient le calme, accompagné des excuses de Georges. J'ai, comme d'habitude, des difficultés à me situer dans cette gabegie sociale. Mon autonomie forcée, si elle m'a coûté bien des désagréments, et jusqu'à avoir faim, m'a mis hors de ma rêverie congénitale. Cette rêverie était une tanière sûre dans les profondeurs de mon labyrinthe psychologique. Le réalisme auquel je dois sacrifier comporte des règles que je n'ai pas assimilées : Algérie française, Algérie algérienne ? N'y a-t-il que ces alternatives ? L'éternel face-à-face des cultures et des races, avec leurs duels incessants ?

Dans le village, nous avions assez de mépris pour les mécréants blancs pour ne leur offrir qu'une face conventionnelle, celle que nous supposions qu'ils souhaitaient. Cette attitude, en limitant nos rapports avec eux, nous faisait oublier qu'ils étaient des occupants. Ce sont des usurpateurs ? La belle affaire ! Arrachons-leur quelques avantages et

laissons-les macérer dans leurs paperasses, leur alcool, leur porc, leurs mœurs de Roumis. Je n'ai entendu parler de libération du territoire qu'une fois, sans trop comprendre ce que cela voulait dire. Puis, peu à peu, j'ai vu notre structure sociale atteinte par les *choses* européennes. Celles-ci séduisirent les jeunes, comme les attributs de la promotion, tandis que certains vieux, comme ma grand-mère, ne cessaient de nous exhorter à la méfiance. Je finissais par envier ceux qui avaient une position claire dans cette affaire algérienne. Certes, si le fleuve de mon destin ne m'avait arraché au rivage de mon pays, je serais demeuré auprès des miens pour me ranger à leur côté, quel que fût leur choix… La cohérence de mon nouvel état m'interdisait l'insurrection autant que l'acceptation du fait colonial.

Un énorme rassemblement a lieu sur la place des Victoires à Oran. Et je crois bien être le seul Arabe dans cette foule envahissant même des rues adjacentes. Je ne suis rassuré que par la présence de mes amis, car les scènes de lynchage ne sont plus rares. Des meneurs de l'O.A.S. déversent à pleins haut-parleurs des discours subversifs contre le gouvernement qui les a déçus et qui aurait même trahi sa propre Constitution. L'espace de Dunkerque à Tamanrasset que leurs rêves avaient submergé n'est plus assuré : il est maintenant question d'autodétermination, de référendum national… La foule, place des Victoires, est là pour manifester sa panique, plus que sa détermination, et se donner du cœur au ventre. Cette foule dont je suis ne comprend pas toujours ce que disent les harangueurs. Cela ne l'empêche pas de ponctuer leurs phrases de bravos et de vivats qui se veulent convaincus, le tout assaisonné de chants patriotiques. Le bon vieux sentiment qui allie le glaive et le sanglot essaie de stimuler encore une fois un peuple en désarroi. Mes amis et moi sommes muets. L'oreille tendue, nous essayons simplement de percevoir les discours.

Il y aura bien d'autres rassemblements, bien d'autres discours, faisant de la ville un navire menacé de naufrage sur un immense océan d'incertitude.

Un bateau pour l'inconnu

Penché sur le bastingage du *Clemenceau,* j'examine avec un petit serrement de cœur la foule compacte sur le quai. Je veille à ne pas perdre de vue deux points, les visages de Georges et de Gérard, je sais qu'eux aussi font inversement le même effort. Expression, voix, toucher, sont abolis, il ne nous reste que le lien magnétique plus fort que tout. Il se nourrit de la substance de la mémoire qu'il creuse sans jamais épuiser. Les bras se sont agités longtemps, tandis que le bateau, dans un imperceptible glissement, quittait le port et gagnait la haute mer. La terre n'est plus maintenant qu'une fresque sur fond bleu. Elle se dissout, n'offre plus de détails où le regard puisse s'accrocher. Lorsque enfin elle s'est évanouie, je prends conscience de larmes qui roulent de mes yeux. Où vais-je ainsi ? Je n'ai pas de destination très claire, sinon la capitale de la France. Je suis vaincu, poussé par des forces inconnues dont Georges fut l'émissaire. Lorsqu'il vint me voir ce matin-là, son éternelle pipe à la bouche, il m'assura qu'il allait y avoir des troubles graves qui auraient pour conséquence l'arrêt du trafic maritime entre l'Algérie et la métropole. Cette nouvelle me pousse à faire rapidement le point.

J'ai quitté la banque depuis deux mois, celle-ci, malgré ma bonne volonté, n'avait cessé de corroder mon caractère, m'imposant déformation contre formation. Je me sentais comme pétri par des mains plaquées or, modelé, purgé de tout mon acquis antérieur afin de laisser la place libre aux concepts relatifs à la finance. Le seul intérêt pour moi était l'accueil des clients, l'observation de leur attitude face à l'argent. Je me souviens du petit négociant soupçonneux qui se met à l'écart sur le comptoir, chausse ses besicles, compte et recompte ses billets avec un soin quasi mystique, les ordonne entre ses mains et ouvre un vaste portefeuille de cuir patiné auquel il confie *la quintessence de la vie.* Une veste s'écarte sur un maigre torse, la poche intérieure engloutit le tout. Chaque bouton est à nouveau fermé comme une serrure. Le rituel s'achève avec la palpation de l'endroit. Le salut est bref, l'homme s'en va un peu voûté, le pas traînant. Ou bien, au contraire, la désinvolture simulée de l'homme d'affaires qui opère avec brio dépôts ou retraits, ou du jeune cadre dynamique dans son costume impeccable. Cet autre est sombre : il vient retirer de l'argent pour payer ses employés, nous avons reçu l'ordre de lui consentir un découvert important. On dit que ses affaires vont mal. Il a l'air absent et opère comme un automate. Quant à cette femme, à

l'avoir très modeste, elle retire de quoi faire face aux petits besoins d'aujourd'hui, son porte-monnaie à pressions se referme sur quelques billets pliés en quatre. Monsieur le directeur éconduit un client au masque tragique avec qui il a eu un long entretien privé. Nous avons deviné la faillite, le désespoir. Cette vieille dame couverte de fourrures, les doigts aux ongles rouges encombrés de bagues, est reçue avec tous les égards par le fondé de pouvoir. Elle laisse dans son sillage un parfum certainement coûteux. Monsieur le fondé de pouvoir feint d'être passionné par son radotage qu'il ponctue de vigoureux hochements de tête. Celui-ci est un indigène avec qui on fait preuve de condescendance. Cet autre encore ne comprend pas pourquoi on ne veut pas lui donner d'argent. On lui explique que son compte n'est pas approvisionné. Il insiste, le gardien le menace, le pistolet à son côté est dissuasif. Ici, monsieur le directeur se dérange pour accueillir à la porte un groupe de messieurs à manteaux et chapeaux, accompagnés d'un secrétaire obséquieux. La délégation disparaît dans le bureau directorial, on commande des rafraîchissements. Monsieur le sous-directeur est invité à la conférence, un mot d'ordre circule : ne pas déranger… Le monde entier est là, dans ce théâtre où je ne suis qu'un machiniste, et un mauvais machiniste. Il me manque l'enthousiasme, mes calculs sont souvent faux, j'oblige ainsi mes supérieurs à tout reprendre. Ils ne comprennent pas, car j'ai la réputation de n'être pas bête…

J'étais étonnamment serein, ce matin-là. Le réveil a sonné comme d'habitude et je ne me suis pas levé. J'ai soigneusement bourré ma pipe et laissé tourner les aiguilles sur leur cadran. D'habitude, ces aiguilles me harcèlent, vite habille-toi, vite déjeune, vite, vite !

La veille, j'étais allé au bordel avec des gens du petit restaurant où j'ai pris demi-pension. C'était la première fois que je mettais le pied dans ce genre d'établissement. À la fin de la visite, mes camarades étaient abasourdis par mon inflexible abstinence. Je ne leur avais pas spécifié que seul m'intéressait l'aspect institutionnel en quelque sorte. L'intérêt que je portais au beau sexe leur interdit de conclure à une anomalie. J'appris beaucoup ce soir-là et j'éprouvais, sans l'avouer, plus de tendresse que de désir pour ces filles. L'une d'elles m'offre une *consommation* gratuite pour me remercier de lui avoir parlé comme à un être humain. Je remercie et diffère l'offre avec l'intention de ne pas *l'honorer.*

Le sort en est jeté, tant pis pour les risques, ma démission rédigée et postée, je vais au café. Je me sens un autre homme. Georges, comme d'habitude, se décarcasse pour me trouver un emploi. C'est difficile. La conjoncture n'est guère favorable à l'embauche. Un ami finit par me trouver un travail aux écritures dans une boucherie. Mon

collègue Moujid, affecté à la préparation en arrière-boutique, est un Arabe ancien militaire, les bras tatoués, le visage cousu de cicatrices : le baroudeur tête brûlée, grand et sec. Il m'énonce les morceaux préparés : aloyau, gigot, épaule, collier, plat de côtes, filet, etc., et je dois les noter sur un grand livre. Le patron et madame servent à la boutique, aidés d'un employé. De temps en temps, ils font une incursion dans mon antre paperassier pour consulter les registres. Ils ont des sortes de courtiers arabes qui font les achats des bêtes dans le bled. L'un d'eux discute avec Moujid et, tout à coup, le ton monte jusqu'aux insultes vociférées par Moujid qui vient de se saisir d'un immense couteau. La frousse au moins égale à celle du courtier me cloue sur ma chaise. L'agressé se réfugie auprès de moi en claquant des dents, même dérisoire, je suis un rempart. Tout à coup un cri de femme. Surgie dans cette scène diabolique, elle écarte les bras et arrête Moujid au moment où l'horrible couteau allait plonger dans le corps tremblant. La patronne, avec un cran inattendu chez une femme presque lymphatique, fait front. La voix enjoint, exhorte, supplie, puis calme en s'adoucissant. Le fauve recule comme dompté. Tous les employés de la maison se serrent dans le petit bureau. Pour ne pas ranimer la querelle, on fait silence, on évite les questions. Je devais quitter cet univers de couteaux et de sang au bout d'un mois, après avoir donné comme motif mon départ pour la métropole. Je réclame mon salaire, on me dit de revenir. Je reviens, il n'y a personne. On est désolé de n'avoir pas pensé à aller retirer de l'argent à la banque… Georges me fait une avance, à charge pour lui de percevoir mon salaire auprès de Monsieur Chouraki, mais il n'y parviendra pas. C'est avec cette ambiguïté que je quittai l'Afrique. Et au milieu des gens en larmes qui n'ont plus confiance en cette terre, j'ai au cœur une ardente prière et la certitude que tout ira bien. Je m'en remettais entièrement à la Providence.

J'ai conscience de mon isolement intégral, les deux communautés qui jadis m'écartelaient dans la petite cour de l'école s'étaient détournées de moi, me laissant à ma solitude. Je feuillette le petit carnet où j'ai assemblé quelques adresses glanées çà et là auprès de connaissances et susceptibles de m'être utiles dans la capitale. Cet aléatoire mémento est le seul pouvoir matériel que je possède pour conjurer les périls de mon aventure.

TROISIÈME PARTIE
Quelques années dans la ville de Paris

La solitude est ici fondamentale

La solitude est ici fondamentale, elle est le matériau essentiel dans ces grandes rues désertes et froides de minuit. Dans ces rues à éclairage blafard tombaient des lumières incertaines. Un crachin visqueux entretient le lustre funèbre des trottoirs et des véhicules alignés comme des cadavres d'insectes apocalyptiques. À droite et à gauche, deux falaises de briques et de pierres aux fenêtres aveugles. Le regard gravit ces degrés muets, s'élève, s'élève, puis se heurte au ténébreux couvercle que l'on suppose être le ciel. Le boyau s'allonge, perspective sinistre, ponctuée de halos de brume. Pour me rassurer, j'essaie d'imaginer la vie nichée derrière les volets clos. De temps en temps, un véhicule trouble pour un instant le silence et, dans l'indifférence, disparaît, se dissout. Les chaussures frappent le trottoir quadrillé de dalles. Le pas solitaire qui est le mien traduit la plainte qui m'habite. Le métro fatigué m'a laissé choir comme un objet sans valeur. En cette heure tardive, nous n'étions que trois ou quatre dans la voiture. Contrairement au réflexe de la plupart des espèces, nous nous dispersâmes comme par pudeur dans la boîte à roulettes qui s'était refermée sur nous. L'isolement devient presque insoutenable, cela me donne envie de m'approcher de ces gens, mes semblables, de leur parler. Mais je sais que ce geste leur paraîtrait suspect, les effraierai même ? peut-être. Ici l'inconnu est porteur de maléfice et encore davantage si ses traits attestent qu'il est barbare…

L'une des adresses de mon petit calepin m'a conduit vers des pères jésuites. À tous mes malaises d'étranger s'ajoute la pesanteur d'une valise cabossée où sont réunis mes modestes effets. Le portier est un vieillard souriant, des reflets d'indulgence animent des prunelles bleues. « Oui, je veux voir le Père Bertrand de la part du Docteur Rousset, mon parrain. » Le vieillard disparaît un instant. De l'un des couloirs arrive un homme en soutane noire. Son allure générale est ascétique, son visage maigre s'orne d'une barbiche d'Asiatique. L'accueil est chaleureux, l'échange dure une demi-heure, après quoi un frère me conduit au fond de la cour où une chambre m'a été attribuée. Le Père Bertrand me remet un plan de la ville, m'initie à l'utilisation du réseau métropolitain. Tout cela me paraît d'une complexité effroyable, mais je me dis que tous ces gens qui grouillent dans la ville s'en accommodent et semblent se mouvoir malgré tout avec une certaine aisance dans l'ordre minéral des rues et des couloirs. Je devais m'en sortir avec l'habitude. Ici les signes anonymes

remplacent la relation, mais il faut savoir les interpréter. Le langage est partout sous forme de cendre. Les mercantis en tartinent les murs. Tous les signes ne sont que des invitations à acheter, à voir, à connaître, à donner son argent de mille façons.

J'ai fini par trouver une chambre à louer dans une rue tranquille. Mais je sais que sans la recommandation du Père Bertrand je n'aurais pas eu accès au petit immeuble propret. L'ambiance est ici feutrée, je sais que d'autres pensionnaires, étudiants surtout, occupent les chambres au-dessus de la mienne. La discrétion étant de mise, je les ignore et ils m'ignorent. Nous sommes réduits à nous entre-imaginer. De temps en temps, cependant, une rencontre dans l'escalier, un salut très bref. Le règlement interdit de faire la cuisine, il n'y a d'ailleurs pas d'équipement à cet effet.

J'ai trouvé un emploi de magasinier dans la proche banlieue parisienne. L'inconvénient majeur reste la distance : une heure de métro et de bus, mais je compense cela par un grand appétit de lecture. Le spectacle de la ville a fini par me lasser, les gens s'entrecroisent sans beaucoup se rencontrer. Aussi suis-je acculé à l'évasion par les livres. Je retrouve un peu les êtres humains à mon travail et parfois la douceur parmi les frustes ouvriers. Je n'ai plus d'argent, je finis d'user les vêtements de mes jours de *gloire,* cela malgré tout me donne un reste d'apparence. Le directeur du personnel qui m'a reçu constate une distorsion entre ce que je parais et mes qualifications utiles à peu près nulles. Il est embarrassé pour me dire qu'il n'a pour moi qu'un travail d'O.S. Mais, par reconnaissance pour la dame qui m'a recommandé et qui l'avait secouru pendant la guerre, il hausse légèrement la base de mes appointements.

Avec nos chariots parcourant les couloirs, nous avons l'impression de nous livrer à un jeu étrange. J'ai une affection sans mélange pour mes camarades et ils me la rendent si bien que l'un d'eux devine que je n'ai pas le sou et me prête une somme à lui rendre en plusieurs versements selon les possibilités. Le geste est d'une telle authenticité que l'émotion m'étreint. L'autre m'invite à passer la fin de semaine chez lui, un autre encore glisse discrètement quelques présents dans mon armoire métallique. Le contremaître est seul pour contrebalancer tous ces sentiments par une rancœur injustifiée. Le visage éternellement marqué par la mauvaise humeur, il use de ses pouvoirs pour engueuler tout le monde et moi en particulier. Pour des raisons qu'il est seul à connaître, Monsieur Langlois me déteste, me méprise. Je fais comme tout le monde, je laisse passer l'orage et réserve mes commentaires indignés et mes ressentiments aux réunions clandestines et improvisées que nous tenons dans quelque recoin de l'immense magasin. Tout le monde a une plainte contre Langlois : l'enfoiré, le

con, etc. J'éprouve pour la première fois ce sentiment atroce, pernicieux, générateur de toutes les lâchetés que suscite la crainte de perdre son emploi. J'ai du dégoût pour moi-même et une révolte sourde contre les organisations qui nous contraignent à exhiber nos bassesses. Il ne nous reste que la conspiration par la mauvaise volonté puisque notre travail n'est pas honoré. Nous décidons d'en faire le moins possible, tel est le mot d'ordre respecté par tous. Langlois fulmine, trotte d'un bout à l'autre du magasin, le béret de travers, sa blouse blanche traînant derrière lui comme pour l'exhorter au calme. Nous finissons par lui imposer notre façon. Mais il semble que cela ne soit pas sans conséquence pour lui-même. Nous le voyons souvent dans le bureau du directeur du département *pièces détachées,* comme sur une scène de théâtre où se jouerait une pièce tragique. Monsieur le directeur, les coudes sur le bureau, les doigts joints, écoute, regarde des papiers, donne la réplique, fait lire ce que nous soupçonnons être des chiffres. Bref, il passe un savon à Langlois. J'ai du mal à partager la satisfaction de mes camarades, la stupidité dont il est affecté lui tient lieu d'excuse. Tout à l'heure, dans la cantine, des hommes et des femmes entoureront des tables de formica. Se regroupant spontanément selon leur rang, leur spécialité : ceux du bureau d'études dans leur blouse blanche, ceux des services administratifs, les petits directeurs ajustant leur cravate et leurs lunettes avec leurs mains lisses d'infirmière. Ils se donneront la contenance de *cerveaux* et feront tout pour être perçus comme tels. Plus loin se tiendront les ouvriers de l'atelier mécanique avec leurs doigts épais que la pâte nettoyante n'a pu délivrer tout à fait du cambouis. Les thèmes de conversation seront variés d'une table à l'autre ; nous parlerons pour parler, de tout et de rien, le vin finira par donner l'illusion de la vie. Du bourdonnement général dans la grande ruche ripolinée fuseront de temps en temps des rires qui font mal. Je n'arrive pas à me délivrer de l'idée que tout cela ressemble bien à une incarcération.

Première insurrection

Quelques mois, voire quelques jours, ont suffi à me désillusionner complètement. La France, perçue à travers son histoire, ses écrivains, ses mystiques, ses artistes, n'a rien à voir avec sa réalité vécue. La France, fille aînée de l'Église ? Qu'est-ce que cela veut dire maintenant ? Toute cette organisation rationnelle, les beaux monuments, les immeubles cossus, les rues et les trottoirs balayés, le rationalisme incarné dans chaque chose, ont pour moi l'allure et les effets du fatras. Le christianisme qui reste ma principale passion, m'aide à donner un sens. Je suis des cours de *missiologie* donnés à la Cité universitaire car je suis convaincu que l'événement essentiel de l'histoire humaine reste dans l'impact du message évangélique sur la planète. Le processus de *christisation* de la création donne à mon sentiment religieux la cohérence qui lui est nécessaire dans la nouvelle conjoncture. La projection vers le point Oméga de Teilhard de Chardin ordonne la notion du devenir. En dissipant toute idée de hasard. Le mouvement acquiert une structure, intègre l'histoire événementielle à l'intention. Il ne s'agit plus de deux lignes historiques parallèles dont l'une serait transcendante et intemporelle et l'autre dérisoire et finie, mais bien d'une multitude de voies vers un point de convergence. Le sens est dans le terme, mais aussi dans toute la dynamique. Cela satisfait l'esprit, mais la transposition à la réalité immédiate n'abolit pas toute perplexité. J'ai de la peine à donner une valeur de signe au grouillement urbain. Esclave comme tout le monde de mon droit à l'existence, j'ai parfois une révolte contre le fait d'exister avec une règle du jeu à l'énoncé de laquelle je n'ai pas participé. Je tiens à Jésus-Christ comme garant du sens que je ne peux donner moi-même et substitue la confiance à l'incompréhension.

Je continue à m'intéresser à la philosophie à laquelle je consacre beaucoup du temps que me laisse mon travail. Je suis à l'affût de tous les cours libres qui se donnent dans la capitale. La musique reste le domaine négligé, faute de moyens, mon salaire ne me permet aucun *superflu* si je puis dire. L'utilitarisme étant le fondement de ce monde, toute activité qui ne produit pas est une perte de temps, sauf pour quelques privilégiés. Faute de la pratiquer, je continue à baigner dans la musique par la lecture des biographies des musiciens. De temps en temps, je m'offre un concert. Mais je reste insatisfait, comme mutilé d'une dimension si indispensable à mon équilibre. Malgré les nombreuses personnes que je rencontre à diverses occasions, je reste

seul, chacun semble d'ailleurs seul. Les gens vivent au milieu de bulles invisibles. J'ai cessé de croire que les églises pourraient être un lieu où l'étranger peut vivre la fraternité. Je commence à en ressentir comme un dégoût. Et pour la première fois depuis longtemps, j'éprouve la nostalgie de la chaleur des sauvages que j'ai laissés là-bas, à une distance que je ne puis évaluer, car déjà ma mémoire est une nébuleuse sans points cardinaux.

J'ai eu des nouvelles de Gérard. Il fait de l'alphabétisation dans les favellas brésiliennes. Son enthousiasme est d'autant plus puissant qu'il n'en parle pas directement, mais en décrivant sa vie avec simplicité, il le laisse transparaître. Il m'invite à le rejoindre, la tentation est forte. Cette invitation a l'effet d'une fenêtre qui soudain s'ouvre pour laisser pénétrer de l'air frais dans un lieu confiné. J'avais fini par ne plus imaginer d'issue à ma nouvelle existence.

« La misère est ici une matière, me dit Gérard. Je suis étonné de l'accepter comme tout le monde. Avant de m'y intégrer complètement, le ressentiment contre les spoliateurs m'étouffait. Je ne rêvais plus que d'explosifs et de sabotages au risque d'en périr, avec même l'espoir d'en périr. Mais lorsque je rejoignais *les miens,* tout cela se dissipait. Je ne suis pas dupe de moi-même : fils d'officier supérieur, bien pourvu en diplômes, mon choix est un artifice, un luxe inverse. Quelqu'un m'a dit que les nantis peuvent en plus s'offrir de la bonne conscience comme on s'offre un vêtement de soie ou une pierre précieuse. Il n'a pas tout à fait tort. Je ne sais qu'une chose avec clarté : je n'accepte pas le monde tel qu'il est. J'ai en moi, de ce fait, une insurrection permanente avec laquelle je dois composer. Dans mon labyrinthe, trois issues : la première, faire ce pour quoi j'ai été programmé : bon salaire, petite famille, l'ordre ! ?… Deuxième issue : la révolte ouverte dont je sens les prémices en sourde germination. J'apparaîtrai alors comme porteur d'idées rouges et il n'y a pas de pire répression que celle qui vous catalogue, elle vous enferme dans votre casier et c'est de nouveau l'ordre. Troisième issue : la sublimation, on est secourable. Dans le naufrage général, on prête un coin de son épave à d'autres pour une idée censée transcender, cela est aussi une cohérence, j'y trouve mon compte, faute de mieux. Je viens aux hommes dont je m'occupe pour être aidé. C'est du troc, voilà tout. »

Une commune victoire

En ce temps-là, je couvais donc soigneusement et secrètement l'idée de rejoindre Gérard au Brésil pour participer à son action. Ma vie à l'usine m'était devenue de ce fait supportable à cause de son caractère provisoire. Mon regard sur les êtres et les choses se faisait plus tranquille, sans doute dénué de réprobation, face à la condition qui nous était faite. Je sentais aussi une légère modification de l'attitude de mes camarades depuis l'incident qui eut lieu un matin.

Monsieur Langlois, comme d'habitude, s'adresse à moi comme à un esclave. Assuré d'être obéi, il ne se tourne même pas vers moi pour me donner l'ordre de… Il adopte le mode braillard et désinvolte de quelqu'un qui ne doute pas de la puissance de son verbe pour faire se mouvoir ses subordonnés. Assis devant une table pour je ne sais quelle tâche, je ne bronche pas.

— Mais, vous êtes sourd ou quoi ?

Silence.

— Vous vous foutez de moi ? !

— C'est à moi que vous parlez ?

Le visage du chef se congestionne sous l'effet du délit de lèse-majesté. Déjà, les mains tremblent d'indignation.

— Désormais, monsieur Langlois, si vous voulez que nous travaillions ensemble, vous ne vous adresserez plus à moi comme à un chien. Nous en avons tous marre de vous entendre gueuler après nous du matin au soir. Vous n'êtes pas à l'armée ! Et vous avez plus besoin de nous que nous de vous…

La stupeur est telle que le chef ne sait plus que dire. Les vociférations avaient ameuté tous les magasiniers qui, silencieux, suivaient à travers les vitres le déroulement de la scène pour le moins inattendue. Ma fureur contenue me permet à peine de lire sur leurs visages interloqués une sorte d'approbation prudente, la promesse circonspecte de leur appui.

Monsieur Langlois, revenant à lui, prend conscience que nous sommes le point de mire d'un nombre croissant de spectateurs et m'enjoint de prendre la porte. Je lui réponds que je n'en ferai rien et

qu’il ne lui reste qu’à m’y mettre de force. Après quelques esquisses de gestes de videur de cabaret, tremblant de rage, c’est lui-même qui s’en va, propulsé vers les bureaux du grand patron par le cyclone de l’indignation. Après un temps mort où je n’ai pas de mal à imaginer le verdict exigé par Monsieur Langlois, je suis convoqué par une sorte d’évêque de notre besogneuse église. Celui-ci empruntait toujours le même chemin, ne pénétrait jamais dans notre univers de cambouis et de poussière. Toute dignité en avant, il nous regardait comme des objets contingents. Je suis convaincu, en pénétrant dans son antre, qu’il va me donner mon congé. Je suis invité à m’asseoir et à m’expliquer. Ce que je fais, avec la certitude que cela ne servait à rien.

Ma punition allait surtout être dans le fait de ne plus revoir Michèle aussi souvent. La petite secrétaire des P.O.M. (Pays d’Outre-Mer), avec ses grands yeux verts, ses cheveux noirs bouclés, sa fraîcheur et sa réserve dans ce monde de triste exubérance, de paperasse et d’huile de vidange, incarnait pour moi un fragment de poésie. Monsieur Mimart, plus conciliant que je ne l’espérais, m’impose simplement un exil de quinze jours. J’irai donc participer à l’inventaire d’une usine en liquidation à Saint-Denis. Pendant ce temps, Monsieur Langlois aura recouvré son calme et les choses pourront reprendre leur cours normal. D’autre part, le nécessaire sera fait pour inviter le contremaître à la modération. Ainsi fut fait. À mon retour, mes camarades m’accueillirent avec chaleur et Monsieur Pioche suggéra même de me mettre en avant pour la délégation syndicale. Tout ce qui importait pour moi était de revoir ma chère P.O.M.

Cet incident, somme toute banal, est des plus instructifs, comme le furent ceux que je vécus dans les écoles. Notre enfermement, nécessité faisant loi, permet tous les arbitraires. La hiérarchie est basée sur la force, la ruse, le savoir, l’ambigu, la roublardise. L’enfermement exacerbe toutes les misères que nous recelons et aussi, bien sûr, quelques *vertus*. Le choix productiviste est lui-même un arbitraire où il n’est pas possible que naisse le principe : « Plus de pouvoirs, plus de devoirs ». « Le chef est celui qui va le premier à la mort », disait un Peau-Rouge. Mais il y aurait tant à dire sur ce chapitre !

Entre le chef et moi s’est instauré un ordre d’une nature différente. Monsieur Langlois reconnut mon droit, me respecta et, par la suite, regretta sincèrement mon départ. Je perçus ce nouvel ordre comme une commune victoire.

Une fenêtre ouverte sur le ciel bleu

Comme je l'ai déjà dit, Michèle incarnait pour moi une sorte de fraîcheur. Nous nous sommes presque immédiatement accordés sur le même projet fou et cela fut un miracle. Notre comportement, en peu de temps, devint celui de quelque schismatique injustifiable et nous conduisit vers monsieur le directeur de l'école de bergers de Rambouillet qui nous reçut avec beaucoup d'amabilité.

Oui, je pouvais être formé, les bergers devenus rares, nous explique-t-il, sont en général très recherchés et bien rétribués. Cependant, la formation n'est pas gratuite et la somme demandée est pour nous des plus dissuasive. Ce fut le tout premier obstacle dans ce que notre entourage appelait une lubie, une sorte de feu de paille qui n'allait pas tarder à s'éteindre. Nous étions assis à une table de la cantine : le formica, une nourriture grasse sans saveur, un matériau pour se remplir, neutre, ni coupable ni innocent. Michèle et moi avions maintenant la certitude que désormais nous cheminerions ensemble. Notre goût pour les parcs, la rivière où nous allions faire des promenades en barque, et surtout la connivence profonde, la soif commune de faire de nos vies quelque chose de non conforme aux diktats sociaux.

Tout au long de mon cheminement, j'ai préservé les mêmes goûts, les mêmes *valeurs,* les mêmes préoccupations. La musique, le théâtre, la littérature, le christianisme. Je partageais toutes ces choses avec Michèle, cela nous assurait une certaine douceur au milieu de la brutalité matérialiste.

Maintenant que nous avons un projet, une sorte de fenêtre ouverte sur le ciel bleu, il fallait l'atteindre, elle nous paraissait selon les jours à portée de main ou bien élevée, inaccessible. Notre entourage, voyant la persistance de ce qui ne lui semblait qu'une amusette propre à meubler un peu de temps, commence à nous considérer avec inquiétude. Aux vagues paroles sans consistance, fioritures de rêve sur l'immuable réalité, succède l'élaboration d'un plan qui, même s'il est encore flou, n'est pas moins l'esquisse d'une démarche volontaire.

Nous avons vu *Les Trois Sœurs* à l'Alliance française, nous avons écouté des concertistes, Wilhem Kempf à Pleyel. La beauté que nous offre la ville nous invite toujours à la passivité. La ville semble dénaturer tout ce qu'elle touche. Nous savons que, derrière l'exécution

sublime d’une grande partition, il y a des heures de travail. L’exécutant m’apparaît non point comme un musicien mais comme un athlète. Il me faut faire abstraction du cadre pour goûter l’essence.

Notre projet commence à me faire peur, autant qu’à notre famille et à tous ceux qui, sincèrement, nous veulent du bien. Chaque jour nous vaut son train d’arguments dissuasifs. « Il faut être né à la campagne ! Ce sont des métiers difficiles, pénibles. Vous courez à la misère, comment élèverez-vous vos enfants ? On ne s’improvise pas paysan ! » Toutes ces sages considérations avaient un caractère aléatoire. Elles étaient *probables* et cela suffisait à en émousser le fil. Dans toute prévision, il y a la marge de l’impondérable qui sert d’appui ou que l’on redoute, selon les circonstances. Mais lorsque arrivait : « Où trouverez-vous l’argent pour acheter une ferme ? », plus d’équivoque, notre silence est une réponse accablante… Débordés par le flux du rêve, nous n’avions pas envisagé cet aspect des choses. Dans le conte de fées, tout est possible. Le réel n’est que reflet…

Naufragés dans la foule

Enfin, un écho de l'extérieur. Nous avons, comme à partir d'une île où nous étions naufragés, lancé des messages. « Monsieur, nous avons eu votre adresse par le père Dalmais qui nous a appris que vous vous préoccupiez de protection de la nature, que vous avez activement participé à la création du Parc de la Vanoise, et que vous essayez d'obtenir la création de celui des Cévennes. Sachez que nous-mêmes sommes sensibles à toutes ces questions et voudrions prendre une part active en retournant à cette nature que vous défendez. Nous n'avons ni argent, ni connaissances, mais toute la bonne volonté du monde. »

L'enveloppe blanche que je tiens dans mes mains est d'un poids inhabituel, le poids de tout l'espoir ou du désespoir. Elle se présente *Centre de Sériciculture d'Alès.* Son contenu : « Mademoiselle, Monsieur, je comprends très bien votre besoin d'une vie plus au calme, au sein de la nature. Mais réaliser votre rêve n'est pas chose facile, patientez, travaillez et mettez de l'argent de côté si vous le pouvez, après quoi apprenez le métier d'agriculteur, etc. » Rien que du raisonnable, cela amène de l'eau au moulin de ceux qui, presque quotidiennement, attaquent notre projet comme un acide. Le découragement s'insinue dans tous mes membres. Michèle et moi sommes officiellement fiancés et, selon le vieux réflexe, je me sens responsable de quelqu'un d'autre que moi-même.

Deuxième réponse : « Comme je vous comprends et vous encourage ! Notre société est un véritable monstre qui nous broiera jusqu'au dernier si nous ne faisons rien. Oui, nous sommes un petit groupe qui essaie de promouvoir le projet du Parc national des Cévennes. Nous serions heureux, bien entendu, de vous compter parmi nous. Cependant, il faut que vous sachiez que les Cévennes sont une région pauvre, en pleine dépopulation et sans possibilités de travail, mis à part un peu de bâtiment. Il y a des possibilités du point de vue fermes, quoique beaucoup soient à l'abandon, mais il faut tout de même un minimum d'argent. Nous vous aiderons dans la mesure de nos moyens. Notre équipe doit se rendre à Paris pour informer la population intéressée de la nécessité du Parc des Cévennes. Cela aura lieu au cinéma Odéon. Nous pourrons, si vous y venez, faire connaissance. Tenez bon. Je vous félicite et vous encourage de toutes mes forces. À bientôt. Docteur Pierre Richard. »

Et voici que se fait une grande trouée dans les nuages et les rayons du soleil peuvent à nouveau illuminer la terre. La joie subtile et calme germe lentement au fond de la conscience. Paradoxalement naufragés dans la foule, nous hélons les solitudes. Et ce message qui nous vient de l'inconnu, d'un inconnu, redonne sa valeur à notre naissance, effleure en nous la corde chanterelle depuis longtemps oubliée.

QUATRIÈME PARTIE

Retour à la terre de la Cévenne ardéchoise

La cavatine du Quatuor op. n° 130 de Beethoven

Cette église qui domine la vallée étroite, coup de sabre d'un géant dans le schiste compact, a quelque chose à la fois d'humble et de majestueux. Elle fut, paraît-il, édifiée par des moines qui en transportèrent le grès depuis les carrières du bas. Au fond de la profonde blessure coule le sang de la terre, il est limpide et froid, espiègle et grave. Dans son murmure se nichent une multitude de légendes. Les châtaigniers gardent le silence, ils hochent leur ramure à toutes nos interrogations et nous renvoient à nous-même. Jadis, il y avait ici beaucoup d'hommes comme l'attestent les aménagements des murs de culture, les maisons clouées sur les raideurs et, là-haut, autour du clocher qui veille, l'ensemble des habitations du village dont certaines, porteuses encore de signes, se dissolvent lentement, béantes vers le ciel comme si l'âme de leurs habitants s'était échappée par le toit. Tout ici est mutisme, nous sommes contraints de deviner ce qui fut. Entre le regret et la réalité, il y a place pour la cavatine du Quatuor n° 130 de Beethoven, ainsi la joie persiste et nous invite à faire renaître.

Comme pour un rite initiatique dont nous ignorons la source et le sens, nous sommes conduits par toute une famille. Elle éclate d'enthousiasme, nous entoure de toutes les prévenances, nous émeut jusqu'aux larmes. Michèle, dans sa robe blanche de mariée, est une fleur douce dans la rudesse du lieu. Pierre et Anne-Marie Richard sont les parents que le magicien nous a destinés et leurs enfants nos frères et nos sœurs. Dans la félicité de ce temps, dans la compassion de la vierge magnifique en bois polychrome qui accueille tous ceux qui franchissent le seuil de l'église, il nous est dit par la voix du prêtre, sous l'arc roman de la voûte en pierre, de vivre ensemble le meilleur et le pire. Quatre ou cinq des rares paysans sont là, témoins silencieux, sans doute heureux d'entendre à nouveau les cloches qui bercèrent leur enfance.

Au sortir de l'édifice, une vieille paysanne improvise en notre honneur un long poème qu'elle récite en balançant son vieux corps d'avant en arrière. Le regard tourné vers l'intérieur, elle semble lire sur l'envers d'elle-même une écriture qui nous échappe.

Dans cette noble et haute solitude, sur l'éperon rocheux, au milieu de l'échancrure qui libère un grand lambeau de ciel, il y eut pour nous

ce jour-là comme un miracle.

Nous sommes de nouveau à Paris, mais cette fois c'est pour liquider nos affaires et envisager notre départ en Ardèche. Nous avons été éblouis par sa beauté, grisés par son austère diversité. Pays de la rudesse, il me remet en mémoire mes propres racines, un peu le goût du sable, un peu de goût de l'espace et toutes les subtiles sensations qui échappent au langage. Nous y avons aussi et surtout Pierre et Anne-Marie. Ces gens semblent avoir été délégués par une puissance bénéfique pour nous aider à modeler le rêve. Dans un bistrot parisien, Pierre, que nous venions de rencontrer après la fameuse conférence, nous avait dit : « Venez vous marier chez nous », et cela fut ainsi, avec simplicité. Puis il nous a nourris de l'enthousiasme de ses yeux bleus, de son visage soutenu par une barbe soignée, de son corps vigoureux de chevalier médiéval. Michèle me presse de partir, pressentant sans doute que dans cette entreprise l'hésitation est néfaste. Je sens en moi-même une ennemie dangereuse : l'indolence, celle de ma race. Nous avons réussi, après beaucoup de rigueur, à économiser deux mille francs. Cela me permettra d'entrer dans une maison familiale rurale pour acquérir les bases de l'agriculture. Mes camarades sont des adolescents, tous fils d'agriculteurs. Je leur parais bien sûr étrange, mais ils m'acceptent. Je bénéficie de la caution du président de notre école. Dès notre première entrevue, cet homme me plaît par sa chaleur de septuagénaire. Ancien sénateur, poussé dans la politique par la population qui ainsi rendit hommage à sa rectitude. Il a lâché les mancherons de sa charrue pour aller à Paris représenter ceux qui lui accordaient leur confiance sans qu'il le leur ait demandé, et sortit de cette épreuve sans l'ombre d'une compromission. Il ne me cache pas les difficultés de mon projet, mais m'encourage très fort. Il déplore profondément l'abandon de la terre par les jeunes qui vont, dit-il, « se vendre dans les usines alors qu'ils sont libres sur leur terre… ».

Michèle est restée à Paris pour continuer à travailler. Pension et cours sont à payer, de plus nous attendons notre premier enfant, ce qui ajoute à mon inquiétude. Je me sens comme investi par la gravité de la vie. Je vois souvent Pierre qui chaque fois me régénère par sa confiance. Médecin de campagne, il parcourt le pays dans sa petite 2 CV. Je l'accompagne parfois dans ses visites et ainsi découvre un peu mieux le pays avec ses villages dépeuplés, ses maisons et ses terres à l'abandon, toute cette zone de montagnes qui ne tolère pas la faiblesse.

Ignorant tout du travail de la terre et craignant de n'être pas capable d'y accéder avec succès, mon attention s'aiguise. Nous

fonctionnons au rythme de trois semaines par mois, dont une pour les cours et deux sur la ferme.

Retour à la terre

Me voici donc sur cette terre dont j'ai souhaité l'approche. L'espace que Paul Brousse, un paysan de la région, a fait défoncer pour y planter de la vigne, est encore bouleversé par le passage du bulldozer. Cet engin a procédé à un étripage en règle. Des roches énormes voisinent avec des souches de pin, des racines semblables à des doigts de vieillard se dressent vers le ciel. Elles prennent à témoin les arbres restant en large cercle, stupéfaits et silencieux, simplement, de temps en temps, un grand soupir, un léger hochement avec le vent qui les effleure.

Paul et moi, sur la terre brune, ferrugineuse, vaquons à du rangement comme sur un lieu de cataclysme. La voici, la terre, sableuse elle accueille avec douceur la pression du pied qui, plus loin, trébuche dans l'énorme sillon laissé par le monstre. Je sais que Paul, du haut de son grand corps vigoureux, voit déjà pousser la vigne dans ce champ de bataille. Il a dans l'esprit un plan dont l'approche m'est difficile. Il s'agit maintenant d'inscrire un ordre, sortir les pierres à la brouette, fragmenter les gros rochers à la masse et évacuer les quartiers à l'entour, trier les racines une à une. Je suis littéralement brisé. Je percevais mon corps jusque-là comme un vague contenu contenant, fonctions entremêlées, nébuleuse dans le vague de l'espace, que seule la douleur ou le plaisir rendait tangible. À présent, il est la douleur elle-même, mon regard en détaille la mécanique, les jambes s'arc-boutent, les doigts crochètent, les bras se replient, ou élèvent la masse pour l'abattre, têtue et implacable, sur la roche sourde. Mon dos raidi est un parchemin qui craque, j'ai l'impression qu'il se fissure. La poitrine où l'air fait irruption en ouragan résonne des battements d'un cœur presque nouveau.

Paul ne cesse de modérer mon *ardeur*, mais j'ai le souci d'être digne, moi l'étranger. On m'a dit la tâche du paysan rude, et lorsque cette rudesse ne m'apparaît pas, il me semble que je ne suis pas dans la tonalité.

Paul vient de partir pour quelque affaire. Depuis trois jours, nous nous acharnons, l'espace informe peu à peu devient champ. Plus loin sont des forestiers, ils écorcent des arbres, ce sont des Espagnols. Entre les sinistres hurlements de leurs tronçonneuses, on entend un chant andalou. L'interruption de la machine souligne étrangement le

caractère pathétique de leurs vocalises. La brouette pèse de plus en plus sur mes bras, tassant la terre de ses incessants va-et-vient.

J'ai mérité de m'asseoir parmi les braves gens qui entourent la table. Le papé est là, marqué par le temps. La voix est encore ferme cependant et le regard vif. Il a connu l'Afrique, hélas, grâce à la guerre. Il me questionne pour en savoir plus, s'étonne du choix que j'ai fait de travailler la terre, alors que j'ai l'air instruit. La mamé, comme beaucoup de mamés de ce pays, recèle une tendresse un peu fruste. Les mains ont beaucoup travaillé, le corps s'est comme réduit au strict nécessaire. Paul et Monique, génération active, sont attentionnés à leurs enfants, écoliers discrets qui vont par les chemins du village chercher du savoir. Et puis, il y a la mule qui occupe les catacombes de la maison. De temps en temps, les coups sourds de son impatience traversent la masse de la voûte de pierre. La curiosité me pousse à visiter ce génie souterrain. La pénombre est comme perforée par les yeux où se reflète la lumière de la porte. Au-dessus de la longue tête, deux fringantes hirondelles tentent, sans jamais y parvenir, de prendre leur envol. Le regard s'accommode à la pénombre. La robe bourrue qui apparaît sur le corps de la bête dit toute la rudesse de sa vie besogneuse, dans l'attente sans gémissement. Le parfum du crottin lui-même est un langage de la terre…

La nuit a recouvert le village de grès brun. Paul et moi devisons dans le calme. Chacun de mes muscles m'exhorte au repos. Tandis que je me dirige vers la chambre, une dernière phrase de Paul : « Tu sais, les Espagnols m'ont dit que tu étais courageux… »

Intense amitié

Michèle et moi souffrons de la séparation, nous n’avons aucune autre issue, *qui veut la fin veut les moyens.* Je suis conscient de mon rôle de baliseur dans cette affaire. La coloration purement poétique de notre désir s’atténue, s’use sur la surface parfois très rugueuse de la réalité. Que faisons-nous en somme ? Je me le demande parfois en frémissant. Nous n’avons souvent pas d’argent pour acheter de modestes objets, comment allons-nous faire pour acheter une ferme ? J’entends au fond de ma tête le rire de dérision d’un fou, peut-être moi-même.

Nous cherchons à intéresser un oncle de Michèle à notre projet. Il a les moyens s’il veut bien nous aider. Il ne dit pas non et cela nous rassérène un peu. Il cherche semble-t-il à concilier son réalisme économique avec notre utopie. Et puis, il y a la prière ardente adressée à Dieu. Nous vivons notre intention comme le moyen de Lui être proche, comme l’exigence de la pureté préalable à Son approche. La confiance que durant des siècles les miens avaient cultivée me sert de point d’appui pour continuer à mettre un pied devant l’autre.

Les lettres de Michèle sont marquées d’impatience. Cela me tourmente d’autant plus que je n’ai rien à proposer pour l’instant. Je continue à travailler chez des fermiers en dehors des cours, mais mon gain est dérisoire, les agriculteurs sont pauvres, c’est plus par complaisance qu’ils m’accueillent que par besoin. Les efforts que je dois faire ont officiellement un but : me permettre de faire un emprunt au Crédit Agricole, trois pour cent sur vingt ans. Mais pour cela, il faut un brevet d’apprentissage agricole au minimum et trois années de pratique sur une exploitation. Cela me promet bien des efforts que parfois je ne suis pas sûr de pouvoir soutenir.

La famille Richard m’héberge souvent. Je puise encore et encore auprès de ces amis un stimulant indispensable, un éclairage dans le tunnel où je me sens engagé. Pierre reste d’une extrême vigilance face aux événements et sans relâche travaille à quelque chose qui déjà ressemblait à une alternative. Notre société marchande lui est pénible, il en pressent toute la toxicité. Il sait que l’industrie n’aura de cesse qu’elle n’ait tout asservi, tout compromis, tout pollué. Le Parc national des Cévennes lui tient à cœur comme l’un des bastions où reste inscrit un sens originel, donc la vérité. Pierre est toujours prompt à la joie,

presque à l’exubérance. Qu’il essayât de danser comme un cosaque ou qu’il fît le clown sur un cheval ensellé, il ne perd à aucun moment la passion profonde qui le rend si incompréhensible à la plupart des gens.

Sur cette route qui monte indéfiniment, la petite 2 CV jaune s’obstine vaillamment avec de grands gémissements, une sorte de hargne. Le médecin de campagne doit répondre à tous les appels, même les plus capricieux, aucune négligence n’est possible car la mort peut en être la conséquence. Nous devons, pour nous entendre, élever la voix pour dominer les bruits de la petite voiture. Je suis ravi d’accompagner mon ami qui, chemin faisant, m’apprend une foule de choses sur les minéraux, les végétaux, les traditions locales, l’histoire et jusqu’à l’anecdote qui se rattache à ce pays aimé. La mémoire d’un temps révolu avec lequel je n’ai pas de lien me suit tout de même, comme si l’histoire des hommes sous toute latitude s’écoulait d’une source unique dont chacun peut se réclamer. Cette vieille dame fripée, visage circonscrit d’un fichu noir comme sa robe, me dit le bonheur dans la constance. Trois chèvres broutent autour d’elle dans une connivence qui nous fait étrangers. Nous la saluons, un sourire nous répond ainsi que le geste caractéristique des solitaires : un peu de retenue, un peu de retard, un peu d’étonnement, parmi les genêts et les fougères, au pied du châtaignier, seigneur de ces lieux.

La petite machine, maintenant comme endormie, nous a rendus au silence. Du fond du terrain qui s’évanouit monte un bruit d’eau, il se mêle au tintement des cloches de chèvres pour accentuer le goût de la solitude. La dame parle français avec un fort accent patois, des dents manquent, les yeux, habitués sans doute à percer le lointain, nous fixent avec une acuité étonnante, surtout moi, une variété d’homme qu’on ne rencontre pas souvent. Comme partout dans ce pays, des murettes de culture : cette fois, elles sont de schiste, comme les maisons. Le chien hirsute qui, tout à l’heure, nous invectivait, nous menaçait, est maintenant presque méditatif auprès de sa maîtresse. La vieille confirme que Marius Sarmejeanne ne se sentait pas bien, elle l’avait appris par son frère qui était venu téléphoner au docteur. Pour se rendre aux Prévenchères, il faut encore faire quatre kilomètres sur un vague sentier, trace incertaine sur le terrain en forte déclivité. Pierre m’explique qu’un hiver il avait dû, pour ne pas sombrer au fond d’un ravin, étaler son manteau sur le verglas, marcher dessus, le replacer et ainsi de suite sur des tronçons critiques de cinquante à cent mètres. J’ai le cœur serré par tant de vestiges de la vie des hommes. Parfois, la peur me saisit lorsque je nous imagine, Michèle et moi, dans ces lieux remplis d’exuvies humaines. Tout ici s’enchevêtre dans une folie géologique où se contrarient et s’opposent sommets et gorges

profondes. Jusqu’à la végétation qui semble retrouver ses lois éternelles troublées par les hommes dont la gigantesque obstination a fini par devenir somnolence de vieillards, mais ils eurent la joie, j’en suis sûr. Il nous reste notre admiration et notre nostalgie, entremêlées dans l’absence. Pierre et moi, dans l’affection profonde qui nous fait cheminer ensemble jusqu’au hameau perdu, sommes à l’écoute du mystère. Rien ne nous dit ce que signifia la vie des hommes dans ce berceau sans complaisance, mais dans le soupir infini qui émane de tout, nous avons envie d’entreprendre, de témoigner encore pour la vie.

Après avoir vu l’homme aux yeux d’angoisse qui reçut Pierre avec reconnaissance, après lui avoir parlé avec calme dans sa demeure devenue solitude, nous sommes repartis. La porte se refermant sur nos talons fit comme un bruit de piège. Pierre avait procédé au rituel, il avait examiné avec attention, avait interrogé Marius, puis donné des remèdes. « Ces gens, m’explique-t-il, souffrent surtout de solitude. Ils ont peur de mourir. Il en est qui deviennent fous de n’avoir à qui parler, alors le médecin c’est pratique, on est sûr qu’il viendra comme aujourd’hui. Je donne des placebos ou de l’aspirine, et cela les aide à franchir un bout de temps. » Il y avait six feux dans ce hameau, il ne reste plus maintenant que Marius, son frère et une vieille femme qui s’éteint quelque part dans ce vide pétrifié.

J’ai appris aussi que Pierre avait, durant de longues heures, dans la tourmente de neige, tiré une patiente sur un traîneau de fortune. Cela lui avait tant coûté d’efforts qu’il mit plusieurs jours à s’en remettre, mais la femme épileptique, perdue dans la montagne, avait pu accoucher dans de bonnes conditions.

Pierre espère qu’un jour ces espaces reprendront vie grâce à des gens comme nous, ayant le courage de s’y enraciner. Je sens que le sort en est jeté pour ce qui nous concerne. Résolution et peur cohabitent en moi comme le froid et le chaud. Je songe à la jeune femme qui, là-bas, au milieu de la foule anonyme, attend. Nous nous écrivons presque chaque jour. Le rêve prend de l’ampleur, je m’y noie complètement.

Cécile parmi nous

Ce petit être encore fermé sur lui-même dans son déploiement inachevé de fleur discrète me comble surtout d'étonnement. Je sais par ma raison, ma pensée, ma conscience, que j'en suis le co-auteur avec Michèle. Et cette jeune mère, encore tout imprégnée d'adolescence, qui occupe le lieu fondamental de moi-même, me dit la tendresse et la joie.

Cela ne s'est pas passé très facilement, mais ce qui s'est passé nous est, à tous les deux, comme une stupeur heureuse. Il nous reste, pour remplir le vide et le silence, les mots les plus banals : « Elle est belle ! C'est mignon… Elle te ressemble… » Mais cette miniature d'être humain est si bouleversante que ma gorge se serre. Je me trouve anormal, c'est un événement qui doit susciter la joie, en tout cas telle est sa classification : événement heureux… Comme cela est puéril, bien sûr il est heureux, mais n'est-ce que cela ? La conscience subit un étrange séisme : grondement sourd, lézarde profonde dans ce que nous appelons la connaissance.

Une infirmière ouvre la porte, un sourire de connivence sur le visage et ressort, discrète, pour ne pas troubler l'ambiance. L'attestation que porte mon enfant autour de son poignet m'est comme un certificat d'habilitation à participer à la perpétuation de l'espèce. Je trouve cela déplaisant, mais conforme à l'usine à accoucher à laquelle nous avons été réduits. Je n'ai pas une conscience claire de mon nouvel état de père. Simplement, Cécile est là, dans mes bras, très lourde d'inconsistance. Le minuscule minois grimace, puis se détend comme mû par la mémoire de cet ailleurs d'où il vient. En m'approchant de la fenêtre de la chambre, mon enfant dans les bras, je vois Paris étalé jusqu'à l'infini, la monstrueuse agglomération où vivent les hommes. Des cheminées, çà et là, mêlent leur fumée à la brume, de vagues rumeurs nous parviennent à travers les grandes vitres. Il me vient en mémoire des poésies glorifiant la ville, j'essaie de mettre ma sensibilité à l'unisson de celle du poète, mais le cœur n'y est pas. Au contraire, toute poésie me semble évacuée du marécage. Une secrète promesse m'effleure comme un souffle bref et sans suite et ressemble au frôlement d'une plume d'ange. Elle est faite à Cécile : je la vois déjà, plantule parmi les plantes, sous le vigilant regard du soleil, petite graine humaine unissant ses cris à ceux de la création. Ici, il n'est plus d'entraves, le temps est fluide. Les yeux qui

considèrent encore la ville ne la voient plus…

« Nous allons l'emmener pour la toilette », l'infirmière souriante qui vient de rompre le songe me prend ma fille. Il y a dans la seconde un contraste entre mon embarras et son habileté à manier le nourrisson. Michèle et moi sommes remis l'un à l'autre par le léger claquement de la porte. Je suis reconnaissant à la petite P.O.M., à son regard d'où le bonheur n'a pas encore fini de chasser de petits nuages de souffrance…

Mais il me faut revenir à l'arbre devant moi. Le sécateur à la main, je dois tailler dedans afin, paraît-il, de lui faire produire beaucoup de fruits. Tout à l'heure, assis sur le banc de l'école, tout me semblait clair, logique. L'explication de l'enseignant était sans faille. L'arbre dessiné était soumis à notre dialectique. Celui-ci, vivant, avec ses rameaux dénudés par le froid, est par contre une énigme. Où sont donc les charpentières, les sous-charpentières, les coursonnes, les chiffonnes, les gourmands ? Je dois instaurer un ordre dans ce *fouillis.* Cependant, la structure générale est esthétique, équilibrée, je trouve presque dommage d'y toucher. Ici, l'homme et ses arbitraires s'imposent. Le *spécialiste* auprès de moi énonce les critères. L'acier mord comme un insecte féroce. Chaque coup de bec supprime la fioriture sur l'espace, agrandit le vide. L'arbre étend ses rameaux, se fait peu à peu réceptacle de la lumière. L'œuvre est achevée, la suite incombe à la nature. Un peu à l'écart maintenant, je considère le groupe d'adolescents entourant l'Arbre. Fils de paysans, un peu gauches, modelés par la terre. Ils sont fascinés par les tracteurs, les machines, cela fait l'objet de leurs discussions favorites. Ils ont les gestes et la démarche des anciens laboureurs peinant derrière des bêtes de somme et l'enthousiasme de petits techniciens modernes. Je leur suis trois fois étranger, par ma race, mon âge et ma provenance. Je les apprécie profondément et ils me touchent par la considération qu'ils me manifestent. Il est vrai que le responsable de l'établissement donne le ton. Il semble percevoir ma démarche comme un hommage à la ruralité dont il est issu. Il n'y eut entre nous qu'un seul nuage, il sait que je désapprouve l'agronomie moderne devenue l'une des plus grandes sources de pollution du milieu naturel. Je lui exposai très naïvement mon étonnement à voir répandre des poisons sur les fruits, les légumes et la terre. Il réagit émotionnellement à mon observation, me mit en garde contre les pernicieuses idées irréalistes : « La nature, ce sont des insectes, des chenilles, des champignons qui vous raclent une récolte, vous affament si vous n'y mettez bon ordre. Quant aux engrais chimiques, ils ont décuplé la production agricole et démontré leur valeur. Et ce n'est pas en se conformant aux lois de la nature

qu'on nourrira les milliards d'hommes qui crèvent de faim ».

J'avais envie de dire que cela n'avait pas changé, au contraire, mais me tins coi, d'autant plus que mes connaissances agronomiques n'étaient pas assez solides pour me fournir de judicieuses répliques. Et puis, j'étais dans l'établissement pour une formation et non pour instaurer des débats contradictoires. Je dus ravaler ma déception, accepter que l'élan affectif qui me portait vers le naturel subisse quelques revers. Le poétique et le réel se fuyaient, me laissant perplexe dans l'espace créé par leur répulsion.

En attendant, nous avons trouvé une petite maison à louer. Elle comporte un jardin. Tous mes camarades munis de bêches sont venus le retourner. Je pouvais ainsi faire mes premiers semis dès les beaux jours. La maisonnette ne manque pas de charme avec son grand laurier auprès de l'escalier s'élevant jusqu'à la petite terrasse, soutenue d'un arc de pierre. Un pré enclavé dans les vignes lui donne la légèreté d'une jeune fille. J'ai rafraîchi les peintures, nettoyé, récolté quelques meubles. Michèle qui, enfin, est arrivée avec Cécile, a bourré une sorte de sac avec de la paille et l'a baptisé matelas. Des voisins charmants nous ont offert leur vieille cuisinière. Quelques livres pour faire cultivé sont disposés sur le marbre de la cheminée. Le décor sera ainsi planté pour deux années et demie. La famille est maintenant un fait. Nous intriguons tous les gens du pays. Certains, sincères nous semble-t-il, déplorent notre fantaisie, « si ce n'est pas un malheur, des jeunes qui pourraient se faire d'excellentes situations en ville ! » Notre voisine immédiate est la plus acharnée, elle dit combien la vie à la campagne est rude, ingrate. Elle-même, issue de la montagne, a tant souffert. Nous voulons élever des chèvres, vivre comme des paysans, mais nous ignorons, poursuit-elle, ce que cela veut dire, surtout ces garces de bêtes qui ne font que des bêtises. Heureusement, son mari est maintenant maçon, a un salaire régulier et, grâce à Dieu, ils n'ont plus à se battre contre le sort, cela atténue un peu ses ressentiments. Cependant, elle est heureuse d'avoir de gentils voisins comme nous, elle ne cesse de le répéter. Dans le pays, nous sommes un *cas*. Tous les jeunes s'en vont chercher des situations dans l'administration, surtout qu'avec l'instruction que nous avons, nous aurions eu toutes les facilités.

Ou alors… c'est un espion ! Il a peut-être des choses à se reprocher. La guerre d'Algérie… il se cache. Etc. Nous sommes heureusement des amis du Docteur Richard, sa caution est d'un poids considérable. Il s'est acquis estime et affection de ses clients. De plus, nous sommes *dévots,* assidus à l'église, au demeurant des gens honorables. Les opinions s'équilibrent ainsi et nous permettent de nous fondre dans la ronde des jours.

Sainte utopie

Je ne savais pas que la fatigue pût mener à un état aussi étrange. La mobylette me ramène vers la maison avec un réel effort car insensiblement la route monte. Je ne maîtrise l'engin qu'avec un reste de force, quelques miettes d'obstination qui se seraient évanouies si elles n'étaient prometteuses de mon lit, unique obsession de l'instant. Mon bras droit est presque paralysé, la pliure du coude m'élance et j'ai cru entrevoir un peu d'enflure. L'élan du cheval métallique fait se briser l'air sur mon visage. Cela me maintient un peu en éveil, les passagers des voitures de rencontre se retournent, étonnés, pour me considérer, mais je n'en ai cure. Je ne peux ni ne veux me donner de contenance. J'essaie de suivre rigoureusement la marge droite du ruban noir qui traverse la campagne afin de ne pas gêner, et c'est tout… J'ai du mal à situer mon centre dans cette déflagration de mon corps où la conscience est reléguée au fond du puits. Les yeux à demi clos regardent sans voir. Tout est lointain, feutré, sans consistance. Je suis reconnaissant au petit moteur prêté par Jacques Cauvin de tant persévérer, comme s'il eût compris ma détresse, en ce début d'aventure qui devait me conduire à cet état parmi les premiers rayons du soleil. Monsieur C., son fils et moi avons parcouru les terres sous les ramures des pêchers en grand nombre : une plantation rationnelle sur une terre d'alluvions féconde et toujours amoureuse. Un cours d'eau avec constance la parcourt au côté droit. La maison du *maître* est faite de vieilles pierres recouvertes de crépi blanc. Elle trône au milieu des terres. Nous avons, à la sortie du tunnel végétal, abordé la colline calcaire plantée d'oliviers. L'outil qui m'a été remis au départ me semble presque hostile. Des rangs de vignes parfaitement parallèles s'élancent, suivent le mouvement du terrain, disparaissent dans le vallonnement, réapparaissent au loin, puis s'évanouissent de nouveau, semblant n'avoir pas de limites. La charrue vigneronne a retourné la terre graveleuse entre les rangs, les ceps bruns alignés s'appuient sur les fils de fer, la pousse des feuilles est encore jeune. Entre ces ceps subsiste une crête herbeuse que la dent de la charrue n'a pu atteindre. C'est à cette crête que nous devons nous en prendre avec nos outils, nous devons faire les *resuivres,* selon le terme du pays. Une courte démonstration m'est faite, plutôt presto, par le patron. J'ai bien compris : diligence, efficacité ! J'attaque l'herbe, mais le fil de fer empêche l'élan de l'outil, je dois forcer avec les bras. Daniel, le fils de la maison, est déjà loin sur sa rangée, je ne puis le suivre malgré mon

acharnement. Le patron, qui s'était absenté, me dit au retour être surpris par ma *lenteur*. Je me demande s'il comprend bien ce que cette lenteur me coûte. Littéralement brisé, je force encore l'allure. Je ne dois pas déplaire à mon employeur. Je sais qu'il est le seul dans le pays à pouvoir m'assurer du travail et n'oublie pas que c'est dans la perspective d'un emprunt, en même temps que pour survivre, ma famille et moi, que j'ai besoin de cet emploi. Daniel est au bout de sa rangée, la mienne semble s'allonger au fur et à mesure que le fer mord le sol, sape l'herbe, qu'un pied se pose à côté de l'autre dans un arpentage qui n'en finit pas. Je donnerais sans hésiter un an de ma vie pour m'étendre là, sur cette terre, sur ces cailloux, tout est si pesant. Daniel me croise, il a entrepris un rang nouveau, je les entends dans leur silence, son père et lui, évaluer mes capacités, ma vanité est à l'épreuve, ce défi auquel rien ne m'avait préparé ressemble à un traquenard… Mon petit uniforme : culottes de cheval, guêtres, grosses chaussures fermées, autant de symboles de volonté virile, se ternissent peu à peu. Midi vient, la nourriture est amère, mais le repos est un amalgame de félicité, d'évanouissement et d'appréhension car quatre heures ont été faites et il en reste autant pour finir la journée. Il me paraît impossible d'y faire face. Et lorsqu'elle s'achèvera enfin, je suis drogué de fatigue, presque bienheureux. Michèle et Cécile sont dans le nid. J'ai un accès fulgurant de bonheur à les retrouver en attente, et combien m'est précieux le geste qui m'aide à ôter ma veste, les chaussures. Parti le matin comme un aigle conquérant et altier, mon retour est celui d'un oiseau sans envergure, les ailes rognées traînant sur le sol. Au fond de ma poche est mon gain de la journée : dix francs cinquante-six centimes très exactement. Je revois la grosse main du patron tenant le stylo et traçant sur un bout de papier : un franc trente-deux centimes l'heure, multiplié par huit, tarif préfectoral, renseignement précis, déduction faite des cotisations, etc., etc.

Je crois que le sommeil m'avait lentement conduit par la main hors du cirque. Les jours suivants, même chose, des vignes, des vignes et encore des vignes, ma pioche brille maintenant. Trois semaines passent, ma voix timorée jusque-là prend de l'assurance, ne suis-je pas capable de soutenir le rythme, pour qui me prend-on ? « Les Arabes ne sont pas ce que l'on croit. Ils ont jadis fait trembler le monde. » Un peu de chauvinisme vous requinque pour la suite du chemin. En ces temps de résolution et de peur, deux choses contradictoires m'étaient nécessaires : la prière et l'orgueil. En ce temps de peur, deux êtres dans le plus bel écrin de l'esprit : Michèle et Cécile. Celle-ci, maintenant, emplit la maison de ses rires et aussi de ses fantastiques chutes sur la tête qui nous causent du souci, un casque spécial nous rassure.

Nous avons des poules si familières qu'elles entrent jusque dans la chambre, en laissant bien entendu des traces tangibles de leur déambulation. Michèle s'insurge, décide de mettre bon ordre et cède encore. Les bêtes mal élevées se rachètent par les œufs dont elles nous régalent. Nos amis Soulerin nous ont offert une prolifique lapine que féconde le mâle de nos voisins. Le jardin, objet des plus grands soins, produit à peu près bien. Nous le conduisons avec déjà un peu de routine. Nous ne goûtons plus le miracle des premiers radis récoltés en ce printemps déjà lointain, mais combien mémorable. La petite racine rouge et blanche, rondelette, suscitée par nous, est là, proprette, les feuilles en petit panache vert au milieu de l'assiette. Le couteau, trois petits fragments, et quelle saveur ! Jamais rien mangé de pareil…

Irina, ma guitare, me suit depuis Paris, et répand quelques notes précaires, je mesure toute mon insuffisance, mais le bonheur y est quand même. Mes amours du moment : les préludes de Rachmaninov, les symphonies de Beethoven.

Nous continuons à recevoir de sages lettres de famille et d'amis qui persistent à dire que notre démarche est insensée. Parfois, les mêmes personnes viennent pendant quelques jours partager ce non-sens dans la petite maison au laurier. Ils reconnaissent qu'effectivement « on est tout de même mieux que dans un appartement », mais enfin… Ces continuels *mais enfin* sont terribles par tout ce qu'ils sous-entendent. Michèle reste calme, confiante en l'avenir et en la Providence. J'ai aussi confiance, mais… le caractère ambigu de la situation m'exaspère, j'ai beau avoir confiance, il n'en reste pas moins vrai que nous sommes au bord de la misère. Il m'arrive, à cause du mauvais temps, de ne travailler qu'une ou deux heures par jour, l'essence pour la mobylette, un paquet de gris pour ma pipe… Il faut une journée harassante pour une livre de pot-au-feu. Michèle se débrouille je ne sais comment pour faire à manger. Je dois aussi travailler à la vigne de Monsieur Chevalier pour payer le loyer de la maison.

L'été, en même temps que la chaleur, nous amène des visiteurs. Ils sont en congés payés, lunettes noires, appareils photo, culottes courtes. L'ambiance est à la baignade, au bronzage. Cela met, par contraste, un accent particulier sur notre position. Tandis que nos invités vaquent aux plaisirs, nous continuons à besogner. Cela nous est un langage, une protestation supplémentaire en plus de la critique de la société qui, selon nous, ne peut aboutir qu'à de tragiques impasses. Nous sommes en 1962. Ces visites ont tout de même l'avantage de nous permettre de mieux manger que d'ordinaire. Et, parfois, quelque argent nous est laissé comme offrande à sainte Utopie. L'effervescente saison passe comme une stupeur. Les vendanges sont bientôt là. Dans le pays, nous sommes de nouveau entre nous. Les intrus sont repartis

ou presque, quelques voitures pleines à craquer, le toit garni d'affaires, traînent encore. La comédie est finie, l'immense scène est restituée à notre admiration et à sa pureté, déjà s'annonce l'automne.

L'oncle de Michèle a décidé de nous aider à acquérir une ferme, il ne tient qu'à nous d'en trouver une. Le temps est à l'espoir malgré un serrement de cœur dû au sentiment de solitude. Les gens des villes comme ceux de la campagne ne nous comprennent pas. Seuls spécimens du genre dans le pays, nous sommes objets de toutes les analyses. Mon état d'Africain et d'ancien musulman accentue mon isolement, je ne puis me rattacher à aucun groupe humain. Heureusement, l'amitié avec Pierre Richard, au-dessus de toute contingence, nous reste comme une solide amarre. Lorsqu'il nous vient en visite, il est toujours émissaire de ce vers quoi nous aspirons sans pouvoir le nommer.

La saison morte : cela n'a pas seulement pour nous une résonance poétique, quelque chose meurt en effet. La démarche des paysans n'est plus la même, il y a du relâchement, ils prennent un peu plus le temps de palabrer sur le marché, le parapluie noir accroché au poignet. On évoque la vendange, le degré du vin. Finir la vendange est comme se dépouiller d'une terrible responsabilité, le soulagement qui suit est du bonheur à l'état pur. Mener le raisin à la cave coopérative et puis patienter. Toute la vie devient patience. D'ailleurs, le vent a effeuillé les arbres, s'est acharné un peu plus sur les platanes. J'envie ces gens satisfaits du devoir accompli. Devant soi l'hiver, mais les granges regorgent de foin, les jardins sont garnis de légumes résistants aux frimas, le bois rangé sous les abris. Un béret sur la tête, une grosse veste et parfois une paisible cigarette qui pend aux lèvres. Comme cela me suffirait…

Mais nous n'avons pas de vin, pas de grange et mon inexpérience m'a fait échouer au jardin. Les deux cent soixante francs gagnés aux vendanges ont pratiquement fondu et, face à nous, l'impitoyable saison.

J'ai trouvé un morceau de cerisier, il n'est pas très sec, je le sens en le soupesant, mais tant pis, l'inaction me ronge comme un acide. Je me sens coupable de ne pas offrir à Michèle le minimum de sécurité à laquelle elle a droit. Mon incapacité est manifeste et ce n'est pas faute d'effort. « S'il pleut, ce n'est pas la peine de venir », avait dit le patron, et il pleut depuis déjà une dizaine de jours et rien ne laisse prévoir l'échéance. Ne pas venir. Ne viens pas, je te laisse à ton destin… J'ai deux ciseaux à bois, trois gouges, un burin. L'acier entame le bois. J'ai l'impression de dégager quelque forme ensevelie dans la masse. Tout ce que j'ai à faire, c'est de creuser. Michèle, dans sa constance, répond

aux nécessités du quotidien, Cécile trotte dans son univers de pieds de table et de chaise : l'image ordinaire du bonheur, un paisible foyer dans le duvet humide de la petite pluie obstinée. Les anges eux-mêmes se seraient retirés sur la pointe des pieds pour ne pas déranger l'ordre sublime. Mais les anges ne sont pas dupes, les coups de maillet, la musique douce que répand le tourne-disque sont autant de tentatives d'exorcisme. Le démon qui m'habite porte une cape d'inquiétude, son front s'orne de culpabilité, à ses pieds l'humiliation, sa ceinture ressemble à la révolte. Les copeaux tombent un à un. Je ne sais où cela me mènera. Je considère l'ébauche incertaine tandis que mes doigts, mécaniquement, bourrent la pipe. Une image d'abord floue se précise peu à peu : une veine du bois, une légère masse en relief l'impose à mon imagination. Mais cela est évident, il s'agit du prophète Élie ! À présent, je refuse la dérive, j'impose la direction avec une fébrilité joyeuse tout à fait inattendue. Ouf ! Cela mérite le café bien chaud que ma mie aux yeux verts me tend. Pourquoi l'espoir m'est-il restitué par ce bout de bois ? J'espère secrètement que je pourrai vendre la sculpture et d'autres encore. Cela nous aidera. Dans l'instant, en tout cas, j'ai besoin de cette *chimère,* elle maintient ma tête hors de l'eau, en attendant mieux. Je me déclare déjà sculpteur, en vertu de rien. Je n'ai jamais été initié à cela et c'est bien la première fois que je taille un bout de bois avec une intention figurative. Dans la religion islamique, ce genre de tentative est formellement prohibé : seul Dieu crée. Toute représentation massive, c'est-à-dire susceptible de projeter une ombre de créature, est un péché. C'est en vertu de rien ou bien de l'impulsion qui est là, diffuse entre la tête et la poitrine, et dans l'oubli du précepte coranique, *que je suis agi*, moi-même modelé par mes contradictions, païen pour une religion, sublimateur pour l'autre. Quelque chose me creuse et me taille, et la question essentielle reste sans réponse. La question à l'échelle du macrocosme comme du microcosme, y a-t-il une intention ou bien seulement nécessité et hasard ? La question pernicieuse demeure malgré ma foi en Jésus-Christ. Mon intention est uniquement symbolique.

Quelques jours plus tard, lorsque mon bout de cerisier matérialisera l'image qui s'était construite dans l'esprit, j'aurai abouti à nouveau au silence. Le personnage naïf, le doigt tendu vers le ciel, à la fois menacera, en appellera à…, prendra à témoin… Il aura la terrible face de ceux qui voient dans l'obscurité, sa chevelure de gorgone solaire et tentaculaire authentifiera sa provenance. Le morceau de bois installé dans un coin de notre cuisine est devenu pensée pétrifiée en même temps que mouvement fantastique de l'imagination. Comme une porte, il clôt, circonscrit, ou bien, au contraire, s'ouvre sur l'infini. Mon œuvre naïve que l'habileté

héréditaire de mes mains m'a permis, en dépit de mon inaptitude au dessin et de mon indifférence pour les arts plastiques, est bien une tentative de retournement. Le concept secret se veut public, toutes les sculptures suivantes seront spontanément aussi un langage : symbolique et religieux. La femme longiligne, profondément enracinée dans la terre, mais aspirée par le ciel, prête à se rompre entre les deux attractions. Abraham dans sa bure de noyer et le visage du petit Isaac qui apparaît par l'échancrure du rugueux manteau. La femme au cou brisé, beauté pathétique, aux yeux clos sur la douleur, sa chevelure tombe en cascade sur ses épaules nues. Cette autre, aux yeux immenses, a qui rien ne semble pouvoir échapper paraît avoir immolé tout mensonge. De celui-ci, qui est moine, seul le bas du visage s'entrevoit sous l'ouverture de la capuche en forme de vulve et le reste du corps disparaît dans le vêtement comme dans une matrice. Naissance ou retour vers l'originel, l'énigme demeure figée par le bois lisse et brun du genévrier.

Il y a des châtaignes qui se perdent

Tout le pays sait que nous cherchons une ferme à acheter ! S'il vous plaît, cela devait en abasourdir plus d'un, mais lorsque nous leur parlions de l'oncle, tout redevenait plausible bien qu'illogique, mais il faut de tout pour faire un monde. Un jour, quelqu'un, m'acculant presque au mur, me dit en levant un index prophétique que jamais nous ne pourrions vivre là où leurs enfants avaient dû abandonner. En attendant, on voulait bien nous signaler quelques *fermes* à vendre. Certains y mettaient une charitable condescendance, d'autres de la goguenardise, la bonne farce… quelques-uns un peu de sérieux.

C'est ainsi que certains jours ressemblaient aux pages d'un catalogue. La mobylette avait fort à faire pour me mener partout pour voir, ici une ruine avec un insignifiant bout de terre que l'imagination la plus subtile aurait du mal à nommer ferme, ailleurs, sur le grès, un peu plus de terrain mais une trop petite maison. Ou bien encore, un lieu sinistre avec des pierres noires où la maison ressemble à un simple d'esprit égaré dans la toison forestière. Ici, nous avons une demeure enclavée dans le hameau désert, parmi les toitures éventrées, elle est elle-même dans un tel état de décrépitude que les bras s'amollissent à la simple idée d'en faire une habitation. Et puis, c'est la solitude absolue dans un labyrinthe de ruelles et de cours envahies d'herbe, de vieux outils à l'abandon. Le hameau est plein d'entrailles suintant l'eau, exhalant des odeurs de vieux foin et d'humus. Non ! Ce lieu est fait pour le nombre et non pour un couple humain qui a tout à apprendre, tout à réinventer. Malgré la terrible austérité de certains lieux, la grandeur n'est jamais absente. L'architecture est belle, sans complaisance, œuvre d'artisans consciencieux ayant le goût de l'éternité. De temps en temps, me voici amoureux d'une demeure simple et empreinte d'une coquetterie grave mais dont la dot en terre ne nous permettrait pas de survivre. Les prix sont dérisoires, significatifs du découragement de la paysannerie locale. On encourage de plus en plus les enfants à fuir *l'enfer,* à affluer vers les villes censées receler la clé du bonheur. On brade, on saborde le navire traditionnel comme s'il se fût agi de celui de la honte. Cette grange ? Oh, mais cinq cents francs et vous l'avez ! Cette maison dont on a enlevé les tuiles pour ne plus payer d'impôts : deux mille francs. Il était difficile d'empêcher le cœur de se serrer, de le sentir tour à tour plein de compassion et de rage. En ces lieux, berceau d'une civilisation authentique, les châtaigniers pleurent de chagrin, j'en ai vu un,

splendide vieillard avec des ramures immenses, un tronc comme une colonne de temple. « Je les ai nourris, me dit-il, j'ai nourri leurs pères et les pères de leurs pères. Je n'ai jamais trahi ma promesse, même les années les plus difficiles où mes racines fouillaient désespérément la terre assoiffée, j'ai fait ce que je pouvais et plus que je ne pouvais, mais toujours j'ai voulu qu'ils vivent. À l'automne, j'étais heureux de leur jeter comme à des volatiles une pâture aussi abondante que possible. Après quoi je m'absentais de moi-même, ne laissant qu'une apparence effeuillée comme maintenant. Un tronc, des branches, des feuilles, quelques racines dont on admire la puissance de serres lorsque l'effort les fait s'exhiber. Laissez-moi rire, cela n'est que le prétexte, ma vérité, voyez-vous, ce n'est pas l'édifice… Le plus beau palais n'est rien s'il n'est habité. Mettez-y seulement un enfant si vous voulez lui donner un esprit. Eh bien, en ce qui me concerne, c'est la même chose, mon édifice ne serait rien s'il n'était habité par moi. »

Je fus très troublé par ces confidences et voulus en savoir plus. Les ronces, les genêts, les bruyères, les fougères, toute la populace végétale partit d'un ricanement vulgaire :

— Oui, le vieux radote encore, dit un genêt, maintenant que les hommes sont partis, nous finirons bien par lui régler son compte. Cela nous vengera de la hargne des bipèdes qui toujours nous ont décimés, combattus, pour lui rendre de serviles hommages.

— Ne les écoutez pas, monsieur, les hommes n'étaient pas serviles, mais serviables envers moi comme je l'étais envers eux, reprend le châtaignier.

— En tout cas, dit une fougère, ils t'ont bel et bien abandonné, tu continues à jeter ta ridicule denrée comme si elle avait le pouvoir de les faire revenir.

— Tant que je pourrai, reprit la voix grave du châtaignier, je continuerai à faire ce que je dois, et ne croyez pas que je sois comme ces frêles pommiers, poiriers et autres dont vous n'avez pas eu merci. Je mourrai, certes, mais comme un poème qui s'achève.

Il se fit un grand silence et j'eus peur de ne pas connaître le châtaignier. Je lui demandais qui il était :

— Oh, ne vous fatiguez pas, me dit un écureuil, il ne vous répondra pas, il prétend que chacun doit trouver la réponse en lui-même. Mais ce n'est pas une devinette, les châtaigniers surtout n'ont pas le cœur à jouer aux devinettes, simplement ils gardent le silence.

— Et toi, écureuil, que dis-tu qu'il est ?

Il prit le temps de sauter trois ou quatre fois, de branche en branche, avant de répondre.

— Je crois qu'ils sont constance et patience, peut-être est-ce ce que l'on nomme amour…

Il y a des châtaignes qui se perdent, tel sera le titre du livre que je veux écrire, me dit Pierre, m'arrachant à la rêverie et à l'immobilité que m'imposait la présence du petit animal. Le ton en disait bien plus long que la phrase. Pierre, dont la vie était une sorte d'empoignade continuelle avec la misère physique et morale des hommes disséminés, perdus dans les replis de la montagne, avait du mal à contenir sa révolte contre la technocratie, la stupidité moderne, le faux progrès, bref l'imposture monumentale du vingtième siècle. Il aurait servi avec joie de cariatide au reste du monde paysan pourvu que celui-ci s'engageât dans la voie de la régénérescence…

La maison que nous venons de visiter ensemble est bien séduisante, mais en cette soirée d'hiver, j'ai peur : le froid, l'ombre des altitudes, l'ambiance qui sévit comme un regret profond, et encore cette solitude. J'ai peur d'imposer à Michèle une rigueur que je ne me sens pas assez fort pour supporter moi-même. L'hiver amoindrit mon enthousiasme, et je suis bien aise de retrouver le bourg empli de mes semblables.

Mon travail d'ouvrier agricole est toujours aussi mal payé. Il est devenu une routine, une fatalité. En contrepartie, je m'endurcis, j'apprends beaucoup. J'ai réussi à vendre deux sculptures, l'intérêt suscité par elles et auquel je ne croyais guère me comble bien plus que l'argent. Bien que mes clients ne soient pas des connaisseurs, je prends un peu plus de hardiesse et je songe à présent à faire des statuettes en terre cuite, avec toujours l'espoir d'améliorer notre sort. Michèle fait preuve décidément d'une force peu commune, en dépit des apparences de fragilité. Elle accepte des conditions de vie qui feraient frémir une multitude de femmes. Sa seconde grossesse ajoute à sa fraîcheur naturelle une petite note de sérénité. J'ai l'impression d'être beaucoup plus vulnérable qu'elle.

J'ai appris que le boulanger du village avait changé son four. « Les vieilles briques ? Oh, vous les trouverez encore à la décharge, je ne pense pas qu'on les ait recouvertes. » La petite juvaquatre crème achetée trois cent francs, à crédit, se précipite vers le lieu indiqué. Je me suis habitué à ses caprices d'ivrogne et, à grands coups de volant, je m'efforce de la maintenir à droite de la route. Quant aux arrêts, il faut simplement être prévoyant et freiner à temps, c'est-à-dire

cinquante mètres avant ! Les briques sont là, en effet, parmi les vieux bidons, les matelas éventrés, les sommiers à ressorts, etc.

L'argile décantée, nettoyée, affinée, est d'un tempérament docile, mais elle a ses points de rupture, ses seuils de déformation. Les caresses l'étirant à l'excès la font se pâmer. Les doigts, avec joie, pétrissent, pressent, la paume aplanit et les mains, tout entières verdies par la glaise, sont possédées de chorégraphie. Le geste semble encore plus primitif, plus initial, succion, arrachement, et encore l'intention pour créer des formes. Je ne sais pourquoi me vient en mémoire ma cousine Fatna. Celle-là qui arborait un visage tout en finesse avec de la patience dans le sourire. Celle qui me portait naguère sur son dos pour sauter la source, tandis que me brûlait le feu des nouveaux circoncis. Sur le front d'argile, je n'ai pas oublié d'imprimer le tatouage en épi de blé, ni sur la tête les innombrables petites tresses qui toutes se rattachent à une plus importante, en couronne. Le visage reste une approximation, je n'ai pu y inscrire la tendresse du sourire. Mais je perçois la patience sur la pacifique délicatesse des traits. Je sais maintenant qu'il me fallait aussi cet exorcisme. Un trait sur cet amour. L'oubli de l'homme d'âge mûr qui épousa la toute jeune gazelle au regard de bonheur, ainsi sont les mœurs des peuples…

Une histoire pour rien

Nous avons enfin trouvé *la ferme.* Des prés, cent cinquante cerisiers en production, des châtaigniers, des bois. Le tout à mi-colline non loin d’un bourg assez important. La maison se fond dans les courbes, baisse sa toiture, offre son dos au vent du nord. Elle se creuse au centre en petite courette où doucement coule l’eau de la source dans un bac de grès ; le trop-plein se dissipe sous le mur après avoir emprunté un canal. Autour de ce cœur, des chambres prêtes à devenir tout ce que l’on voudra. De petits escaliers, des paliers les relient, depuis les caves renfermant pénombre et vieilles futailles, jusqu’au grenier dominé par des poutres qui s’arc-boutent, se croisent, s’étayent en un chef-d’œuvre de charpente. J’espère avoir été à la hauteur comme négociateur. J’ai cru sentir parfois dans la voix de l’agent immobilier de petits rires contenus, une vague ironie, mais cela n’est peut-être que le produit de mes appréhensions. De toute façon, mon rôle se borne à aviser mon oncle, ce qui bien entendu a été fait… Cela a été fait et suivi de perte d’appétit, d’insomnie et, de temps à autre, d’un extraordinaire et fulgurant sentiment de force, de bonheur, de plénitude. La ferme est au centre de nos préoccupations, de nos conversations. Nous faisons déjà des plans d’aménagement. L’oncle a visité, négocié. Notre regard anxieux a suivi chacun de ses gestes, nos oreilles ont écouté chacune de ses paroles avec toute l’attention du monde. Puis, la D.S. a ronflé, la portière a claqué sur un dernier signe. L’insecte métallique s’est éloigné, empli d’une énigme pour rejoindre Paris. « Je vais réfléchir un peu plus, essayer de faire baisser le prix. À priori… », jamais points de suspension ne furent plus agaçants.

Les employés de la poste du village ont fini par s’habituer à mes visites matinales, toujours rien ou bien du courrier sans importance. Le cœur bat, déçu, reespère pour demain.

Un matin, on me remet ce qui devait dissiper les points de suspension. Déjà les mains tremblent, mais je prends le temps. Il faut un rituel, j’ai l’impression de tenir entre mes doigts un pistolet chargé d’une balle, d’autres ont tourné le barillet, je n’ai plus qu’à l’appliquer sur la tempe. Dès les premières lignes, je ressens une déflagration dans l’âme.

« Après avoir bien réfléchi, je renonce à acheter, etc. Je vous souhaite bon courage, etc. »

J’ai dû interloquer par mon absence plus d’une personne sur le chemin du retour. Michèle pleura très brièvement, et cette brièveté même ajouta de l’intensité au dépit et à la rage impuissante.

En guise de post-scriptum à une histoire pour rien.

Chaque jour est un écheveau à démêler

Nous ne faisons plus que survivre, au vrai sens du mot. Le futur lui-même est hypothéqué par une multitude de petites dettes. Nous fonctionnons maintenant *à l'ardoise* chez les commerçants. La vie est devenue un champ où s'exercent sans cesse de mesquines petites ruses et chaque jour est un écheveau à démêler.

Depuis l'automne, le temps ne s'est pas départi d'une ombrageuse humeur : la pluie, le vent, une meute de nuages gonflés d'amertume, la nôtre peut-être, car nous n'avions pas le cœur à jouir de la poésie sévère des éléments.

Vianney est dans son berceau, petit être neuf enveloppé de secret. J'ai parfois l'impression qu'il cherche à nous transmettre un message de la part de Dieu en personne. Ce Dieu auquel nous faisons confiance en dépit de son silence, en dépit de l'indéchiffrable situation dans laquelle Il nous laisse, des revers qu'il laisse s'exercer contre nous. Nous avons inscrit sur la liste de nos dettes une somme importante due à l'hôpital pour la naissance du petit. La Sécurité sociale refuse de payer à cause de l'insuffisance des versements proportionnels au temps de travail, lui-même réduit par de continuelles intempéries. Emmanuel Ponsoye, chirurgien ami, nous fait grâce de ses honoraires, en outre nous avons entrepris des démarches pour obtenir une aide sociale. Le maire du village est aussi sollicité, la commune peut probablement quelque chose… Nous avons du lapin à manger, ainsi qu'un reliquat de légumes au jardin. Parfois, nous découvrons au milieu des feuillets d'une lettre quelques billets de banque glissés par ma belle-mère, et cela est comme une goulée d'air.

Le pays somnole comme un vieillard. Il est fatigué et vide. Notre radeau d'incertitude flotte sur ce vide.

Michèle reste constante, cohérente, les deux enfants lui sont comme de solides amarres. Ils règlent ses journées et ses nuits, la maintiennent en harmonie avec le rythme de l'univers. Je trouve quant à moi un peu de substance dans mes créations d'argile. Je passe par des nuances d'émotion, joie, crainte, appréhension, désabusement, exaltation. Lorsque enfin le four a avalé les figurines, que la porte a été scellée sur elles, les soustrayant à mon pouvoir, le temps semble

changer de nature. Alors il reste à bouter le feu aux déchets de bois que me fournit la scierie voisine. Tout à l'heure, la nuit viendra pour tout réduire, seul le feu me sera une présence tardive. Et, dans le four, naîtra un fragment d'aurore pour saluer d'incandescence les images de glaise, visibles seulement par un petit orifice.

Le Papet, symbole vivant de la pérennité

J'aime travailler avec le Papet, il a quatre-vingts ans, sec, droit, les yeux bleus empreints d'une légère malice. C'est lui qui a édifié le domaine. Tôt levé, il va par les arbres et les vignes dans son invariable tenue bleue. La surdité l'isole du reste du monde, mais ne l'empêche pas d'observer intensément les visages pour y lire les signes.

Traverse-t-il un champ ? Il y glane quelques cailloux qu'il dépose sur les bords, par-dessus les murs d'enclos ou de soutien. Il a dû se faire une idée toute personnelle de mes origines. J'ai parfois l'impression qu'il me croit issu d'une autre planète. Il marque un fort contraste avec son gendre. Deux générations se côtoient, la plus ancienne s'attarde à ramasser les grains de raisin un à un, avec des gestes de prêtre, et l'autre lui crie d'avancer, que ça n'est pas *rentable*. Deux générations si proches et si éloignées ! Le vieux n'a plus le *pouvoir*, il n'est qu'exécutant. Mais lorsqu'il s'agit de la restauration des murs de culture, le Papet retrouve sa royauté. Dès les premières heures, nous sommes sur le lieu. Les pierres de la muraille, pourtant large, se sont effondrées, laissant une échancrure d'où la terre s'écoule en lente hémorragie. Il faut retrouver la racine du mur, me dit le vieux, et pour cela il faut déblayer, creuser, fouiller. Il faut aussi trier les pierres, les grosses, les moyennes et les *rêbles*. Ici, tout le monde obéit et même le *patron* devient un ouvrier attentif. Le Papet ne transige pas, chaque pierre doit être parfaitement stabilisée par une légère taille ou par un solide calage, elle doit couper un ou deux joints du rang précédent. Mais comment acquérir l'œil qui d'avance sait que telle pierre ira et non une autre ? Comment acquérir ce sens aigu qui vous dispense de frapper comme un sourd avec la masse, alors qu'un simple coup d'outil, sec et précis, peut diviser la roche comme une noix ? Au bout de quelques heures, le mur naissant témoigne déjà de la maîtrise de son créateur. Toute l'histoire de ce pays pourrait se résumer dans ces arcs-boutements, dans la captivité de cette terre prompte à s'écouler, à dénuder l'ossature épaisse, partout sensible. Ici la charrue fouille dans des réceptacles et non dans l'infini des plaines aux alluvions sans limites, où le fer mord sans jamais s'agacer les dents contre les roches.

De temps en temps, pour agrémenter le travail, le vieux se dépouille de sa rigueur pour me conter une petite histoire drôle, et je sais qu'elle me sera dite de multiples fois. Aussi, pour ne pas le

décevoir, j'aurai au moins un rictus, faute de rire… De même, je devrai chaque fois avoir l'air ému au dernier vers : « La rose vit un jour et le cyprès cent ans », poème qu'il affectionne tant. « Eh oui, la mémoire ! », soupire-t-il parfois. Travailler avec le Papet, c'est goûter un peu à la saveur du passé. J'ignorais en ce temps-là que l'aïeul me faisait un don hautement utile en m'initiant à son art. Il s'est paraît-il éteint lentement… Et j'ai revu la longue et haute muraille en couronne qu'il avait édifiée autour d'une colline tout en devers. De gros nuages annonçaient la pluie prochaine… En bas, des tracteurs grondent sur la terre qui s'ouvre derrière eux. La frénésie qu'est devenu le travail agricole est comme le signe d'une discordance grave avec les rythmes de l'univers. Les tracteurs vont et viennent. Ils exigent des terres aussi planes et vastes que possible. Ils répandent des poisons violents afin, paraît-il, que les hommes puissent manger. Quelques-uns ont en effet mangé, puis ont trop mangé, et leur vie est devenue une seule et unique préoccupation lancinante et triste : comment digérer ?

Les oliviers du Papet ont un léger frémissement derrière la digue qu'il leur construisit. Ils restent de simples témoins, ne jugent point, n'ont pas d'opinion, ni de plainte. Le vieux disait toujours qu'il fallait que tout soit solide. Les oliviers comme la muraille tiennent bon. Certains étés, les cigales y chantent tant, et en si grand nombre, qu'on a du mal à entendre les bruits lointains. Je ne sais pourquoi surgit dans ma mémoire la silhouette du vieux. Nous en étions au casse-croûte. Les mains râpées par les cailloux, endolories mais satisfaites, les épaules lasses, je goûtais avec délice repos et nourriture. Le Papet m'a tout d'abord offert ce qu'il avait dans sa musette. Comme j'étais moi-même pourvu, il s'est mis à manger. Il ne mordait pas dans le morceau de pain, mais y prélevait ses bouchées avec ses doigts. Puis il mastiquait lentement. J'eus la fulgurante certitude qu'il ne nourrissait pas seulement son propre corps…

Le principe feu dans toute sa splendeur

La petite colonnette de métal en fusion disparaît par la goulotte du moule, elle semble le perforer, s'y évanouir à la manière d'un génie. Le temps lui-même n'est plus que magie durant ces secondes. J'attends avec impatience la montée du métal dans les évacuations d'air. J'attends le signe de mon triomphe. J'avais enveloppé mes bras d'un linge mouillé pour les protéger, déjà sec il ne peut servir. Mais je n'en ai cure. René, face à moi, tient l'étrier et tremble légèrement. Le creuset incandescent que nous soutenons fait exploser la chaleur jusqu'à l'extrême limite du supportable. Il faut tenir, tenir, tenir. Pourvu que René tienne, mais que se passe-t-il donc ?… La colonnette s'amincit de plus en plus sans qu'apparaissent les petits points qui marquent l'achèvement. Le creuset maintenant dépasse l'horizontale, des feux follets indigo s'y amusent, et soudain la goulotte se remplit. Les points si attendus apparaissent alors et dissipent l'appréhension qui me vrillait l'estomac. Nous déposons le creuset, le refroidissement lent va au rythme du bonheur qui me submerge. René s'éloigne au plus vite de *l'enfer*. Au lieu de faire comme lui, je reste stupidement acculé au mur, face au potager empli de charbon que la soufflerie avait élevé à plus de mille degrés. L'odeur de roussi qui emplit mes narines provient de mes propres poils. Les lunettes de protection m'aveuglent maintenant, le sueur s'y est comme vaporisée. Je les enlève pour mieux voir les spectateurs qui occupent la grange-atelier. René jubile avec son exubérance habituelle. Georges et Raymond échangent des *fan de pute* et *fan de lou* à n'en pas finir. Monsieur Souchon, un beau sourire sur son visage de vieux paysan, fait des commentaires à Fonce, le berger, qui parle peu. Tout le monde est rassuré, la coulée est réussie. Du brouhaha, il ressort surtout qu'il ne fait pas froid en ce lieu, que ce métier est bon pour l'hiver. Je promets de leur montrer la sculpture lorsque je l'aurai démoulée. Pour cela, il faut attendre que le moule ait refroidi. La technique de fonderie à cire perdue remonte loin dans l'histoire. Mon travail en laboratoire de prothèse dentaire m'a initié à ce savoir transposé à la sculpture. Stimulé en cela par Jean Rouland, un homme du Nord, sculpteur et fondeur lui-même. Stimulé aussi par ce goût profond pour le maniement du feu hérité de mes ancêtres et de mon père plus directement. Roland Calcat, un nouvel ami, me commande une tête, celle du Père de Foucauld. J'étais alors fasciné par cet aventurier mystique qui, je crois, a honnêtement essayé de témoigner. Il avait

acquis l'estime des musulmans, ce qui peut être une solide caution. Certains Français le tiennent pour équivoque, on en parle même comme d'un indicateur au service du conquérant. Lui-même, ancien militaire ayant une parfaite connaissance du pays ainsi que de la langue et des mœurs de ses gens, aurait établi des connivences utiles avec la gent galonnée pacificatrice en titre… Lorsque j'entrepris d'inscrire sur la cire le visage de cet homme, je n'étais pas encombré de suspicion. J'étais sous l'effet d'un double dynamisme : la joie d'exercer une activité riche de sens et la perspective des huit cents francs convenus avec Roland, ce qui, dans notre situation, m'apparut comme une véritable fortune…

La cire retourne toujours à sa nature figée, le feu seul la délie un instant. J'en profite pour imprimer l'intention, ouvrir la voie, exprimer de moi-même les arguments et les plaquer avec les doigts ou la spatule. L'action est mélange de sculpture et de modelage, chaque phase se fige avec le matériau dans la note continue du parfum du miel. La mise en moule ressemble à un acte de foi, la terre réfractaire dérobe l'œuvre, elle la recèle en elle-même comme un ovule. Le moule cylindrique lourd est lui-même confié au four sous lequel le feu est maintenu pour quarante-huit heures, où je me dois à mes morceaux de bois refendus. Un lit de fortune pour simplement simuler le repos, car la température sans cesse doit monter, monter… J'accueille avec reconnaissance le café que me prépare Michèle. Cela me permet sans trop de dommage apparent de passer deux nuits entièrement blanches. Lorsque enfin le moule est rouge, la cire qu'il contenait est entièrement brûlée et son évanouissement a laissé un vide expressif des cavités à l'intérieur de la masse réfractaire. Alors le rituel se poursuit par la phase décisive : le creuset est enchâssé dans une masse de charbon que le feu investit peu à peu, jusqu'à l'incandescence. Il est alors prêt à accueillir le plomb et le zinc, puis enfin le cuivre, sous forme de pièces mécaniques d'engrenage, coussinet de bielle, etc., récupérés chez les ferrailleurs. Tous ces objets baignent dans un liquide glauque à reflets d'argent ou de mercure. Peu à peu, les pièces sont fondues, intégrées au bain, avec des moirures fugaces, des reflets irréels, tout un mouvement volcanique, le principe feu dans toute sa splendeur et son mystère. Les impuretés maintenant surnagent. Il faut les ôter avec une louche à long manche, le rayonnement infernal ne permet qu'une raisonnable approche… Et c'est ainsi que se fait la colonnette magique sur laquelle se concentre comme un aiguillon l'espoir du créateur…

Et toute cette alchimie en l'honneur de notre *domaine*, car nous en avons un à présent. Je revois encore l'après-midi où Michel Quiminal nous a visités. Un dialogue tout de sensibilité s'est instauré entre nous.

L'avocat fit place au poète, et puis, au moment de la séparation, Michel nous propose son aide financière pour acheter la ferme toujours hypothétique. Je revois aussi, la semaine suivante, ce matin très tôt où René Roche, un paysan ami, a franchi notre porte. Il nous apprend qu'une ferme est à vendre là-bas vers le plateau calcaire, dès la première visite, nous avons la certitude que ce lieu est le nôtre.

Une grande coquille déserte

C'est ainsi que la petite Juva chargée de notre modeste bien où les vivants se mêlent aux objets, nous quatre, Youck notre chienne, Minouche la chatte et toutes les poules. La piste est à peine praticable, et un dernier coup de reins nous fait franchir la roche lisse qui devient une vraie savonnette par temps de pluie.

La maison nous promet du labeur : toit et logement des futurs animaux. Il n'y a pas d'électricité et l'eau provient d'un *gour*[8] . Les terres proies du sauvage, rébarbatives, comme de mauvaise humeur et presque hostiles sont par endroits recouvertes d'une toison de ronces décourageante. Mais le paysage à lui seul nous dédommage de tous les inconvénients. Nos voisins nous ont appris que nous pouvions de chez nous voir tout autour dix-sept clochers. Nous avions peine à le croire. La maison n'a pas de mobilier, excepté une gigantesque armoire et une horloge couchée sur la face semblant se lamenter sur son sort. La plus grande partie du corps d'habitation servait de magnanerie, témoin le plancher mobile ainsi que les traces de fumée contre les murs. La cave est une fondrière, les héritiers du vieux, dans leur souci de récupérer le maximum de biens avant de vendre, ont démoli un mur de refend qui faisait obstacle pour sortir de vieux foudres de chêne. Dans cette grande coquille humaine, désertée, je n'ai pas de mal à sentir *l'âme* du vieux, de *l'original,* mort depuis dix ans, et pour lequel j'ai de la reconnaissance.

Au temps de sa jeunesse, il fut, paraît-il, très soigneux de sa personne, presque élégant. Après avoir remisé les bœufs à l'étable, il faisait toilette et se rendait au café pour jouer aux cartes, voir les autres, rire en bonne compagnie. Il servit la patrie en Afrique où il contracta le paludisme, il travailla le domaine avec conscience. Puis vint une longue éclipse dans le récit que me font les voisins, et lorsque je retrouve Monsieur Thoulouze, c'est un vieillard, n'ayant pas trouvé à se marier, il est maintenant négligé, ombrageux, presque aigri. Mais le cœur reste généreux, et le corps encore doué de cette force herculéenne presque légendaire dans le pays. Il finit par se condamner à une vie d'ours solitaire, cultivant un lopin de terre de plus en plus étroit et nourrissant une ou deux chèvres. Tout finit par s'ajuster à la stricte survie. Mais le même homme hirsute, avec un grand corps de brute, n'hésite pas à défendre, fusil en main, les merles dont il goûte avec délice le chant au printemps…

À la fin de l'hiver 56, gravé dans toutes les mémoires, tous les arbres s'éveillèrent tôt et la sève se mit à parcourir leurs ramures. Les hommes s'égaillèrent déjà par les champs, les animaux étirèrent avec délice leurs pattes engourdies. Mais le perfide hiver se garda de laisser le printemps lui succéder. Le spectacle de la création en joie, semblait-il, le réjouit encore plus, car le lendemain tout s'éveilla sous un mètre de neige. Le froid fut si intense qu'on entendait, paraît-il, les troncs des arbres éclater, les oliviers, les figuiers, les pêchers et tous les autres en furent meurtris, comme la vigne. Beaucoup périrent et les hommes eurent l'âme blessée. Certains, découragés, insistèrent encore davantage pour que leurs enfants allassent en ville pour fuir ce monde d'incertitude où la pitié n'existe pas…

Oui, cet hiver-là, la neige isola les villes, les villages, et encore plus les maisons solitaires comme celle de Thoulouze. Au hameau voisin, on s'inquiéta pour le vieux. Un groupe d'hommes munis de pelles se mit à l'œuvre pour faire un accès dans la neige vers la ferme perdue. Cela ne fut pas une petite affaire. On abattit un gros chêne, car on s'avisa que le vieux ne devait pas avoir de combustible. Et on finit enfin par arriver sur les lieux : Thoulouze n'avait en effet pas de quoi se chauffer, mais d'apprendre qu'on avait abattu le chêne le mit en fureur.

Puis il pleura, car cet arbre était son ami…

Je bénis Brillat-Savarin

La *chose* est noire, vaguement sphérique, d'une consistance un peu élastique. Tout en elle est équivoque, hormis le parfum qu'elle diffuse on ne sait comment. En effet, il suffit d'une petite truffe dans un grand local pour que son parfum s'impose comme un abus de pouvoir. Si vous avez une vague culture, votre esprit s'en retourne vers les rivages du dix-sept ou dix-huitième siècle qui lui donna paraît-il ses titres de noblesse. Mais je n'avais pas le cœur à évoquer toutes les finesses, les délicatesses, le prestige entourant cette chose qui ne représentait pour moi qu'une somme d'argent car j'ai encore le cœur blessé par le départ forcé de Michèle et des enfants.

Nous avons un domaine certes, mais rien d'autre, pas un misérable centime. Nous sommes démunis, riches seulement de nos dettes dont le chiffre nous épouvante. Mes parents, installés à Saint-Étienne, nous ont proposé l'hébergement afin que Michèle puisse retravailler. Et il en fut ainsi. Quant à moi, je reste au pays. Durant l'embryon d'expérience de vie fermière que nous avons faite, j'ai restauré la salle principale de notre maison. Je n'avais aucun préjugé concernant la réfection, seulement de la sensibilité. Je me familiarisai très vite avec le mortier, les poutres, les pierres, le plâtre. Étant sans objectif, je me laisse guider par la structure existante. Je mets en valeur les *œuvres vives,* je suis, comme en une caresse, les mouvements des murs en y appliquant le mortier. Avec les sentiments du modeleur et non du froid technicien. C'est à l'intuition que je demande les solutions aux problèmes et non à un savoir rationnel. Michèle m'est précieuse par ses appréciations et critiques. Il semble que nous répondions au même souffle esthétique sans préoccupation d'esthétisme. Le résultat plut à de nombreuses personnes et à Roland Calcat en particulier, qui me chargea de la restauration de sa maison de famille. C'est ainsi que je commençai ma carrière de restaurateur de vieilles maisons. Et c'est en grande partie à cela que nous devons d'avoir résisté. L'esprit en éveil, nous ne négligeons aucun moyen pour survivre.

On nous donna quatre chèvres dans un piteux état, le total de leur produit laitier nous permettait à peine de déjeuner, ensuite il y eut un peu d'amélioration grâce à des soins assidus. Puis tout devint difficile, amer comme le goût de la mort et du non-sens.

Un matin, je confiais les chèvres pleines à la garde des voisins, je

fis don de nos poules à qui les voulait, et le domaine redevint désert. Pour éviter les va-et-vient coûteux et fatigants, je logeais sur les chantiers en compagnie de mes deux chiennes. Ce fut le temps de l'absence, de la solitude, presque du désespoir. Toute action paraissait ultime, comme celle qu'accomplit un condamné à mort. Je parcourais la campagne sauvage, parmi les genêts-scorpions griffus, les cades, les buis et toute la flore à saveur âcre qui vous rappelle tout le temps la non-complaisance. Lorsque je parcourais ces espaces à la recherche des chênes avec ma chienne Io allant et venant, j'avais aussi ce sentiment de l'acte ultime. J'allais à travers l'ordre ancien des murs de culture qui peu à peu s'écroulent. Entre ma chienne et moi est un lien magnétique. L'animal avance en flairant de tous côtés consciencieusement et mon espoir l'accompagne. Le regard se concentre comme un dard, explore les lieux alentour, le cerveau et l'intuition s'allient dans une même démarche. Le contentement se mêle à l'avidité. La chienne vient de s'arrêter, puis dessine des ellipses, farfouille dans les broussailles, tourne en rond, le museau affairé, finit par se plaquer au sol, immobilisée en un point comme un axe au bout du corps qui accomplit des girations dans les deux sens. L'endroit est bien pointé, marqué d'un coup de patte et enfin fouillé activement. J'ai eu le temps de sortir mon piochon de la musette, j'écarte doucement ma besogneuse compagne, disloque la terre en prenant bien garde de ne pas abîmer la chose. Celle-ci apparaît, d'abord discrète, le piochon l'extirpe, enfin la fait jaillir comme un morceau de joie. L'exhumation libère le parfum. Je range le précieux champignon dans le sac. Io, campée solidement sur ses pattes, attend son dû, elle le revendique fermement, la tête levée vers moi. Puis la gueule s'ouvre et se referme en un éclair. Un claquement de dents signifie que le salaire a été perçu, mais sitôt le morceau de pain avalé, le regard devient quémandeur cette fois : « Ne peux-tu ajouter un petit quelque chose, rien que par bonne manière, par charité ? » J'irai ce soir porter mes truffes au marchand. Quelques centaines de grammes du précieux produit contre des billets de banque. J'en trouve le prix ahurissant, mais je n'ai pas la mauvaise grâce de m'en plaindre, je bénis au contraire Brillat-Savarin ! Battre la campagne en quête de chênes truffiers me dédommage un peu de la poussière de vieille chaux et des gravats dans lesquels je baigne en permanence.

Une vieille maison, dans sa dignité de pierres nobles, agencée avec intelligence, s'impose à l'esprit comme une personnalité intègre. Elle est souvent un langage en quête d'écoute. Si le destin de cette maison est bénéfique, elle rencontrera l'homme ou la femme qui, toute sensibilité en éveil, s'appliquera à donner du relief à son expression, de l'ampleur à l'ambiance particulière qui toujours existe à l'état de germe. La grande coquille minérale devient ainsi un fragment de la vie

elle-même, un lieu d'alchimie subtile avec des sentiments, de la pensée, des émotions et aussi de la tranquillité et de la vacuité. Si cette maison n'a pas de chance, elle sera dénaturée, réduite à une aile morte, un écran protecteur pétrifié, raidi par des corsets de ciment, fardée comme une vieille courtisane, *hachélémisée* par des propriétaires en veine d'apparence.

De temps en temps, je vais rejoindre les miens pour une ou deux journées. Michèle et Cécile supportent mal l'éclatement de la famille ainsi que la vie urbaine. Je ne puis empêcher un sentiment de culpabilité qui m'empoisonne. Mes parents font tout ce qu'ils peuvent pour alléger l'épreuve qui durera six mois. Mais c'est à ce prix que la situation s'éclaircit. Nos efforts conjugués eurent l'effet d'un écopage passionné pour permettre au vaisseau submergé de reprendre son cours.

Nous retrouvons à nouveau notre morceau de terre. Nos voisins nous apprennent que nos chèvres sont mortes suite à des coups que leur auraient donnés les bêtes du troupeau auquel elles avaient été mêlées sans précaution. Maintenant que j'ai acquis une expérience de ces animaux, je sais que cela était inévitable.

Le troupeau est une cohésion et toute bête extérieure est considérée comme intruse.

Io, notre chienne truffière, se met un jour à tituber comme ivre, cela me surprend un peu, mais ne m'alerte pas suffisamment. Ce phénomène s'accentue, suivi de suppuration des yeux, de perte d'appétit. Le vétérinaire m'apprend qu'il s'agit de la maladie de Carré et, sans conviction, prescrit un traitement. Le mal suit inexorablement son cours, jusqu'à la paralysie du bassin. Ce sera ma première expérience des lois implacables qui régissent la vie : ni sensiblerie ni pitié, seulement des causes qui entraînent des effets, et des effets qui suscitent des causes. Dans ce jeu s'introduit parfois ce que nous nommons faussement la chance, le hasard. Notre existence ne nous permet que quelques expériences directes suivies d'innombrables interprétations et compréhensions. De voir mon petit animal s'éloigner de moi, m'abandonner malgré mes supplications sous forme de soins assidus, me remplit d'amertume. Je prends la décision d'abréger la souffrance, mais ne puis aller au bout de mes gestes, arrêté par l'afflux des souvenirs et par la reconnaissance. Dans ce douloureux balancement, il me reste un lâche compromis, celui auquel ont recours la plupart des hommes.

Monsieur Delenne veut bien me rendre le service. Il s'éloigne avec l'animal geignant dans ses bras, le dépose à terre, la barre à mine s'élève trois fois. Tout est ainsi très simple…

Une âme forte dans un corps de frêle apparence

Durant les quinze années qui ont été nécessaires pour arriver à vivre du *petit royaume*, des événements et des actes ont modifié le temps, le déformant, l'allongeant ou l'abrégeant. C'est le contenu de la durée qui fait la durée. Supprimé le contenu, il n'y a plus que l'éternité. Je sens de plus en plus qu'il n'est pas d'équilibre possible sans la perception simultanée des deux notions : durée et éternité.

Tandis que nous cheminions d'événement en événement, s'éveilla en nous le sentiment de la non-fragmentation. Rien n'est séparé de rien, le balancement : joie – peine – effort – repos – espoir – désespoir, se fait à l'intérieur d'une cohésion et non selon des alternatives contradictoires et indépendantes. Nous avons aussi appris que la plus grande mutilation que l'on puisse faire à l'homme, c'est de le priver de toute insécurité. L'insécurité nous a forcés à tirer de nous-mêmes des richesses que nous ne soupçonnions pas : imagination, créativité, résistance physique et psychique, victoire sur les privations de toutes sortes, les inconforts.

Nous avons dû, par exemple, supporter pendant sept ans l'insuffisance presque chronique de l'eau et durant treize ans l'absence d'électricité. Mes antécédents m'avaient préparé à ce genre de privation, ce qui rend mon *mérite* bien terne auprès de celui de Michèle. Celle-ci révéla d'une façon extraordinaire combien une motivation profonde, une détermination sans faille pouvaient être puissantes. Elle fut la constance même sur les chemins rocailleux, face au dénuement, aux incertitudes, aux déconvenues, aux revers de toutes sortes, aux travaux les plus harassants et six grossesses dont une extra-utérine qui faillit la tuer. Une âme forte dans un corps de frêle apparence, mais combien doué de cette énergie que j'ai bien souvent admirée chez les femmes de mon pays et qui suscite une infinie tendresse. Dans notre aventure, si j'ai donné le mouvement à la grande roue, Michèle a assuré la solidité de l'axe. Si j'ai été la voile, elle a été la mât. La femme est un principe rythmique, l'homme est la danse. Nous avons toujours ressenti fortement nos complémentarités, avec, comme pour la plupart des couples, des orages, des menaces de rupture, des lassitudes profondes et des rejets violents de l'individualité à laquelle vous vous sentez, selon les péripéties, uni ou enchaîné. Cet autre qui chemine à vos côtés se révèle à vous peu à peu. Vous avez quitté ensemble et dans l'enthousiasme un quai bien

solide, l’horizon vous semblait prometteur de toutes les joies, et puis la haute mer vous circonscrit, vous réduit à n’être plus que l’un par l’autre dans une dépendance réciproque. Vous établissez inconsciemment des conventions sur de petites lâchetés, sur de petites abdications. La dépendance vous aura dénaturé jusqu’à la caricature. Et puis vous vous rendez compte que l’amour n’est ni dépendance, ni possessivité, ni convenance, ni négation de soi ou de l’autre. Vous n’en aurez jamais un sentiment clair. Il préexiste à vous-même parce qu’il est aussi la vérité, non point la vôtre ou celle d’un autre, car elle n’est pas réductible à nos étroitesses. La joie vient, enfin vous êtes vraiment en communion. N’ayant rien à défendre, ni à revendiquer, ni à exiger, aucune barrière s’élève entre vous, seulement la merveilleuse compassion qui transfigure au centre du silence.

Vivre avec des chèvres

Dès l'aurore, le chant du coq nous parvient avec la lente expiration de la terre. La maison est encore empreinte du silence de la nuit, sa tranquillité nous relie aux dernières étoiles. De la chèvrerie montent de légers tintements de sonnailles. C'est le moment de la traite. Michèle est comme toujours la première à l'ouvrage. Les bêtes nous saluent d'un petit bêlement, puis, par des signes presque imperceptibles, se préparent. Il semble que toutes nos actions sur le domaine convergent vers cet acte matinal qui nous lie étroitement à l'animal. Celui-ci, dans un mouvement du bassin, accomplit un geste d'offrande, nous flaire, nous lèche, puis rumine en toute confiance, tandis que le liquide immaculé fait sonner en cadence les récipients qui le reçoivent.

Nous avons franchi le seuil qui naguère faisait que nous vivions des chèvres. L'action était alors hors de nous avec le souci de créer une structure permettant de faire de l'argent. Maintenant, nous nous apercevons que nous vivons avec des animaux et l'action est désormais en nous. Bien que nous demeurions effarés par le pouvoir que nous confère notre état d'homme sur la vie animale. Nous sommes malgré tout gestionnaires de cette vie. Notre pratique nous permet de décider de la mort. De tailler dans le troupeau comme on taille dans un grand corps livré à notre discrétion, à nos arbitraires. L'abus de pouvoir dont nous pouvons faire preuve impunément ne peut être circonscrit que par une sensibilité nouvelle. La Bible, entre autres, porte la responsabilité très grave d'avoir favorisé et même stimulé l'attitude dominatrice et despotique de l'homme vis-à-vis des autres créatures. Elle l'invite, en le valorisant à outrance, à *soumettre*, à disposer à son gré de tout ce qui vit et il s'en est si peu privé qu'on ne dénombre plus les déprédations causées par lui. Sommes-nous dans un mouvement suicidaire ou bien dans une mutation plus forte que notre volonté ?

La dame de Lingerneyre me montre, les larmes aux yeux, les six chèvres dont elle voulait se défaire, son médecin lui ayant formellement déconseillé de continuer son métier. « Cela fait vingt-cinq ans, me dit-elle, que je m'occupe de chèvres, mais maintenant mon cœur est trop faible. » Et c'est ainsi qu'arrivèrent chez nous ces bêtes, alpines chamoisées de belle apparence, qui allaient constituer la base du troupeau. Elles furent logées dans des locaux provisoires, car,

parallèlement, la ferme subissait de lentes métamorphoses. Ce gros ensemble était comme pétri par nos faibles mains. Michèle ayant donné des cours de secrétariat pendant quatre ans au bourg le plus proche et moi ayant travaillé sur les vieilles maisons, nous avions fini avec nos gains par redonner une nouvelle impulsion à notre cheminement. Cela se traduisit par la possibilité d'acquérir un cheptel et de commencer les premiers travaux de restauration.

Un voisin vient avec son tracteur labourer une parcelle de terre que nous ensemençons de blé en automne. Cela donne une petite note de douceur à l'environnement âpre qui ne semble pas se réjouir de notre présence. J'ai le sentiment que nous mettons en émoi toute la nature, que notre arrivée est une intrusion dans un domaine régi par des esprits heureux d'avoir retrouvé les lieux dont l'homme les avait spoliés.

Lorsque le froid arriva, il nous trouva confinés dans deux petites pièces du côté sud de la maison. Et de savoir que cette maison, qui a besoin elle aussi de notre tendresse, est déjà à nous, nous remplit d'un bonheur très simple. Bien que nous devions payer durant vingt ans des annuités au Crédit Agricole.

Parfois, lorsque la nuit a tout recouvert et que le sauvage s'éveille dans l'obscurité, qu'au loin le renard glapit, que hulule la chouette dans l'air glacé de décembre, on peut voir une lueur discrète, celle de la lampe à pétrole qui sera désormais notre compagne durant bien des années.

La maison est solitaire sur son promontoire, dans le silence. Et en elle, quatre êtres humains qui ne savent où ils vont…

Selon nous

Safia, notre nouvelle pouliche, est une sauvageonne qui ne veut pas composer ni même négocier la moindre convention avec nous. Elle semble ne tenir ni à notre amitié ni même à notre proximité. Peut-être nous estime-t-elle malpropres et malodorants ou mal élevés. Ses fuites méprisantes auraient quelque raison de nous offenser, si nous n'étions convaincus de sa peur. Et pourtant, sa robe bourrue, effilochée, de miséreuse aurait dû la rendre modeste. Elle s'estime sans doute suffisamment noble pour que transparaisse sa haute dignité. Elle apporte à notre lieu tout à la fois le mouvement, la poésie et l'ornement. Nous la laissons déambuler sans exercer sur elle trop d'autorité. Un jour, en compagnie de Félicité, la jument d'un ami, elle fit une fugue. Malgré notre inquiétude et notre colère, nous trouvâmes leur galop splendide à travers le maquis. Il y avait un contraste humiliant entre leur course souple, désinvolte, joyeuse au point d'en être provocante, et notre semi-reptation à deux mesures rapides qui ne résolvait rien, ne faisait qu'attiser notre fureur impuissante. Il fallut beaucoup de ruse pour les rattraper.

La pouliche se résigne à me suivre après quelques mouvements de protestation, mais Félicité la rassure ; Safia, probablement confiante en l'expérience de sa compagne âgée de sept ans, finit par se calmer. Quelques mois après, nous avons une pouliche docile qui accepte licol, bride et selle. Notre patience eut raison de son caractère farouche. Amadouer un animal sans violence est très *louable* mais épuisant. Le résultat vaut la peine.

C'est ainsi que s'est agrandie notre famille. Les chèvres maintenant font partie de l'univers ordinaire, mais nous sommes conscients qu'il n'y a rien de plus triste que d'intégrer des êtres vivants au monde que l'on administre, sans être attentif au message qu'ils semblent devoir nous transmettre. Dans l'expérience directe avec toutes nos facultés – cerveau, sensations, intuition – l'être tout entier s'imprègne profondément de cet étrange langage qu'est le vivant.

Vivre d'un troupeau, c'est en grande partie le parasiter quelle que soit la préoccupation qu'on ait de son bien-être. Nous sommes à la fois le législatif et l'exécutif. On ne peut enfermer des animaux dans une étreinte intéressée sans aller à l'encontre de leur nature. La démarche soucieuse de vivre *avec* et non *de* peut déjà atténuer l'arbitraire. Il

s'agit alors de vivre des réciprocités. Combien de fois avons-nous constaté, par exemple, la sensibilité de nos chèvres à l'assistance que nous leur apportons lorsqu'elles mettent bas ? L'inquiétude et la souffrance s'atténuent par le lien charnel, le regard, une rassurante présence. Le même animal qui, d'ailleurs, vous fait fondre de compassion, y pourra peu après vous mettre hors de vos gonds lorsqu'il transgressera…

Nous n'avons, en général, jamais accordé beaucoup d'importance à la question : doit-on ou ne doit-on pas manger de la viande ? Néanmoins, elle nous a permis d'examiner une multitude d'attitudes sans jamais en trouver de vraiment satisfaisante. On peut dire sans risque d'erreur que l'excès de viande est néfaste et surtout lorsque celle-ci provient d'animaux élevé à la *moderne*. Si la question devient obsessionnelle, c'est elle-même qui est néfaste et non ce qu'elle veut désigner.

En ce qui nous concerne, nous consommons modérément de la viande, mais nous ne voulons en aucun cas escamoter ce qu'elle implique. C'est ainsi qu'il m'arrive d'être face à face avec l'animal *condamné*. Nos bêtes étant familières, le sujet choisi continue à faire confiance, rien ne l'alerte. Il ne peut imaginer que j'ai, par souci de ne pas faire souffrir, soigneusement affûté le couteau, sans chagrin, sans joie, dans un état intermédiaire plutôt désagréable. L'animal est encore vibrant et docile à mes perfidies, couché sur le flanc. Les pattes entravées, il commence à manifester quelque crainte, le regard me semble interrogateur. Le couteau mord la peau qui s'ouvre, parfois un cri, un éclair de panique, la chair ouverte se colore du rouge vif qui jaillit cependant que tout le corps est frénétiquement agité, le souffle ne faisant plus vibrer les cordes vocales se transforme en gargouillis indéfinissable. Puis, peu à peu, viennent de longs soupirs avec le raidissement final. Le tableau est celui d'un meurtre, mais en réalité il s'agit bien d'un sacrifice. J'ai au fond du cœur cette archaïque reconnaissance de l'être premier face au mystère du sang, dans la stupeur infinie devant la rigoureuse loi qui veut que la mort serve la vie et inversement.

Je n'ai plus maintenant face à moi que de la viande dans une enveloppe brune. J'ai tenu à donner ces détails parce que je ne peux accepter les horripilantes simagrées de ceux qui veulent donner des leçons de sensibilité, refusant de vivre cette inconfortable réalité mais sans se priver pour autant d'entrecôtes. Aussi ai-je pour règle de ne tuer que pour ma nourriture et celle de ma famille, le cœur exempt de tout ressentiment, comme me l'a enseigné la tradition musulmane.

Au printemps, la vie nous submerge, sous la forme de nombreux

chevreaux, et c'est chaque fois un émerveillement de voir que tout est perfection dans le processus d'*incarnation.* Tout est si bien prévu qu'on a du mal à imaginer que cela ne puisse être le fait d'une *intelligence.* Il arrive que nous ayons à intervenir pour pallier quelques défaillances, ce qui nous fait éprouver des sensations directes du principe intime de la vie, le sang, la chaleur, la texture, les liquides, le mouvement dans des entrailles secrètes que révèle l'étonnante béance de la vulve. Et voici que le petit être qui, tout à l'heure, était captif d'une énorme glaire sur laquelle s'affairait sa mère avec sa langue et son souffle, est maintenant debout, lui-même affairé après une mamelle généreuse qui s'offre à discrétion. Il n'est qu'exigence dans l'impérieux besoin de vivre.

L’agriculture organique, facteur de cohérence, de joie et d’autonomie

Depuis le bois des fées nous parviennent les accents d’une flûte à bec ponctués par le bruit des sonnailles. L’atmosphère est toute de légèreté, de douceur d’automne. Elle porte comme un fluide notre reconnaissance jusque vers le bleu des lointaines montagnes. Très tôt, Cécile et Vianney ont appris à garder les bêtes. La nécessité nous a ainsi fait renouer avec des pratiques qui remontent aux origines. Nous n’avons guère conscience que nous vivons la poésie et il en fut sans doute toujours ainsi pour les hommes. Notre cœur se dilate à voir les deux enfants pousser un troupeau, mêlant leurs voix aux bêlements et au concert des cloches, non par je ne sais quel jeu, esthétisme, nostalgie ou poésie de papier, mais véritablement pour la vie.

La petite fille à la musette semble être née pour cela. Elle a le pas léger, presque inconsistant, c’est à peine si les feuilles mortes se froissent sous ses pieds. Aussi a-t-elle le don d’apparaître, de vous surprendre, alors que vous êtes en médiation parmi les arbres. Deux yeux en amande sont là vous regardant, une véritable apparition qui s’évanouira de la même façon, portant sa vigilance aiguë vers les bêtes égaillées dans le sauvage. Cécile se fond dans le silence parce qu’elle est son énergique progéniture.

Vianney regrette sans doute l’univers des songes vers lequel toujours va sa mémoire. Dans sa quête, il joue de la flûte, éveille des échos, depuis l’âge de quatre ans. Après qu’il s’est longtemps balancé à ses propres rythmes, il ne cesse de nourrir d’invisibles esprits avec des sons tirés de tout ce qui résonne. Cécile, elle, du tambour batoutsi recouvert de peau d’antilope que Philippe nous a offert, ressuscite de vieux génies africains, fait danser des visiteurs. Vianney reste à la frange du réel, il faut souvent le rappeler à ses chèvres, à son ouvrage, parfois faire fuir sa nonchalance exaspérante par des grondements de fauve. Alors, momentanément délivré, il répond aux impératifs de la vie quotidienne. Ces deux tempéraments ont bien des difficultés à s’accorder, mais le destin qui les a unis pour les faire cheminer ensemble à travers la campagne pour l’école ou la garde saura plus tard les arracher à une sorte d’inhibition réciproque. Chacun d’eux, tout en restant lui-même, aura pleinement conscience de ce qu’implique la communauté de fait qu’est une famille. C’est notre plus grande joie, à Michèle et à moi, de les voir maintenant, à dix-sept et

dix-neuf ans, prendre avec une rigueur sans faille la résolution de perpétuer l'idée qui nous avait poussés à construire douloureusement ce petit monde que nous voulions cohérent, générateur de sens. Il faut apprendre la terre, c'est indispensable, savoir ce qu'elle est. Il faut l'aimer sans niaiserie, en reconnaître les principes maternels et nourriciers. Il faut la travailler en tenant compte du savoir et du sentiment, avec la force du corps.

La méthode d'agriculture dite biodynamique de l'anthroposophe autrichien Rudolph Steiner me semble être apte à répondre à l'exigence de globalité. Elle éveille la conscience à la notion de subtilité, comme le fait l'homéopathie dans le domaine des substances. On ne tient plus seulement compte des mécanismes et des effets les plus évidents, mais aussi des phénomènes qui, bien qu'échappant à notre analyse, n'en produisent pas moins des effets probants, comme l'utilisation des préparats.

La première fois que j'ai voulu essayer, j'avoue que mon esprit était entaché de scepticisme, bien que j'aie pour habitude de n'être ni crédule ni incrédule, mais en éveil dans la mesure de mes moyens…

Olivier et moi étions comme deux alchimistes, à la fois sorciers et cartésiens. Sur une aire, nous avons assemblé les matériaux : fumier et déchets organiques de toutes sortes, auxquels nous devions faire subir la *mutation*. Il faut donner à l'ensemble une forme trapézoïdale d'environ deux mètres à la base, de longueur variable selon la quantité de matériaux, le tas doit être en contact direct avec la terre. Il ne devra ni sécher ni être détrempé par les pluies. Nous avons enfin procédé au geste de mécréants en divisant le tas en deux parties. Les préparats végétaux se présentaient sous forme de quelques pincées de matières végétales décomposées mais de bonne odeur, enfermées dans de petits tubes de verre. L'opération consistait à pratiquer cinq trous sur chaque flanc du tas et à déposer dans chacun d'eux l'un des préparats, nous étions donc censés procéder ainsi à l'inoculation de forces dans la masse organique, mais seulement sur une moitié, en gardant l'autre comme témoin. Les tas furent arrosés, recouverts de terre et livrés à leur propre devenir. Nous avions ainsi, selon le principe, créé deux organismes fermés sur un silence dont nous attendions de futurs messages. En rassemblant les outils, nous avions l'impression d'avoir procédé à quelque rituel cabalistique à odeur de bûcher.

Deux mois ont passé avant que, seul cette fois, je procède comme un aruspice à l'éventrement des tas. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir le tas dynamisé devenu brun et chaud, à un stade de décomposition déjà fort avancé, les matériaux déconstruits et triturés

par une microfaune abondante. Alors que le tas *naturel* n'en était guère qu'au début du brunissement et présentait peu de signes précurseurs de l'humus. Car c'est bien, à l'humus que sa *sorcellerie* m'a conduit six mois après, comme à l'élément clé de la fertilité de la terre. J'ai reproduit, en les accélérant, les processus naturels de la forêt d'où est exclue toute mauvaise odeur. Arrivant par un merveilleux équilibre à satisfaire à ses propres besoins dans le rythme permanent de ce qui se construit et se déconstruit, où la vie sert la mort et la mort la vie, en liaison avec tout le cosmos.

Mon rôle n'est plus celui d'un simple agriculteur, car je n'ai pas seulement à provoquer des effets ponctuels, mais à participer à un vaste mouvement de restauration ou de maintien de la santé de la terre nourricière. Telle doit être ma préoccupation majeure.

Les bienfaits que je récolte sont la juste et heureuse conséquence de mon dévouement au principe. Tout cela s'est vérifié concrètement car, depuis douze ans que je pratique l'agriculture organique, j'ai fait des constats qui me donnent des joies profondes et durables. La terre sèche, revêche, presque inhospitalière, lourde à la charrue, qui est nôtre, devient peu à peu sereine, affable, attentive à nos sollicitations. Elle s'ouvre de bonne grâce lorsque le fer la fouille, garde sa souplesse sous le pas, se dilate de ses innombrables petites cavités pour absorber l'eau et inspirer l'air. Elle brunit de fécondité. Il m'a fallu des années pour commencer, comme les primitifs, à ressentir ce lien fondamental avec une réalité dont les modernes sont tragiquement privés. Il ne s'agit pas ici de je ne sais quelle religion. Je me suis toujours méfié des délires mystiques vers lesquels peut conduire l'insurrection contre le matérialisme. On trouve de plus en plus, parmi les aspirants au naturel, des gens qui outrepassent le réel pour tomber dans l'ambiguïté des métaphysiques refuges. À l'inverse, d'ailleurs, existe un rationalisme peu convaincant qui se veut dominateur des problèmes.

Par contre, la gestion des êtres vivants, que ce soit des animaux ou des végétaux me paraît être une merveilleuse école d'objectivité. La vie, obéissant à des lois qui lui sont propres, n'a cure de nos sophismes. Nous pouvons lui imposer des falsifications, mais à court ou à long terme se font les réajustements dont nous subissons souvent la rigueur, sans pour autant comprendre le message.

Une terre meilleure

Je m'étais fixé pour mission de remettre à mes successeurs une terre meilleure que je ne l'avais reçue.

J'ai une joie extraordinaire à sentir la vie de plus en plus intense dans mon sol. Cela me permet de pratiquer ce que j'appellerais *l'expansion immobile.* En améliorant la fertilité, j'augmente la capacité de la terre à nourrir un nombre croissant de personnes sur une surface donnée. Ce programme passionnant, qui permet de savourer le goût de la permanence et non l'avidité dans le court terme, annule complètement pour moi la notion de travail. La joie que je ressens avec l'éveil de plus en plus intense de la vie par mon action est véritablement issue d'un acte d'amour. Cette action devient un rituel pour animer des forces assoupies. J'ignorais que ma démarche fût tout simplement une sorte de quête inconsciente de l'esprit originel de la terre mère pressenti par de nombreux peuples.

Quant au troupeau, après sélection judicieuse, soins par homéopathie, nourriture sauvage et nourriture de culture équilibrée, il est en état sanitaire et de production très satisfaisant.

La santé des personnes, elle, n'a cessé de s'améliorer depuis que nous avons compris ce qu'elle signifie et implique, sans tomber encore une fois dans les outrances.

Nous nous bornerons à témoigner que la solidarité sol – végétal – animal – homme est hautement bénéfique, sans doute parce qu'elle nous réinsère dans notre véritable contexte et fait naître en nous les résonances justes, conformes au grand balancement universel.

Michèle a acquis une grande maîtrise dans la fabrication du fromage. Elle est la dame qui ne rate autant dire jamais ses caillés. Son travail fait appel à une alchimie particulière où il ne suffit pas de respecter les doses, il faut accorder sa sensibilité avec les fluctuations du temps et de la température. Avant d'utiliser la présure du commerce, nous la fabriquions naguère avec la caillette d'un chevreau de quinze jours. Nous avons momentanément abandonné cette pratique de sorcier malgré les résultats très intéressants qu'elle nous permettait d'obtenir. La maîtresse de la laiterie prélevait alors la quantité de ferment que le temps lui dictait, un nombre variable de gouttes par litre de lait, le tout à une température variable selon le

sentiment. Le tour de main du préparateur est précieux, mais il doit s'exercer dans une méticuleuse propreté, telle est la loi qu'impose le liquide immaculé. Et la dame réussissant merveilleusement, les compliments affluent de tous côtés pour notre satisfaction.

C'est au marché du bourg qu'est vendu notre production, elle est la base de notre économie et nous permet maintenant de vivre correctement. Le marché a le grand avantage de supprimer l'anonymat qui est l'une des plaies de notre époque. Le produit que je vous propose, j'en suis le garant, il est mon œuvre, mon *honneur*. Nous voici face à face, je vous offre un bien de la terre, en échange de l'argent qui me sera nécessaire pour continuer mon service. De plus, nous avons un prétexte à la relation simplement humaine, quelques brefs dialogues, ce que vous faites, ce que je fais, une confidence, un peu de chaleur, un peu de nourriture à l'amitié. De vieux paysans sont là aussi devant quelque modeste résultat de leurs efforts et, de les sentir si proches mais aussi condamnés à disparaître, me fait mal, en même temps qu'augmente ma détermination de perpétuer leur mode d'être tellement plus vrai…

D'avoir été presque misérables nous a éduqués à gérer nos modestes biens avec un certain succès. Cela consiste en premier lieu à rejeter instinctivement toute forme de gaspillage, bien que nous ne puissions pas toujours maîtriser la surabondance de fruits ou de légumes par exemple. Dans ce cas, nous essayons d'en faire profiter d'autres. D'autre part, tout achat doit être judicieux, surtout lorsqu'il s'agit de matériel coûteux. Nous nous méfions des désirs qui ne sont pas fondés sur des besoins patents. En règle générale, ce que je puis réaliser d'une façon *conviviale* sauvegarde ma liberté. L'outil de production, la ferme en l'occurrence, doit être maîtrisé dans son développement. Au-delà d'un certain seuil, avec le suréquipement, une infrastructure pesante et complexe, il est clair que les risques augmentent. Cette prudence nous permet de sauvegarder un temps sans parité matérielle, un lieu propice aux petits miracles dont nos vies modernes sont de plus en plus dépourvues.

La pauvreté en tant que valeur de bien-être

Mon matériau brun de noble nature me permit cette année-là d'obtenir d'excellents melons en nombre satisfaisant malgré le travail du sol contrarié par les intempéries et pratiquement bâclé. Le semis avait été fait en poquets dans une poignée de compost. Je prolongeais l'expérience avec des radis qui furent si gros qu'on les suspectait d'être creux. Il fallut mordre dans leur chair fraîche, ferme et juteuse pour se convaincre de leur bonne foi de radis, doux au surplus. Les résultats suivants m'amenèrent à la réflexion sur l'autarcie car je venais, sans le savoir, d'accomplir un acte hautement *convivial.* Il m'apparut évident qu'il était impossible de revendiquer le droit à exister conformément à des normes personnelles sans travailler passionnément dans une perspective autarcique. Là comme ailleurs, le réalisme s'impose. Il n'est pas possible de baigner dans une société même récusée sans en subir de quelque façon l'emprise. Ainsi avons-nous toujours disposé d'outils (voiture par exemple) produits par une organisation dont nous désapprouvons les fondements Notre affranchissement ne peut être le fait d'une rupture radicale, mais d'une patiente substitution de nos valeurs à celles que nous proposent les organisations de profit, chaque fois que cela est possible, cela revient à opposer à la pléthore destructrice la pauvreté en tant que valeur et bien-être. Le mot *pauvreté* étant chargé de maléfices, il convient de préciser que la pauvreté selon nous n'est pas la misère, mais la relation équilibrée entre mes besoins vitaux et moi-même. Mes besoins en tant qu'homme ne se limitent pas bien entendu à l'entretien de mes fonctions végétatives. J'ai à nourrir aussi ma spiritualité, ma sensibilité, ma créativité, mon affectivité. Mais je dois réaliser qu'il n'est pas de pauvreté hors d'une disposition d'esprit sans laquelle tout devient privation raisonnée, une digue fragile contre l'envie. Je suis pauvre parce que au plus profond de mon être j'ai aboli toute avidité, toute fausse nécessité. Je puis vivre dans un palais ou dans une chaumière tout en gardant ma nature immuable.

C'est encore à partir du centre et non de l'extérieur que je peux ordonner. Si je ne fais que me conformer à une idée, aussi sublime soit-elle, cela signifie que quelque part existe la violence qui en est le corollaire, car se conformer n'implique-t-il pas déformer ?

Nous avons pu observer, lors de l'ébullition de 1968 et après, toutes sortes d'expériences anticonsommationnistes. Cette attitude

marquait implicitement la préférence pour une certaine pauvreté. Mais les moyens (mis à part quelques cas très personnels) ne furent jamais, à notre connaissance, très clairs. Cela confirme l'idée qu'il est plus difficile de résoudre les problèmes du trop que ceux du pas assez, si nous n'avons au fond de la conscience les forces de compensation. En dépit des apparences, la relation bien vécue avec la nature peut, là aussi, nous être utile. On sait, par exemple, maintenant que la vie ne suscite rien qui n'ait une fonction pour elle-même. Même la beauté d'une fleur : forme, couleur et parfum, répond à des impératifs pratiques. Le concept d'appendice, c'est-à-dire ce qui se surajoute à l'ordre utilitaire, n'existe pas, c'est du moins ce que révèlent les dernières recherches. Nous avons pu constater, par exemple, que des chèvres cornues étaient plus résistantes aux maladies des os que celles qui ne l'étaient plus à la suite de sélection. La corne est l'émergence du squelette, elle est constituée d'une matière subtile qui serait très sensible aux forces cosmiques. La forme elle-même a une signification. La lignée des bêtes qui avaient subi le fameux écornage par sélection finissait, au bout de quelques générations, par présenter des désordres sexuels sous forme d'hermaphrodisme. Ce qui est rarissime, voire inexistant, chez les bêtes intègres et cela à cause d'une hormone spécifique dont la corne serait le siège. Cet organe, en dépit des apparences, n'est qu'accessoirement une arme ou un ornement, il reste avant tout le siège d'un complexe hormonal clé dans l'évolution de l'espèce.

Ces deux exemples, parmi d'autres, m'ont frappé parce qu'ils semblent prôner la nécessité comme seul critère dont l'existence biologique tienne compte. Cette dernière paraît, hors de toute fioriture, s'en tenir à une créativité rigoureusement utile à l'intérieur du principe qu'elle incarne. Cependant, j'ai pu, comme d'autres, observer sur le vif et avec un certain trouble, l'inexplicable profusion de graines, d'insectes, de pollens, créés, semble-t-il, en pure perte : la reine des abeilles prend son envol amoureux dans un nuage de mâles dont une infime partie sera utile, le reste étant livré aux hécatombes. Je rentre ici dans l'énigme des probabilités étroites qui intègrent la pléthore dans la perpétuation. La nature gaspille-t-elle ou bien est-elle follement prodigue ?

Je suis plus à l'aise avec l'exemple des nomades de mon enfance que leur mode de vie avait dressés à maintenir leur possession des choses dans la stricte limite du nécessaire. Cela ajoutait une note de légèreté à la liberté dont ils étaient nimbés, en même temps que de la valeur et de la noblesse aux humbles objets qu'ils arrimaient sur le dos de leurs bêtes.

La famille élargie

Lorsque Mai 68 *éclata,* nous étions encore, Michèle et moi, en plein démêlé avec les choses de survie. Disons sur la corde raide, avec de profonds précipices sous nos pieds, mais déjà avec une petite et insolente assurance, quelque trace d'autorité dans la voix.

Roger et moi travaillions de concert avec une saine conviction à la restauration des maisons. Le grand gars du Nord et le petit homme du Sud s'entendaient à merveille et, ma foi, nous pouvions tenir la tête haute en dépit de la poussière de gravats et nous enorgueillir de faire notre besogne avec art. Les chantiers, qui parfois outrepassaient nos capacités en équipement, étaient des lieux d'un mode de vie tout à fait agréable. Les petits cafés aux heures dites, le déjeuner réchauffé entre deux pierres, parfois quelques grillades. Et, ce devoir accompli, Roger exhibant une grande feuille de dessin s'absentait dans de longs et minutieux crayonnages abstraits. Quant à moi, je déshabillais Irina avec délicatesse et, tout à notre intimité, lui demandais de produire quelques mélodies inattendues que mes doigts exécutaient sous l'impulsion d'un esprit tranquille. Ainsi, parmi les gravats, faisions-nous invariablement la pause durant les années de notre collaboration. Nous ne nous étonnâmes pas de savoir répondre à toutes les exigences de notre fonction sans avoir subi de formation. Nous fûmes aptes à la charpente et à la couverture, comme à la pose du carrelage, au crépissage des murs, à la construction de voûtes et d'arceaux. Nous osâmes même la taille de pierres avec des résultats satisfaisants.

Lorsque le soir me ramenait à la ferme, c'était pour constater que ma compagne avait aussi travaillé dur. Sur le champ étaient magnifiquement disposées des gerbes de blé qu'elle avait moissonnées à la faucille. Et si l'on ajoute les soins aux enfants, aux bêtes et à la maison, on pouvait sans peine imaginer qu'elle n'avait pas eu le temps de flâner. Une chose à présent certaine stimulait merveilleusement notre férocité au travail : nous avions bel et bien *décollé.*

Il nous fut très agréable et enrichissant de rencontrer certains contestataires de Mai. Les premiers qui s'arrêtèrent sur notre rivage nous apprirent qu'ils étaient du C.N.R.S., ils nous proposèrent leur aide durant les vacances, et comme la besogne ne manquait pas, nous acceptâmes. Cela inaugura la longue période de *la famille élargie.* Nous constatâmes en effet qu'il n'était guère possible pour nous seuls de

faire face aux multiples tâches, continuer à établir l'infrastructure et entretenir ce qui était déjà en place. Nous nous rendîmes compte qu'il n'était pas possible de prétendre à une autarcie aussi grande que possible en n'étant que deux. Dans la ferme *traditionnelle* cohabitaient souvent et œuvraient ensemble au moins deux générations, plus des domestiques ou des saisonniers dans certains cas. Nous luttions sérieusement contre cette difficulté lorsque la solution nous fut ainsi proposée. Cela se fit d'ailleurs d'une façon équilibrée car, de part et d'autre, il y avait nécessité.

Après Mai 68, de nombreux contestataires poussèrent réflexion et expérience suffisamment loin pour se rendre compte que tout cela n'était pas *évident.* Vivre de la terre implique véritablement la mobilisation de forces et de connaissances dont ils n'avaient pas idée. Ceux qui le minimisèrent se sont d'ailleurs retrouvés brisés, désabusés, naufragés sur un océan d'illusions. Après avoir involontairement martyrisé des animaux et des végétaux, les plus chanceux se sont recyclés dans une autre activité rurale.

Sans chercher à faire autorité, les huit années d'expérience que nous avions alors étaient tout de même une caution suffisante à notre crédibilité. Reconnus comme précurseurs, notre rôle devint celui d'initiateurs. C'est ainsi que nous continuons à contribuer à la formation de nombreuses personnes dont une quinzaine ont réussi déjà à s'intégrer en milieu rural. Nos conventions sont simples : durant le temps d'apprentissage d'une durée souhaitable d'un an au maximum, les stagiaires font partie de la famille. Ils partagent avec nous toutes les tâches, sont nourris et logés. Enseignés sur le vif, ils peuvent aussi disposer de la bibliothèque où sont réunis des ouvrages utiles. C'est un vrai miracle que nous n'ayons eu (mis à part deux ou trois cas sur une trentaine) qu'à nous féliciter des rapports bienveillants et fraternels qui se sont établis entre nous. Au-delà du simple contrat tacite, c'est encore l'humain qui a prédominé et fait de notre lieu un petit centre de réflexion et d'action pour l'avènement d'un sens. En dépit de petits accrocs de caractère ou de comportement, en dépit du choc d'adaptation que nous imposait le changement des personnes, nous avons tiré les uns et les autres de précieux avantages. Cela nous permit, en plus d'une aide matérielle en travail, d'échapper à *l'encoconnement,* la somnolence, nous tenant en éveil et réceptifs aux autres.

L'un des avantages majeurs de la famille élargie est de permettre aux enfants d'avoir des références extérieures. Cela les fait échapper au confinement entre père et mère qui est un des dangers de la famille

trinitaire. Je crois qu'il faut préciser que la famille est par définition naturellement trinitaire, mais au lieu de se fondre dans un contexte qui la nourrit dans le temps et l'espace au travers de la filiation sensible, elle est devenue un îlot de solitude soumis à l'arbitraire d'un *modus vivendi* stéréotypé, où le vide est empli sans cesse par des concepts.

La vie à la ferme, par la diversité des actes qu'elle propose, permet de contrebalancer le poids de l'abstraction. Ainsi nos enfants ont-ils toujours fait preuve d'habileté manuelle : ils nous ont démontré que la confiance que nous leur avons toujours faite, lorsque encore petits ils maniaient des outils dangereux, était l'attitude la plus féconde, bien qu'elle ne nous tranquillisât pas toujours. Et, à l'heure actuelle, de voir Vianney, par exemple, passer de la mécanique à la maçonnerie, du débroussaillage au dessin, de la menuiserie, la traite ou le labour à la guitare, confirme bien la valeur du cadre et de la liberté qui s'y inscrit.

Mon enfant, nous devons tous deux apprendre à cheminer côte à côte. Mon rôle est de désigner les choses à ta propre appréciation et non de faire valoir mes goûts ou mes croyances personnels. En dépit de mes propres doutes et de mes maladresses, c'est avec amour que je suis ton guide.

Alors, mon pouvoir s'amenuisant en même temps que s'éveille ta conscience, je te souhaite, mon enfant, d'être au lieu de paraître.

Un animal plein de mystères

Lorsqu'elle arriva chez nous, elle masquait son inquiétude par une légère moue de mépris. La vache descendit de la voiture, la tête haute, nous engloba dans un examen rapide et circulaire des lieux, puis s'absorba un long moment dans la rêverie. Elle revint enfin à la réalité, reprit son examen, mais cette fois avec minutie, à droite puis à gauche, les murs, les outils, les piliers du hangar, la porte de la bergerie, le tout ponctué par le souffle puissant jaillissant des narines dilatées. On eût dit qu'elle avait soigneusement lustré sa robe brune et fardé de kohl ses yeux d'orientale. Les cornes bien symétriques lui font un croissant sur la tête et accentuent la force décidée de tout le corps solidement campé sur de puissantes pattes. Elle réexamina l'ensemble et daigna enfin me regarder comme pour me demander où se trouvait le nord. Je dois dire que les admirations dont elle fut l'objet ne lui montèrent pas à la tête. Elle garda un naturel étonnant au milieu de sa cour, c'est-à-dire six membres de la famille plus Jean-Pierre et Andrée qui étaient parmi nous pour apprendre à conduire la ferme qu'ils auront effectivement plus tard.

C'est ainsi que notre vache, à laquelle nous donnerons le nom de Mamma, entra dans notre clan. Étant le principal responsable, le rituel d'intégration m'incombait et comme j'ignorais tout de la gent bovine, ce ne fut pas sans quelque souci. J'avais beau être attentif, je n'arrivais pas toujours à interpréter les signes de cette grosse bête de cinq cents kilos auprès de laquelle je devenais carrément un freluquet, un gnome sautillant pour son amusement. Je l'introduisis dans ses appartements, l'attachai soigneusement et là, suant d'appréhension, entrepris de la traire. Elle se laissa faire de bonne grâce, puis lorsque le seau fut presque plein, une patte indisciplinée renversa le tout. Elle fit celle qui n'était pas au courant, les yeux vagues, la mâchoire ruminante et paisible. « Vous savez, par les temps qui courent, semblait-elle dire, il est difficile d'obtenir de ses membres toute obéissance. On ne maîtrise plus rien. » Philosophe, elle poursuivit son yoga de ruminant et, pour mieux se concentrer, ferma les yeux comme pour transcender mes fulminations.

Nous lui fîmes faire la visite du propriétaire, elle fut docile à la corde qui l'entraîna vers un enclos occupé par Safia. Celle-ci, au comble de l'exaltation, poussa des hennissements que nous ne lui connaissions pas, galopa en tous sens, la crinière au vent, la queue en

panache. Mamma ne se départit pas de sa hautaine réserve. Elle ne pouvait apprécier la vulgarité de cet équidé de bas étage. Peut-être était-elle consciente d'être un événement livré à l'admiration de tous. Je n'étais pas rassuré de la sentir derrière moi, mais Jean-Pierre avait carrément peur. J'étais de ce fait averti de n'avoir pas de secours à attendre de lui le cas échéant.

Nous poussâmes les hommages rendus à Mamma jusqu'à lui jouer de la flûte afin d'amadouer son caractère. Mais le troisième seau renversé me fit sortir de mes gonds et perdre instantanément l'urbanité dont je la gratifiais. Saisissant une ceinture, je me mis à ce que je considérais comme un dressage nécessaire. Effectivement, l'incident ne se reproduisit plus. Et notre Mamma, peu à peu, perdit son statut d'étrangère capricieuse pour devenir simple, compréhensive, membre véritable du clan. Elle nous dédommagea largement de notre peine par de pleins seaux de lait, de grands bocaux de crème et de beurre, et ce merveilleux fumier si bénéfique aux terres sèches auxquelles il apporte fraîcheur et souplesse.

Les biodynamistes tiennent cet animal en haute estime, rejoignant en cela des traditions fort anciennes des Indes, de l'Égypte et de l'Afrique Noire. La vache serait en partie carnivore, car elle se nourrirait des ferments microbiens que sa panse produit à partir de l'élaboration des végétaux absorbés en grande quantité. Son système digestif est énorme, proportionnellement à tout le corps. Les ferments qu'elle libère avec sa bouse sont très actifs. La rumination semblerait être une adaptation de l'animal aux conditions initiales périlleuses. Pour échapper aux prédateurs, il devait stocker rapidement la nourriture dans une grande poche naturelle et ne manger réellement qu'en lieu sûr. Cette explication, bien que plausible, n'est pas certaine… Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'animal en rumination semble accomplir un acte sacré, il semble complètement intériorisé, les yeux clos ou bien comme chavirés vers le dedans. L'attitude est noble, le corps tranquille. Le tout ressemble à un cérémonial magique pour l'invocation silencieuse de toutes les forces bénéfiques du cosmos. La placidité, la démarche d'où la hâte est exclue, sinon sous l'effet de l'aiguillon ou de la crainte, toujours le rythme lent s'impose comme la certitude de l'éternité.

Il y a bien sûr une autre observation qui ne suscite que dérision : les trains, le fameux regard bovin, etc. Mais cela ne s'applique pas à notre Mamma à laquelle de nombreux stagiaires et amis ont, comme nous-mêmes, rendu justice par un affectueux attachement, bien qu'une minorité n'ait jamais pu surmonter son inquiétude face au monstre. Quoi qu'il en soit, avec la Mamma, le clan se trouva au complet, si l'on ajoute les poules et les canards, les chiens, les nombreux arbres

issus de notre effort et ceux du sauvage, et même les rochers.

Enveloppées de silence

Il commence à y avoir toute une littérature concernant la sensibilité des végétaux, leurs réactions aux stimuli, voire même leur affectivité modulée par les relations qu'ils peuvent avoir avec les humains qui s'en occupent. Ce qui va de soi, c'est que le végétal vit et meurt, se construit, exige des conditions précises pour cela, prend forme, est capable de se reproduire. Il semble même que cet *instinct* de reproduction soit très impératif. J'ai pu observer des plantes se hâter de grainer lorsque les conditions de survie devenaient difficiles. Il se produisait une sorte d'abrègement dans le développement en faveur de la perpétuation de l'espèce. J'ai observé des phénomènes de nuisance entre certaines plantes arbitrairement mises côte à côte : une sorte d'antipathie profonde et, à l'inverse, des phénomènes de stimulation, comme la joie d'être ensemble, de sympathie, qui se traduit par une luxuriance et une belle floraison. Je me suis rendu compte que l'olivier, cet arbre splendide et éternel, répondait favorablement aux soins par de meilleures végétations et fructifications, ce qu'un proverbe paysan affirme depuis longtemps. Les mêmes soins à d'autres espèces ne se traduisent pas toujours de la même façon. Il semble aussi que certaines plantes spontanées soient des guérisseuses des terres qui les portent. Sur les terres sèches, on trouve des plantes à feuilles griffues en aiguilles pour réduire la surface d'évaporation, disent les uns, mais aussi parce que l'aiguille capte mieux les énergies bénéfiques, ajoutent les autres. La terre se couvrirait spontanément des plantes capables de corriger ses carences, etc.

La plante qui s'érige devant moi m'est un étonnement, elle peut être bénéfique ou maléfique selon l'usage que j'en ferai. Cette belladone, cette ciguë, cette hellébore établissent entre elle et moi une distance, une énigme que leur incapacité à émettre un code quelconque compréhensible par moi augmente encore. Mon trouble suscite la circonspection car je ne puis jeter aucun pont entre elle et moi pour réduire la marge de l'inconnu où se niche mon inquiétude. Mais je sais aussi que je puis, à ces mêmes plantes nimbées d'hostilité, demander le rétablissement de ma santé ou celle de mon enfant, à la condition que je sache judicieusement doser et préparer. Sur cette amanite éclate le goût de la mort et sur cet autre champignon celui de la douceur. Cette autre plante que mon travail a suscitée n'est prometteuse que du bien et je suis responsable de son bien-être. Mais je ne sais pourquoi ce grand chêne, qui dresse ses ramures puissantes,

cet être qui frémit de ses milliers de feuilles m'impose tant de respect. Alors que je n'existais pas encore, lui était déjà en ce lieu témoin muet, enfermé dans son silence de sage comme un ermite inaccessible. Il semble indifférent au lilliputien que je suis et qui, par un misérable travail de sape, allait l'abattre.

L'arbre qui tombe, la plante que j'arrache, meurent pour ma subsistance et mon confort. Et je retrouve là aussi avec étonnement et satisfaction cette primitive sensibilité que je croyais à jamais enfouie sous les strates culturelles dont le temps avait encombré ou nourri ma conscience.

Quoi de plus merveilleux et simple que cette gratitude qui sourd au fond du cœur ?

Le monde muet des végétaux demeure pour moi comme une véritable question, ou bien encore une éternelle réponse, une mélodie à déchiffrer sur la portée du temps et des saisons. Je suis d'avance réduit par mon ignorance à l'exclamation du *ravi* provençal « Que c'est beau ! »

En guise de bilan

Et Dieu fut

Je m'aperçois qu'il est plus difficile de rendre compte du présent que de fouiller la mémoire pour en extraire du passé. Le passé me semble être un matériau étrange qui ne sert pas à grand-chose, mais que nous traînons comme un objet essentiel. C'est une ligne plus ou moins floue, avec des dominantes claires ou sombres, un lointain infini se perdant dans la brume. Je m'aperçois que mon âge réel est impossible à évaluer. J'existais en puissance depuis longtemps, je me vois poindre dans mes grands-parents, je me confirme dans mon père et ma mère : des traits de caractère, physiques, moraux, tradition, éducation et culture. Le *je* ne peut jamais désigner un être intègre et immobile, mais un mouvement, la ronde inexorable de tout ce qui l'emprunte, comme un chemin pour aller au-delà de lui-même. Et déjà, dans mes enfants, cette chose resurgit et, par moments, apparaît par petites touches ce qui caractérisa leurs arrières-grands-parents. Tout ceci m'oblige à poser la question : vivons-nous ou sommes-nous vécus ? Ou bien : quelle est la part de ce qui nous vit et celle que nous vivons ? Ou bien encore : la vie n'est-elle pas un rêve ? Sans vaine philosophie, mais au plus profond de ma sensibilité, je sens un fleuve qui, inexorablement, transporte dans son courant la frêle embarcation où je me niche. Je n'ai aucun souvenir du lieu où j'ai décidé de la pousser sur les flots. On dirait que d'autres ont pris pour moi cette décision, car je devais être dans le coma des millénaires. Et lorsque ma conscience, peu à peu, s'est éveillée, le fait était accompli, j'étais honoré ou affligé du don de la vie, sans mon assentiment.

Il fallut trouver un sens à tout cela et l'islam m'en donna un. Allah transcende tout. Il est vérité, omnipotence, omniprésence, omniscience, etc. En dessous sont les êtres surnaturels, anges, démons, djinns. Puis viennent les entités subtiles qui accompagnent l'action divine : vérité, parole, esprit. Puis viennent les prophètes, Mohammed en premier, et les autres, bibliques ou non, et enfin toi, homme.

Mais mon histoire concrète a fini par ne plus s'accorder avec la tradition initiale. Il y eut distorsion entre le réel et le concept, et j'ai changé de cohérence afin qu'événements et métaphysique soient en harmonie, et que je sois au centre de tout cela, rassuré, invité à relier l'apparence aux symboles. Invité à vivre d'un autre message qui fait de Jésus-Christ le centre. De savoir ma petite barque orientée vers une destination, un port inconnu mais qui néanmoins m'assure une

échéance, m'a donné des forces que j'aurais mauvaise grâce à renier.

J'ai porté tout cela en moi pour être porté par cela. Mais je sais maintenant que tout dogme, toute idée préétablie qui prétend rendre compte ou ordonner le religieux est antireligieux. De même est fondamentalement fausse toute idée qui prétend le nier. « Pourquoi bavardez-vous au sujet de Dieu ? Tout ce que vous dites de lui est mensonge », cette observation de Maître Eckhart m'est une évidence absolue : l'humanité a accumulé d'innombrables bavardages écrits et oraux au nom de l'indicible, dans une immense auto-suggestion emplissant espace et temps, et cela n'a conduit souvent qu'à confondre le moi et l'absolu.

Ma vie religieuse, qui n'a plus à présent aucun support matériel pour transparaître, a pris une ampleur nouvelle. Même la terrible nostalgie de mon pays, de mon passé, de mes origines, qui me vrillait l'âme s'est dissipée sous l'effet d'un sentiment profond de l'unité du créé que seules fragmentent et divisent nos consciences limitées.

J'ai pleinement conscience (du moins je m'y efforce par une attention particulière) de l'état de notre monde, des misères et des souffrances qui affectent même les innocents, toute interrogation sur le sens est suivie d'un incommensurable silence. L'apocalypse est permanente. Les religions affirment que Dieu est omniscient, alors pourquoi a-t-il voulu tant de douleurs ? demandai-je un jour à Jacques.

Nous avions fini le retourné de foin coupé du matin d'où commençait à s'échapper cet arôme particulier porteur de félicité et de promesses subtiles. Assis au bord du pré, nous goûtions à la légèreté qui suit l'effort. Dans les yeux de mon ami passa une sorte de nuage léger comme une miette de stupeur.

— C'est un mystère…

— En face, continuais-je, sont ceux qui prétendent avoir acquis des certitudes avec la connaissance scientifique ou philosophique. Nous avons vu certains d'entre-eux faire demi-tour sur nos chemins d'espérance pour nous dire que ceux-ci ne conduisaient nulle part. Dans le même temps, d'autres nous affirment qu'il y a un sens caché qui nous sera révélé un jour, nous invitant ainsi à continuer à marcher dans nos guenilles, nos trébuchements, nos inquiétudes. Le terme vaut la peine, nous assurent-ils.

Jacques m'écoutait poliment, mais je le sentais sur la défensive.

— Nous sommes libres, affirma-t-il, de faire les choix qui nous conviennent.

Ne voulant pas le blesser, je lui répondis avec mille précautions.

— Si nous sommes vraiment libres, comment se fait-il qu'*on* ne nous ait même pas consultés avant de nous faire exister ?

— Ne sois pas trop logicien, c'est la marque de l'orgueil, répondit mon ami. Tu as tout de même un libre arbitre, et comment peux-tu affirmer que tu n'as pas donné ton consentement pour l'aventure ?

Je me mis à songer à un autre ami pour qui la réincarnation était presque une évidence. À cette même interrogation, il m'avait répondu que je n'existerais pas si je n'avais originellement consenti à exister.

Lorsque nous eûmes épuisé toute logique, j'entendis une première voix résonner au fond de ma conscience. Elle suppliait : « Ô Dieu ! si tu n'existes pas, dis-le-nous, ne nous leurre pas ! » Je ne perçus pas tout de suite l'absurdité de ma supplique. Une autre voix dit : « Je ne sais pas, non, vraiment, je ne sais pas », et ce constat me relia soudain…

Notre dialogue avec Jacques se poursuivit ainsi longtemps. J'expliquai à mon ami le choc violent de mon enfance, lorsque, sorti d'une tradition qui enseigne que Dieu ne peut être même imaginé tant il transcende tout, on me désigna, accrochée au mur, l'image d'un supplicié qui, me dit-on, n'était autre que lui. Après l'avoir violemment réprouvé, je devais, quelques années plus tard, m'incliner en adoration devant la même et pathétique image. J'éprouvais une sorte de sens à me maintenir dans la douleur que son règne semblait sublimer. Et puis je me suis dit qu'il s'était ressuscité et avait, par cet acte, fondé la règle de la vie. Je me suis peu à peu rendu compte de la précarité de tous les énoncés d'où qu'ils viennent, Dieu, étant immatériel, n'était réductible à aucun langage puisque matériel.

Mon ami et moi étions à présent engagés dans un dialogue labyrinthe. En nous rendant compte que nous ne cherchions pas à faire jaillir quelque certitude, mais croisions le fer, et que l'enjeu n'était plus le sens du divin, mais nos petites vanités qui, à notre insu, s'étaient érigées comme des obélisques au centre de nos tourments.

Jacques et moi fîmes brusquement silence, presque honteux d'avoir troublé la paix environnante par nos spéculations inquiètes. Nous éprouvâmes le besoin de nous engager sur le sentier qui mène à la rivière. Je sentais mon ami, comme moi-même, guéri par le silence autour de nous et en nous. Le silence extérieur était constitué par le chant des oiseaux, le bruit des insectes, les voix lointaines et étincelantes des enfants, la brise contre les arbres.

Le silence intérieur était un espace informel, sans géométrie.

C'était un vide habité, mais où tout était d'une immobilité absolue et pourtant en mouvement. Ce mouvement me traversait à la manière d'un fluide dissolvant toute ma structure mentale. Nous marchions depuis quelques minutes sur le chemin raboteux qui s'abaisse vers les basses terres lorsque je sentis le bras de mon ami sur mon épaule, dans cet instant, Dieu fut.

La seconde utopie

Ce rapide bilan, somme toute positif, n’est pas un aboutissement, mais le tremplin à notre seconde utopie : nos enfants grandissent, s’imprègnent du mode de vie que nous avons mis en place. L’idée que notre choix ne puisse pas correspondre à ce qu’ils pourraient souhaiter pour leur avenir a toujours accompagné notre action. Dans la mesure de nos moyens, elle nous a incités à leur rendre possible l’accès à d’autres voies. Toujours est-il qu’il nous faut, maintenant, puisque tel est son désir, envisager l’insertion de Vianney dans la structure existante. Cette insertion est déjà un fait depuis longtemps car les enfants ont toujours beaucoup travaillé sur la ferme et appris beaucoup de choses. Aussi sommes-nous en train de mettre en place une organisation qui, tout en nous permettant de vivre communautairement, laisse à chacun la liberté dans une activité et un espace personnels par l’implantation d’habitats séparés, *espace de respiration*, favorable à la solitude lorsqu’elle est désirée. Cela implique pour nous, fondateurs du lieu, un effacement progressif à mesure que seront transférées les responsabilités, jusqu’à extinction totale de notre autorité.

Nous comptons, s’ils le désirent, procéder de la même façon avec les trois autres de dix à six ans, encore trop jeunes pour choisir.

Il s’agit bien d’une tentative pour que la famille, communauté de fait, ne soit pas forcément condamnée à la dispersion. Même si cette alternative au caractère dissonant dans notre contexte social devait échouer, elle aura eu le mérite d’avoir été tentée avec toute la rigueur possible. Elle restera une tentative parmi d’autres car la marche cahotante de notre société nous forcera à imaginer pour ne pas perdre. Il n’est pas nécessaire d’être en veine de catastrophisme, ni de consulter les prophéties ou les extralucides pour être convaincus du mal-être de notre époque, de la gravité des échéances.

Il ne sert à rien de discourir sur la façon dont va couler le bateau, seuls importent la passion et même l’enthousiasme avec lesquels écoperont et répareront les brèches, même en grand débordement, ceux qui n’ont peur ni de vivre ni de mourir.

Il est rare qu’un itinéraire ne soit pas jalonné de carrefours où la

perplexité fait place à la certitude. Dans cet espace du doute, j'ai souvent trouvé une sorte d'émissaire du destin pour me désigner un chemin favorable, ou bien encore un passeur reliant la rive marquant le déclin d'une quête à celle du renouvellement.

Il me vient en mémoire ce 24 décembre 1968. Le jour basculait pour ouvrir la nuit du réveillon à la liesse générale. Je n'avais quant à moi qu'une profonde meurtrissure due à l'incapacité où je me trouvais d'offrir un peu de joie à ma famille. Nous n'avions plus un sou et les objets d'artisanat en fer forgé que j'avais créés et sur lesquels je comptais ne s'étaient pas vendus, en dépit de nombreuses démarches. C'est avec découragement que je risquai une ultime tentative auprès d'un « original », créateur d'un petit musée plein de bizarreries. Serge Tékielski consentit à acheter au « caraque » qui se présentait à lui un miroir enchâssé dans un cercle de fer. C'est avec les cent francs perçus que ma famille put se joindre un peu à la gaieté ambiante.

Cette rencontre somme toute anodine devait au cours des années se transformer en préambule à une amitié large et profonde. Candide, comme il aime à être appelé, fut l'homme du carrefour. Il créa avec des amis qui sont devenus les miens une association : « Racines », favorable aux expressions culturelles avec la devise voltairienne : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire. »

Maurice Allefresde, professeur de géographie à l'université de Lyon, originaire d'Ardèche, animateur du C.E.F.R.A.[9] , eut à gérer un programme de formation sur tout le département avec les subsides du Fonds social européen et du C.N.A.S.E.A.[10] Il parut opportun à notre association de négocier une formation à l'agrobiologie comme alternative.

J'étais pour ma part arrivé à un niveau d'expérience agrobiologique suffisant pour me risquer honnêtement au rôle d'initiateur. Préoccupé par une approche différente de la nature et de l'homme, je fus d'emblée chargé par le groupe de rassembler les quarante stagiaires officiellement pris en charge. Notre région, par les mouvements sociaux qui s'y exercent, est un véritable laboratoire qui me suggéra d'associer des agriculteurs nouveaux venus à des autochtones, afin de créer des points de convergence et favoriser l'échange, j'allais presque dire « entre deux ethnies »…

Notre programme, sur deux cents et cent vingt heures, ne se limita pas à l'agriculture. Pour nous conformer à l'intitulé « recherche de l'autonomie », nous ajoutâmes les médecines parallèles, les nutritions et les technologies de substitution. La réflexion sur la notion d'autonomie, de développement optimum, de convivialité et de

sociabilité, relia comme un fil tenu les séquences entre elles.

Il est toujours difficile de conclure à ce type d'action car il est impossible de préjuger du devenir d'une semence. Je crois cependant pouvoir dire sans risque d'erreur que ce fut positif. Je fus particulièrement reconnaissant à Maurice Allefresde et à ses collaborateurs (je pense à Yves Champetier) d'être le vecteur d'une conception judicieuse mais souvent incomprise du développement. Nous devions par la suite nous allier pour expliciter cette conception qui vise essentiellement à valoriser des potentialités humaines et matérielles dans un souci d'harmonie et non à appliquer des plans préconçus par et pour la simple logique du profit.

En dressant cette sorte de bilan, je n'ai cessé de penser aux pays du tiers-monde dont je suis moi-même issu.

Dix-sept années de pratique de l'agriculture organique vivrière m'autorisent à dire que cette dernière est non seulement transposable aux pays pauvres, mais indispensable dans la plupart des cas. Elle est indéniablement un facteur d'autonomie. Insérée dans une agronomie traditionnelle dont la sagesse a été garante de la pérennité, elle permettrait aux pays pauvres d'échapper un peu mieux aux jugulations.

À mon attente, répondit Saïbou Ouedraogo, stagiaire voltaïque du C.R.I.A.D.[11] Il nous vint un jour comme en passant. Mais les génies du lieu le retinrent parmi nous pour en faire un ami. Après s'être imprégné de notre mode de vie et avoir examiné les techniques que nous appliquions pour féconder la terre, il fut convaincu de leur valeur pour son pays. Le compte rendu à la formation des Jeunes Agriculteurs à laquelle il appartient, me valut de retrouver, après vingt-cinq ans, mon continent natal.

Je venais de replonger dans le pays des rieurs et m'étonnais d'avoir supporté aussi longtemps nos ambiances européennes sans joie, sans espérance, sans cette profonde désinvolture, et presque insolence, devant la gravité du sort. Je retrouvai un giron maternel dont j'avais oublié la douceur. Le cœur élargi à des dimensions nouvelles, j'embrassais dans une large étreinte tous ces hommes et ces femmes dans l'indolence des jours torrides…

L'Afrique est un *cimetière d'expériences* et c'est peut-être ce qui vaut à la ville où je suis cette prolifération d'officines du développement : *développement*, dans les sigles et aux frontons des édifices publics, est prétexte à des accumulations de dossiers et de projets, à des discours emphatiques. Jamais un terme ne m'a paru aussi ambigu. Il résonne comme un tambour crevé à travers forêts et savanes. Que de moyens

pourtant pour provoquer le changement des peuples. L'Occident devenu ataxique essaie d'obtenir la mutation de ceux qui restent reliés au plus profond de leur conscience à un ordre immatériel comme seconde partie d'un tout cohérent. Cela, me semble-t-il, a surtout abouti à créer leur totale dépendance.

Il n'est pas étonnant que nos propositions basées sur la recherche de l'autonomie aient eu une coloration subversive. Mais la réalité nous donne raison et nos amis voltaïques nous font confiance.

Je m'étonnai d'être perçu comme un Blanc. Je pris brusquement conscience de ce fait en entendant résonner dans ma poitrine des sonates de Bach pour meubler mes déambulations dans les rues de Ouagadougou. Serais-je radicalement apatride ?…

L'Éducation rurale appuie notre démarche et nous attribue six centres de formation rurale. La sensibilisation étant faite, nous devons passer à la phase d'application des méthodes agricoles excluant les engrais chimiques et les pesticides de synthèse coûteux et nocifs. Nous devons également reboiser et constituer des diguettes pour favoriser la pénétration de l'eau dans le sol, etc. Mais c'est sans doute avec des coutumes discordantes par rapport aux réalités nouvelles que les difficultés seront les plus grandes, surtout en zone pastorale.

Le Sahel est une terre agonisante. Le grand océan minéral dont elle est le rivage la submerge lentement de son sable. Je n'ai jamais ressenti avec autant de violence la lutte que se livrent sur notre planète les principes de vie et de mort. Le vrai désert acquiert une sorte de caractère sublime. On est devant un fait irréversible, et l'esprit ne tente même pas d'imaginer des solutions au dénuement intégral. Le Sahel, par contre, m'invite à entrer dans la résistance, à la coalition avec tout ce qui vit encore. Il y a là comme un défi à relever.

Les trente-trois élèves du centre de promotion rurale de Dori me semblent particulièrement éveillés. Ils attendent notre enseignement et un savoir, non plus fait de recettes à appliquer, mais de compréhension de l'ensemble des phénomènes qui régissent ce qu'on appelle un écosystème, afin d'en mieux maîtriser la redynamisation. Notre association dans cet effort avec le projet allemand d'agriculture écologique animé par Monsieur Gunther Winckler du C.I.L.L.S.[12] nous donne beaucoup d'espoir…

Notre rencontre avec le groupement traditionnel N.A.A.M. suffirait à elle seule à nous convaincre de la nécessité impérieuse d'associer à la rationalité matériellement efficace une approche plus sensitive. Un exposé sur la biodynamie fut d'emblée reçu par cette belle assemblée comme la réhabilitation d'un langage vraiment universel. Il sera suivi

également d’applications concrètes auprès de nombreux paysans qui composent l’organisation.

J’ai adhéré avec enthousiasme a l’idée de solidarité paysanne du monde. Elle me parut s’adresser aussi directement que possible à l’homme de la terre dans sa spécificité. Elle devait, chemin faisant, livrer à notre analyse toutes les actions qui sous-tendent les relations Nord-Sud et qui ressemblent bien souvent à une phagocytose. Face à la règle du *jeu*, deux attitudes : l’acceptation de la logique d’accaparement illimité des pays riches au détriment des pauvres ou bien la réprobation… Comme beaucoup d’autres, j’ai pris le parti de la subversion, non contre des hommes, mais contre des principes que la conscience et même le simple bon sens ne peuvent entériner.

Je voudrais pouvoir, pour clore ce chapitre, citer tous les agriculteurs qui m’ont délégué pour essayer de promouvoir une autre conception de l’aide et du développement. Mais la liste serait trop longue. Je me bornerai donc à désigner Marcel Moulin, notre président, dont le rôle est des plus difficiles dans un groupement où les remises en question font partie de l’action. Je n’oublie pas non plus que c’est à Joseph Rocher que je dois un soutien efficace dans une démarche qui n’est pas toujours facile. Je crois vraiment que notre association peut, au-delà des particularismes d’idées et de caractères, faire naître une volonté commune pour une action urgente et juste.

Je voudrais pouvoir citer tous mes amis de la formation des Jeunes Agriculteurs. Je garderai longtemps la saveur de leur accueil et de leur confiance.

Durant notre petite longue marche, nous sont venus, en plus de Cécile et Vianney, David : émouvant petit personnage dont nous entendîmes l’appel à l’aide dès la naissance. Car, nanti d’une grande sensibilité, sa venue parmi nous fut pour lui comme un douloureux traquenard. Il fallut pas à pas le rassurer en lui faisant explorer notre fragment de monde et lui assurer l’affection démonstrative dont il est avide, pour voir de ses sombres prunelles se dissiper l’inquiétude et naître des brins de malice.

Puis Sophie, petite miette de soleil, petite nature pétillante qui se récite des poèmes et répand à profusion de l’affection pour tous ceux qui en veulent. Aussi reste-t-elle séductrice et brillante. Un peu de comédie, du goût à vivre, une joie constante dans le regard vert.

Enfin, le sombre et rigoureux Gabriel. Il se plaît dans les petites

cachettes, se promène comme un entomologiste pour observer les insectes dont il n'a aucune peur, se suffit à lui-même durant de longues et patientes heures. Lorsqu'il pose une question, il exige une réponse claire, autrement il explose de colère. Il fait chanter le piano avec toutes les nuances, les tempos que lui dicte sa native sensibilité.

Durant les vingt années se sont mêlées à la trame des jours et des événements des amitiés très chères. Je n'ose évoquer ici aucune d'elles, de crainte de faire des omissions tant il est vrai que, dans cette relation, il est difficile de désigner tous ceux qui ont prouvé à votre proximité les vibrations bénéfiques. Nos amis se reconnaîtront donc eux-mêmes, qu'ils soient proches ou lointains. Nous avons le bonheur de les savoir existants.

Un petit royaume de patience

Aujourd'hui est un temps de mars. Des nuages poussés par le vent du nord-ouest traversent le vaste océan céleste comme pour se porter à la rencontre du printemps qui lentement s'annonce, le petit *royaume de patience,* notre domaine, est là, tantôt sous les rayons du soleil, tantôt dans la douceur de l'ombre d'un nuage. Ici, une note dominante, cailloux et rochers. Notre modeste terre exhibe son squelette çà et là, et, dans les espaces plus tendres, de la terre rouge endiguée par des murs. La grande maison au centre déploie deux ailes et scrute les horizons pour y dénombrer dix-sept clochers. L'aigle de pierre, le sphinx, nous abrite tous, gens et bêtes. La terre apprivoisée vient jusqu'à elle sur cette glèbe de sueur que des générations d'hommes ont faite en la délivrant des cailloux qui maintenant forment de grands tumulus ou des murettes. Nous avons imprimé un ordre, des arbres fruitiers, des légumes, du fourrage. Plus loin sont le sauvage, les rochers en colonnes, en ogives, en failles mystérieuses, ou bien en ruines de cité antique. Des enfants de cyclopes semblent y avoir joué durant des siècles. Mêlés aux gigantesques sculptures, des chênes druidiques élèvent leurs puissantes ramures au-dessus du chaos. Les lierres, les buis, les mousses, les lichens et les fougères s'enchevêtrent, forment des cavernes végétales où vivent des gnomes, prêtres du principe humide. Cette féerie s'écarte en demi-cercle nord-est-sud autour de notre *cohérence.* Plus haut, vers l'ouest, domine une végétation de mauvaise humeur, le genêt-scorpion griffu est toujours sur ses gardes. Le cade avec ses milliers d'aiguilles acérées, le genévrier plus hospitalier, le cyste et encore le buis en larges nappes uniformes. Thym, sarriette et lavande aspic emplissent l'air de leurs parfums. Dans le silence nous parvient, portée par le vent du sud, la rumeur en continu de la rivière roulant au fond des grandes falaises de calcaire sur lesquelles s'inscrit en strates grises le temps révolu.

Le regard, par temps clair, se porte au loin pour distinguer dans la brume, les Alpes. Mais s'il s'abaisse, il balaie la plaine quadrillée de cultures : lieu de l'opulence qui nous est étrangère car nous sommes sur l'aridité et le contraste est si fort qu'il nous transforme en défi. Nos voisins les plus proches vivent au pied de notre promontoire. Nous les sentons dans le hameau tranquille tout de pierres et de tuiles brunes d'où, parfois, jaillit la voix aiguë de René invectivant ses chiens, le bêlement de ses bêtes, le tintement des sonnailles ou bien encore des colonnes silencieuses de fumée doucement chahutées par le vent. Une

ou deux colonnes solitaires au-dessus de l'agencement du hameau qui abrita jadis quarante personnes. Il n'en reste plus que quatre, de cinquante à quatre-vingts ans, pour témoigner du passé. Ainsi s'achève la longue histoire d'un peuple si vaillant qu'il avait domestiqué les montagnes.

J'aime ce pays qui nous a donné asile, et à travers lui la splendide planète qui est la nôtre. J'aime ce pays dans la respiration quotidienne, dans les saisons, dans la pluie, dans le vent, si proche de tout ce qui vit.

Partis de rien, nous sommes devenus des gens qui ont réussi à subsister sur un bout de terre presque inhospitalier. Et si nous avions à dire quelque chose, ce serait que notre malheureuse société n'est pas une fatalité, mais l'image pétrifiée de notre conscience. Nous avons fait des choix générateurs d'injustice, de misère pour le grand nombre et de boulimie maladive pour une minorité. Il faudra bien que nous changions ce désordre. Le superflu est reconnaissable à ce qu'il se retourne contre vous en vous donnant l'illusion qu'il est à votre service. Le seuil idéal a pour limite la nécessité. Au-delà commence l'avidité des gens qui ont peur, en même temps que les troubles de toute nature.

Nous avons voulu ici témoigner pour la joie, car, malgré les apparences, elle existe, nous ne l'avons pas seulement rencontrée, elle habite les jours paisibles qui abritent notre patience.

Post-scriptum

L'imam que je recelais dans ma mémoire comme l'incarnation de la rigueur islamique est, après trente-cinq ans de « rupture », de nouveau devant moi.

Il a repris la recherche à laquelle mon père avait renoncé, me croyant mort ou à jamais perdu pour son monde.

— Un peu avant d'être rappelé à Dieu, ton père a eu un fils auquel il a donné ton nom, me dit-il avec la pondération des hommes sages.

Tandis que nous devisons, j'ai beaucoup de peine à me défaire de l'image du savant aux vêtements traditionnels, immaculés. Ce marabout en complet gris me déçoit un peu…

— Mais cet enfant, continue-t-il, a péri accidentellement, tué par une pierre…

J'ai longuement expliqué à mon oncle ma démarche, mon besoin d'unité, de trouver quelque part une harmonie au-delà des particularismes sociaux, religieux, etc. Il m'a appris qu'en Algérie il participait activement à la rencontre des gens du Livre.

Je remis dans le train l'émissaire de ce monde initial ; après qu'il m'eut arraché la promesse d'une visite en Algérie… Est-ce un cercle qui se referme sur le passé ou bien l'ouverture d'un chemin nouveau ?

DU MÊME AUTEUR

L'Offrande au crépuscule, L'Harmattan, 2001.

Le Recours à la terre.

Terre du ciel, 1999.

Parole de terre. Une initiation africaine, préface de Yehudi Menuhin.

Albin Michel, 1996.

Le Gardien du feu, éditions Candide, 1986 (épuisé).

La *composition de cet ouvrage a été réalisée par Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq.*

L'impression et le brochage ont été effectués sur presse Cameron dans les ateliers de Bussière Camedan Imprimeries à Saint-Amand-Montrond (Cher), pour le compte des Éditions Albin Michel.

Achevé d'imprimer en février 2003.

N° d'édition : 21595. N° d'impression : 030595/1.

Dépôt légal : mai 2002.

Imprimé en France

4 ÈME DE COUVERTURE

Pierre Rabhi est un homme en marche. Vers plus de solidarité, plus de fraternité. Vers ce point d'équilibre où l'humanité et le cosmos, les peuples du Nord et ceux du Sud, les sociétés qui meurent de leur gaspillage et celles qui s'éteignent dans la misère, devraient retrouver l'harmonie.

Déchiré, dans son enfance algérienne, entre une origine musulmane et une éducation à l'occidentale, il fut le témoin de ces populations écartelées entre leurs traditions séculaires et la modernité. Travailleur immigré confronté au racisme et à l'absurdité de l'univers urbain, il parvint en compagnie de sa femme à exploiter une petite ferme cévenole, réalisant ainsi son rêve de retour à la terre. Fort de cette réussite, il chercha dès lors à transmettre son savoir-faire agronomique et lança en France, en Afrique noire et au Maghreb, de nombreuses initiatives visant à fertiliser les terres arides, à promouvoir une réconciliation entre les hommes et la Terre-Mère, et à inaugurer une autre éthique dans les échanges internationaux.

Aujourd'hui devenu le prophète d'une « spiritualité concrète », ce pionnier d'une révolution écologique tranquille s'adresse aussi bien aux hommes en lutte contre la désertification de leurs terres qu'à ceux qui découvrent la désertification de leur âme.

Notes

[←1]

Isar : pièce d'étoffe dont les femmes s'enveloppaient.

[←2]

Lévriers.

[←3]

Désert pierreux.

[←4]

Iblis : génie malfaisant.

[←5]

Sikh : baguette.

[←6]

Femme.



Niche orientée vers le Levant dans laquelle l'imam se place pour conduire la prière.

[←8]

Gour : citerne.



Centre d’études et de formation rurales appliquées.

[←10]

Centre national pour l'aménagement des structures des exploitations agricoles.

[←11]

Centre de relations internationales en agriculture pour le développement.

[←12]

Centre international pour la lutte contre la sécheresse du Sahel.